

U of OTTAWA



39003002380763



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

POÉSIES

DE

ANDRÉ CHÉNIER

Les POÉSIES d'ANDRÉ CHÉNIER, troisième volume des Poètes de la BIBLIOTHÈQUE DU BIBLIOPHILE, ont été tirées à 1.000 exemplaires ainsi numérotés, suivant la justification uniforme de cette collection :

- N^{os} 1 à 10. — Exemplaires sur papier de Chine.
N^{os} 11 à 30. — Exemplaires sur papier impérial du Japon.
N^{os} 31 à 1.000. — Exemplaires sur vélin de Hollande Van Gelder filigrané au titre de la collection.*

Il a été tiré en outre 25 exemplaires hors commerce marqués alphabétiquement de A à Z.

EXEMPLAIRE N^o 954

BIBLIOTHÈQUE DU BIBLIOPHILE

POÉSIES

DE

ANDRÉ CHÉNIER



LYON

H. LARDANCHET, ÉDITEUR

RUE PRÉSIDENT-CARNOT, N° 10

1919



UNIVERSITY OF MICHIGAN
FORN LANGUAGES
ANDRE CHENIERE

PQ
1965
.A1
1919

BRAND

ŒUVRES

COMPLÈTES

D'ANDRÉ DE CHÉNIER.

Auprès d'André Chénier avant que de descendre,
J'élèverai la tombe où manquera sa cendre,
Mais où vivront du moins et son doux souvenir
Et sa gloire et ses vers dictés pour l'avenir.

(M.-J. DE CHÉNIER, *Disc. sur la Calomnie.*)



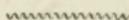
PARIS.

FOULON ET COMPAGNIE, LIBRAIRES,

RUE DES FRANCS-BOURGEOIS, N° 3;

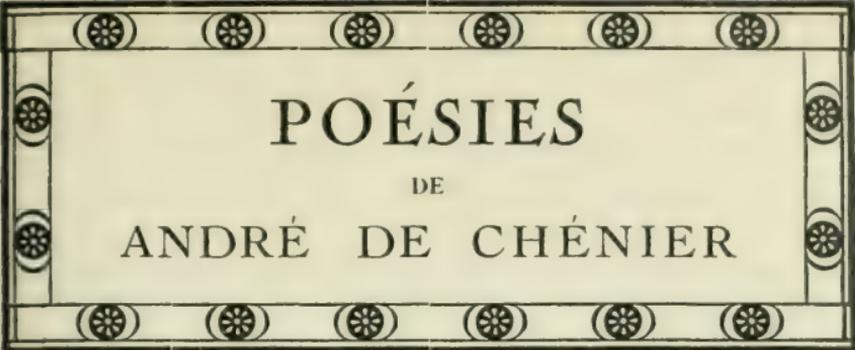
BAUDOIN FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE DE VAUCIRARD, N° 36.



1819.

FAC-SIMILÉ DU TITRE DE L'ÉDITION ORIGINALE



POÉSIES
DE
ANDRÉ DE CHÉNIER

L'INVENTION

POÈME

Audendum est.

O fils du Mincius, je te salue, ô toi
Par qui le dieu des arts fut roi du peuple-roi !
Et vous, à qui jadis, pour créer l'harmonie,
L'Attique, et l'onde Égée, et la belle Ionie,
Donnèrent un ciel pur, les plaisirs, la beauté,
Des mœurs simples, des lois, la paix, la liberté,
Un langage sonore, aux douceurs souveraines,
Le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines.
Nul âge ne verra pâlir vos saints lauriers,
Car vos pas inventeurs ouvrirent les sentiers ;
Et du temple des arts que la gloire environne
Vos mains ont élevé la première colonne.
A nous tous aujourd'hui, vos faibles nourrissons,
Votre exemple a dicté d'importantes leçons.

Il nous dit que nos mains, pour vous être fidèles,
 Y doivent élever des colonnes nouvelles.
 L'esclave imitateur naît et s'évanouit;
 La nuit vient, le corps reste et son ombre s'enfuit.

Ce n'est qu'aux inventeurs que la vie est promise.
 Nous voyons les enfants de la fière Tamise,
 De toute servitude ennemis indomptés;
 Mieux qu'eux, par votre exemple, à vous vaincre excités,
 Osons; de votre gloire éclatante et durable
 Essayons d'épuiser la source inépuisable.
 Mais inventer n'est pas, en un brusque abandon,
 Blesser la vérité, le bon sens, la raison;
 Ce n'est pas entasser, sans dessein et sans forme,
 Des membres ennemis en un colosse énorme;
 Ce n'est pas, élevant des poissons dans les airs,
 A l'aile des vautours ouvrir le sein des mers;
 Ce n'est pas, sur le front d'une nymphe brillante,
 Hérissier d'un lion la crinière sanglante :
 Délires insensés ! fantômes monstrueux !
 Et d'un cerveau malsain rêves tumultueux !
 Ces transports dérégés, vagabonde manie,
 Sont l'accès de la fièvre et non pas du génie;
 D'Ormus et d'Ariman ce sont les noirs combats,
 Où, partout confondus, la vie et le trépas,
 Les ténèbres, le jour, la forme et la matière,
 Luttent sans être unis; mais l'esprit de lumière
 Fait naître en ce chaos la concorde et le jour :
 D'éléments divisés il reconnaît l'amour,
 Les rappelle; et partout, en d'heureux intervalles,
 Sépare et met en paix les semences rivales.
 Ainsi donc, dans les arts, l'inventeur est celui

Qui peint ce que chacun put sentir comme lui ;
Qui, fouillant des objets les plus sombres retraites,
Étale et fait briller leurs richesses secrètes ;
Qui, par des nœuds certains, imprévus et nouveaux,
Unissant des objets qui paraissaient rivaux,
Montre et fait adopter à la nature mère
Ce qu'elle n'a point fait, mais ce qu'elle a pu faire ;
C'est le fécond pinceau qui, sûr dans ses regards,
Retrouve un seul visage en vingt belles épars,
Les fait renaître ensemble, et, par un art suprême,
Des traits de vingt beautés forme la beauté même.

La nature dicta vingt genres opposés
D'un fil léger entre eux chez les Grecs divisés.
Nul genre, s'échappant de ses bornes prescrites,
N'aurait osé d'un autre envahir les limites,
Et Pindare à sa lyre, en un couplet bouffon,
N'aurait point de Marot associé le ton.
De ces fleuves nombreux dont l'antique Permesse
Arrosa si longtemps les cités de la Grèce,
De nos jours même, hélas ! nos aveugles vaisseaux
Ont encore oublié mille vastes rameaux.
Quand Louis et Colbert, sous les murs de Versailles,
Réparaient des beaux-arts les longues funérailles,
De Sophocle et d'Eschyle ardents admirateurs,
De leur auguste exemple élèves inventeurs,
Des hommes immortels firent sur notre scène
Revivre aux yeux français les théâtres d'Athène.
Comme eux, instruits par eux, Voltaire offre à nos pleurs
Des grands infortunés les illustres douleurs ;
D'autres esprits divins, fouillant d'autres ruines,
Sous l'amas des débris, des ronces, des épines,

Ont su, pleins des écrits des Grecs et des Romains,
Retrouver, parcourir leurs antiques chemins.
Mais, oh! la belle palme et quel trésor de gloire
Pour celui qui, cherchant la plus noble victoire,
D'un si grand labyrinthe affrontant les hasards,
Saura guider sa muse aux immenses regards,
De mille longs détours à la fois occupée,
Dans les sentiers confus d'une vaste épopée!
Lui dire d'être libre, et qu'elle n'aille pas
De Virgile et d'Homère épier tous les pas,
Par leur secours à peine à leurs pieds élevée;
Mais, qu'auprès de leurs chars, dans un char enlevée,
Sur leurs sentiers marqués de vestiges si beaux,
Sa roue ose imprimer des vestiges nouveaux!
Quoi! faut-il, ne s'armant que de timides voiles,
N'avoir que ces grands noms pour nord et pour étoiles,
Les côtoyer sans cesse, et n'oser un instant,
Seul et loin de tout bord, intrépide et flottant,
Aller sonder les flancs du plus lointain Nérée
Et du premier sillon fendre une onde ignorée!
Les coutumes d'alors, les sciences, les mœurs
Respirent dans les vers des antiques auteurs.
Leur siècle est en dépôt dans leurs nobles volumes.
Tout a changé pour nous, mœurs, sciences, coutumes.
Pourquoi donc nous faut-il, par un pénible soin,
Sans rien voir près de nous, voyant toujours bien loin,
Vivant dans le passé, laissant ceux qui commencent,
Sans penser, écrivant d'après d'autres qui pensent,
Retraçant un tableau que nos yeux n'ont point vu,
Dire et dire cent fois ce que nous avons lu?
De la Grèce héroïque et naissante et sauvage
Dans Homère à nos yeux vit la parfaite image.

Démocrite, Platon, Épicure, Thalès,
Ont de loin à Virgile indiqué les secrets
D'une nature encore à leurs yeux trop voilée.
Torricelli, Newton, Kepler et Galilée,
Plus doctes, plus heureux, dans leurs puissants efforts
A tout nouveau Virgile ont ouvert des trésors.
Tous les arts sont unis : les sciences humaines
N'ont pu de leur empire étendre les domaines,
Sans agrandir aussi la carrière des vers.
Quel long travail pour eux a conquis l'univers !
Aux regards de Buffon, sans voile, sans obstacles,
La terre ouvrant son sein, ses ressorts, ses miracles,
Ses germes, ses coteaux, dépouille de Téthys ;
Les nuages épais, sur elle appesantis,
De ses noires vapeurs nourrissant leur tonnerre ;
Et l'hiver ennemi, pour envahir la terre,
Roi des antres du Nord, et, de glaces armés,
Ses pas usurpateurs sur nos monts imprimés ;
Et l'œil perçant du verre, en la vaste étendue,
Allant chercher ces feux qui fuyaient notre vue,
Aux changements prédits, immuables, fixés,
Que d'une plume d'or Bailly nous a tracés ;
Aux lois de Cassini les comètes fidèles ;
L'aimant, de nos vaisseaux seul dirigeant les ailes ;
Une Cybèle neuve et cent mondes divers,
Aux yeux de nos Jasons sortis du sein des mers.
Quel amas de tableaux, de sublimes images,
Naît de ces grands objets réservés à nos âges !
Sous ces bois étrangers qui couronnent ces monts,
Aux vallons de Cusco, dans ces antres profonds,
Si chers à la fortune et plus chers au génie,
Germent des mines d'or, de gloire et d'harmonie.

Pensez-vous, si Virgile ou l'Aveugle divin
Renaissaient aujourd'hui, que leur savante main
Négligeât de saisir ces fécondes richesses,
De notre Pinde auguste éclatantes largesses ?
Nous en verrions briller leurs sublimes écrits ;
Et ces mêmes objets, que vos doctes mépris
Accueillent aujourd'hui d'un front dur et sévère,
Alors à vos regards auraient seuls droit de plaire ;
Alors, dans l'avenir, votre inflexible humeur
Aurait soin de défendre à tout jeune rimeur
D'oser sortir jamais de ce cercle d'images
Que vos yeux auraient vu tracé dans leurs ouvrages.
Mais qui jamais a su, dans des vers séduisants,
Sous des dehors plus vrais peindre l'esprit aux sens ?
Mais quelle voix jamais d'une plus pure flamme
Et chatouilla l'oreille et pénétra dans l'âme !
Mais leurs mœurs et leurs lois, et mille autres hasards,
Rendaient leur siècle heureux plus propice aux beaux-arts.
Eh bien ! l'âme est partout ; la pensée a des ailes.
Volons, volons chez eux retrouver leurs modèles ;
Voyageons dans leur âge, où, libre, sans détour,
Chaque homme ose être un homme et penser au grand jour.
Au tribunal de Mars, sur la pourpre romaine,
Là du grand Cicéron la vertueuse haine
Écrase Céthégus, Catilina, Verrès ;
Là tonne Démosthène ; ici de Périclès
La voix, l'ardente voix, de tous les cœurs maîtresse,
Frappe, foudroie, agite, épouvante la Grèce.
Allons voir la grandeur et l'éclat de leurs jeux.
Ciel ! la mer appelée en un bassin pompeux !
Deux flottes parcourant cette enceinte profonde,
Combattant sous les yeux du conquérant du monde !

O terre de Pélops ! avec le monde entier
Allons voir d'Épidaure un agile coursier,
Couronné dans les champs de Némée et d'Élide ;
Allons voir au théâtre, aux accents d'Euripide,
D'une sainte folie un peuple furieux
Chanter : *Amour, tyran des hommes et des dieux.*
Puis, ivres des transports qui nous viennent surprendre
Parmi nous, dans nos vers, revenons les répandre ;
Changeons en notre miel leurs plus antiques fleurs ;
Pour peindre notre idée, empruntons leurs couleurs ;
Allumons nos flambeaux à leurs feux poétiques ;
Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

Direz-vous qu'un objet né sur leur Hélicon
A seul de nous charmer pu recevoir le don ?
Que leurs fables, leurs dieux, ces mensonges futiles,
Des Muses noble ouvrage, aux Muses sont utiles ?
Que nos travaux savants, nos calculs studieux,
Qui subjuguent l'esprit et répugnent aux yeux,
Que l'on croit malgré soi, sont pénibles, austères,
Et moins grands, moins pompeux que leurs belles chimères ?
[Ces objets, hérissés, dans leurs détours nombreux,
Des ronces d'un langage obscur et ténébreux,
Pour l'âme, pour les sens offrent-ils rien à peindre ?
Le langage des vers y pourrait-il atteindre ?]
Voilà ce que traités, préfaces, longs discours,
Prose, rime, partout nous disent tous les jours.
Mais enfin, dites-moi, si d'une œuvre immortelle
La nature est en nous la source et le modèle ;
Pouvez-vous le penser, que tout cet univers,
Et cet ordre éternel, ces mouvements divers,
L'immense vérité, la nature elle-même,

Soit moins grande en effet que ce brillant système
Qu'ils nommaient la nature, et dont d'heureux efforts
Disposaient avec art les fragiles ressorts ?
Mais quoi ! ces vérités sont au loin reculées,
Dans un langage obscur saintement recélées :
Le peuple les ignore. O Muses, ô Phœbus !
C'est là, c'est là sans doute un aiguillon de plus.
L'auguste Poésie, éclatante interprète,
Se couvrira de gloire en forçant leur retraite.
Cette reine des cœurs, à la touchante voix,
A le droit, en tous lieux, de nous dicter son choix,
Sûre de voir partout, introduite par elle,
Applaudir à grands cris une beauté nouvelle,
Et les objets nouveaux que sa voix a tentés
Partout, de bouche en bouche, après elle chantés.
Elle porte, à travers leurs nuages plus sombres,
Des rayons lumineux qui dissipent leurs ombres,
Et rit quand, dans son vide, un auteur oppressé
Se plaint qu'on a tout dit et que tout est pensé.
Seule, et la lyre en main, et de fleurs couronnée,
De doux ravissements partout accompagnée,
Aux lieux les plus déserts, ses pas, ses jeunes pas,
Trouvent mille trésors qu'on ne soupçonnait pas.
Sur l'aride buisson que son regard se pose,
Le buisson à ses yeux rit et jette une rose.
Elle sait ne point voir, dans son juste dédain,
Les fleurs qui trop souvent, courant de main en main,
Ont perdu tout l'éclat de leurs fraîcheurs vermeilles.
Elle sait même encore, ô charmantes merveilles !
Sous ses doigts délicats réparer et cueillir
Celles qu'une autre main n'avait su que flétrir.
Elle seule connaît ces extases choisies,

D'un esprit tout de feu mobiles fantaisies,
Ces rêves d'un moment, belles illusions,
D'un monde imaginaire aimables visions,
Qui ne frappent jamais, trop subtile lumière,
Des terrestres esprits l'œil épais et vulgaire.
Seule, de mots heureux, faciles, transparents,
Elle sait revêtir ces fantômes errants.
Ainsi des hauts sapins de la Finlande humide,
De l'ambre, enfant du ciel, distille l'or fluide,
Et sa chute souvent rencontre dans les airs
Quelque insecte volant qu'il porte au fond des mers ;
De la Baltique enfin les vagues orageuses
Roulent et vont jeter ces larmes précieuses
Où la fière Vistule, en de nobles coteaux,
Et le froid Niémen expirent dans ses eaux.
Là les arts vont cueillir cette merveille utile,
Tombe odorante où vit l'insecte volatile ;
Dans cet or diaphane il est lui-même encor,
On dirait qu'il respire et va prendre l'essor.

Qui que tu sois enfin, ô toi, jeune poète,
Travaille, ose achever cette illustre conquête.
De preuves, de raisons, qu'est-il encor besoin ?
Travaille. Un grand exemple est un puissant témoin.
Montre ce qu'on peut faire, en le faisant toi-même.
Si pour toi la retraite est un bonheur suprême,
Si chaque jour les vers de ces maîtres fameux
Font bouillonner ton sang et dressent tes cheveux,
Si tu sens chaque jour, animé de leur âme,
Ce besoin de créer, ces transports, cette flamme,
Travaille. A nos censeurs, c'est à toi de montrer
Tous ces trésors nouveaux qu'ils veulent ignorer.

Il faudra bien les voir, il faudra bien se taire,
Quand ils verront enfin cette gloire étrangère
De rayons inconnus ceindre ton front brillant.
Aux antres de Paros, le bloc étincelant
N'est aux vulgaires yeux qu'une pierre insensible.
Mais le docte ciseau, dans son sein invisible,
Voit, suit, trouve la vie, et l'âme, et tous ses traits.
Tout l'Olympe respire en ses détours secrets.
Là vivent de Vénus les beautés souveraines ;
Là des muscles nerveux, là de sanglantes veines
Serpentent ; là des flancs invaincus aux travaux
Pour soulager Atlas des célestes fardeaux.
Aux volontés du fer leur enveloppe énorme
Cède, s'amollit, tombe ; et de ce bloc informe
Jaillissent, éclatants, des dieux pour nos autels :
C'est Apollon lui-même, honneur des immortels ;
C'est Alcide vainqueur des monstres de Némée ;
C'est du vieillard troyen la mort envenimée ;
C'est des Hébreux errants le chef, le défenseur.
Dieu tout entier habite en ce marbre penseur :
Ciel ! n'entendez-vous pas de sa bouche profonde
Éclater cette voix créatrice du monde ?

Oh ! qu'ainsi parmi nous des esprits inventeurs
De Virgile et d'Homère atteignent les hauteurs,
Sachent dans la mémoire avoir comme eux un temple,
Et sans suivre leurs pas imiter leur exemple ;
Faire, en s'éloignant d'eux avec un soin jaloux,
Ce qu'eux-même ils feraient s'ils vivaient parmi nous !
Que la nature seule, en ses vastes miracles,
Soit leur fable et leurs dieux, et ses lois leurs oracles ;
Que leurs vers, de Téthys respectant le sommeil,

N'aillent plus dans ses flots rallumer le soleil ;
De la cour d'Apollon que l'erreur soit bannie,
Et qu'enfin Calliope, élève d'Uranie,
Montant sa lyre d'or sur un plus noble ton,
En langage des dieux fasse parler Newton !

Oh ! si je puis un jour !... Mais quel est ce ce murmure ?
Quelle nouvelle attaque et plus forte et plus dure ?
O langue des Français ! est-il vrai que ton sort
Est de ramper toujours et que toi seule as tort ?
Ou si d'un faible esprit l'indolente paresse
Veut rejeter sur toi sa honte et sa faiblesse ?
Il n'est sot traducteur, de sa richesse enflé,
Sot auteur d'un poème ou d'un discours sifflé,
Ou d'un recueil ambré de chansons à la glace,
Qui ne vous avertisse, en sa fière préface,
Que, si son style épais vous fatigue d'abord,
Si sa prose vous pèse et bientôt vous endort,
Si son vers est gêné, sans feu, sans harmonie,
Il n'en est point coupable ; il n'est pas sans génie,
Il a tous les talents qui font les grands succès ;
Mais enfin, malgré lui, ce langage français,
Si faible en ses couleurs, si froid et si timide,
L'a contraint d'être lourd, gauche, plat, insipide.
Mais serait-ce Le Brun, Racine, Despréaux
Qui l'accusent ainsi d'abuser leurs travaux ?
Est-ce à Rousseau, Buffon, qu'il résiste infidèle ?
Est-ce pour Montesquieu qu'impuissant et rebelle,
Il fuit ? Ne sait-il pas, se reposant sur eux,
Doux, rapide, abondant, magnifique, nerveux,
Creusant dans les détours de ces âmes profondes,
S'y teindre, s'y tremper de leurs couleurs fécondes ?

Un rimeur voit partout un nuage, et jamais
 D'un coup d'œil ferme et grand n'a saisi les objets ;
 La langue se refuse à ses demi-pensées,
 De sang-froid, pas à pas, avec peine amassées :
 Il se dépîte alors, et, restant en chemin,
 Il se plaint qu'elle échappe et glisse de sa main.
 Celui qu'un vrai démon presse, enflamme, domine,
 Ignore un tel supplice : il pense, il imagine ;
 Un langage imprévu, dans son âme produit,
 Naît avec sa pensée, et l'embrasse et la suit ;
 Les images, les mots que le génie inspire,
 Où l'univers entier vit, se meut et respire,
 Source vaste et sublime et qu'on ne peut tarir,
 En foule en son cerveau se hâtent de courir.
 D'eux-même ils vont chercher un nœud qui les rassemble :
 Tout s'allie et se forme, et tout va naître ensemble.

Sous l'insecte vengeur envoyé par Junon,
 Telle Io tourmentée, en l'ardente saison,
 Traverse en vain les bois et la longue campagne,
 Et le fleuve bruyant qui presse la montagne ;
 Tel le bouillant poète, en ses transports brûlants,
 Le front échevelé, les yeux étincelants,
 S'agite, se débat, cherche en d'épais bocages
 S'il pourra de sa tête apaiser les orages,
 Et secouer le dieu qui fatigue son sein.
 De sa bouche à grands flots ce dieu dont il est plein
 Bientôt en vers nombreux s'exhale et se déchaîne :
 Leur sublime torrent roule, saisit, entraîne.
 Les tours impétueux, inattendus, nouveaux,
 L'expression de flamme aux magiques tableaux
 Qu'a trempés la nature en ses couleurs fertiles,

Les nombres tour à tour turbulents ou faciles,
Tout porte au fond des cœurs le tumulte ou la paix,
Dans la mémoire au loin tout s'imprime à jamais.
C'est ainsi que Minerve, en un instant formée,
Du front de Jupiter s'élançe tout armée,
Secouant et le glaive et le casque guerrier,
Et l'horrible Gorgone à l'aspect meurtrier.
Des Toscans, je le sais, la langue est séduisante :
Cire molle, à tout peindre habile et complaisante
Qui prend d'heureux contours sous les plus faibles mains.
Quand le Nord, s'épuisant de barbares essaims,
Vint, par une conquête en malheurs plus féconde,
Venger sur les Romains l'esclavage du monde,
De leurs affreux accents la farouche âpreté
Du latin en tous lieux souilla la pureté.
On vit de ce mélange étranger et sauvage
Naître des langues sœurs, que le temps et l'usage,
Par des sentiers divers guidant diversement,
D'une lime insensible ont poli lentement,
Sans pouvoir en entier, malgré tous leurs prodiges.
De la rouille barbare effacer les vestiges.
De là du castillan la pompe et la fierté,
Teint encor des couleurs du langage indompté
Qu'au Tage transplantaient les fureurs musulmanes.
La grâce et la douceur sur les lèvres toscanes
Fixèrent leur empire; et la Seine à la fois
De grâce et de fierté sut composer sa voix.
Mais ce langage, armé d'obstacles indociles,
Lutte et ne veut plier que sous des mains habiles.
Est-ce un mal? Eh! plutôt rendons grâces aux dieux :
Un faux éclat longtemps ne peut tromper nos yeux;
Et notre langue même, à tout esprit vulgaire

De nos vers dédaigneux fermant le sanctuaire,
L'avertit dès l'abord que, s'il y veut monter,
Il faut savoir tout craindre et savoir tout tenter,
Et, recueillant affronts ou gloire sans mélange,
S'élever jusqu'au faite ou ramper dans la fange.



IDYLLES

L'OARISTYS

DAPHNIS, NAÏS

DAPHNIS.

HÉLÈNE daigna suivre un berger ravisseur ;
Berger comme Pâris, j'embrasse mon Hélène.

NAÏS.

C'est trop t'enorgueillir d'une faveur si vaine.

DAPHNIS.

Ah ! ces baisers si vains ne sont pas sans douceur.

NAÏS.

Tiens ; ma bouche essuyée en a perdu la trace.

DAPHNIS.

Eh bien ! d'autres baisers en vont prendre la place.

NAÏS

Adresse ailleurs ces vœux dont l'ardeur me poursuit
Va, respecte une vierge.

DAPHNIS.

Imprudente bergère !
Ta jeunesse te flatte ; ah ! n'en sois point si fière :
Comme un songe insensible elle s'évanouit.

NAÏS.

Chaque âge a ses honneurs, et la saison dernière
Aux fleurs de l'oranger fait succéder son fruit.

DAPHNIS.

Viens sous ces oliviers ; j'ai beaucoup à te dire.

NAÏS.

Non. Déjà tes discours ont voulu me tenter.

DAPHNIS.

Suis-moi sous ces ormeaux ; viens, de grâce, écouter
Les sons harmonieux que ma flûte respire :
J'ai fait pour toi des airs, je te les veux chanter ;
Déjà tout le vallon aime à les répéter.

NAÏS.

Va, tes airs langoureux ne sauraient me séduire.

DAPHNIS.

Eh quoi ! seule à Vénus penses-tu résister ?

NAÏS.

Je suis chère à Diane ; elle me favorise.

DAPHNIS.

Vénus a des liens qu'aucun pouvoir ne brise.

NAÏS.

Diane saura bien me les faire éviter.
Berger, retiens ta main... berger, crains ma colère.

DAPHNIS.

Quoi! tu veux fuir l'amour! l'amour, à qui jamais
Le cœur d'une beauté ne pourra se soustraire?

NAÏS.

Oui, je veux le braver... Ah!... si je te suis chère...
Berger... retiens ta main... laisse mon voile en paix.

DAPHNIS.

Toi-même, hélas! bientôt livreras ces attraits
A quelque autre berger bien moins digne de plaire.

NAÏS.

Beaucoup m'ont demandée, et leurs désirs confus
N'obtinrent, avant toi, qu'un refus pour salaire.

DAPHNIS.

Et je ne dois comme eux attendre qu'un refus?

NAÏS.

Hélas! l'hymen aussi n'est qu'une loi de peine;
Il n'apporte, dit-on, qu'ennuis et que douleurs.

DAPHNIS,

On ne te l'a dépeint que de fausses couleurs:
Les danses et les jeux, voilà ce qu'il amène.

NAÏS.

Une femme est esclave...

DAPHNIS.

Ah ! plutôt elle est reine.

NAÏS.

Tremble près d'un époux et n'ose lui parler.

DAPHNIS.

Eh ! devant qui ton sexe est-il fait pour trembler ?

NAÏS.

A des travaux affreux Lucine nous condamne.

DAPHNIS.

Il est bien doux alors d'être chère à Diane.

NAÏS.

Quelle beauté survit à ces rudes combats ?

DAPHNIS.

Une mère y recueille une beauté nouvelle ;
Des enfants adorés feront tous tes appas ;
Tu brilleras en eux d'une splendeur plus belle.

NAÏS.

Mais, tes vœux écoutés, quel en serait le prix ?

DAPHNIS.

Tout : mes troupeaux, mes bois et ma belle prairie ;
Un jardin grand et riche, une maison jolie,
Un bercail spacieux pour tes chères brebis ;
Enfin, tu me diras ce qui pourra te plaire ;
Je jure de quitter tout pour te satisfaire :
Tout pour toi sera fait aussitôt qu'entrepris.

NAÏS.

Mon père...

DAPHNIS.

Oh ! s'il n'est plus que lui qui te retienne,
Il approuvera tout dès qu'il saura mon nom.

NAÏS.

Quelquefois il suffit que le nom seul prévienne :
Quel est ton nom ?

DAPHNIS.

Daphnis. Mon père est Palémon.

NAÏS.

Il est vrai : ta famille est égale à la mienne.

DAPHNIS.

Rien n'éloigne donc plus cette douce union.

NAÏS.

Montre-les-moi, ces bois qui seront mon partage.

DAPHNIS.

Viens; c'est à ces cyprès de leurs fleurs couronnés.

NAÏS.

Restez, chères brebis, restez sous cet ombrage.

DAPHNIS.

Taureaux, paissez en paix : à celle qui m'engage
Je vais montrer les biens qui lui sont destinés.

NAÏS.

Satyre, que fais-tu ? Quoi ! ta main ose encore...

DAPHNIS.

Eh ! laisse-moi toucher ces fruits délicieux...
Et ce jeune duvet...

NAÏS.

Berger... au nom des dieux...
Ah!... je tremble...

DAPHNIS.

Et pourquoi ? que crains-tu ? Je t'adore
Viens.

NAÏS.

Non, arrête... Vois, cet humide gazon
Va souiller ma tunique, et je serais perdue ;
Mon père le verrait.

DAPHNIS.

Sur la terre étendue
Saura te garantir cette épaisse toison.

NAÏS.

Dieux ! quel est ton dessein ? tu m'ôtes ma ceinture.

DAPHNIS.

C'est un don pour Vénus ; vois, son astre nous luit.

NAÏS.

Attends... si quelqu'un vient. Ah ! dieux ! j'entends du bruit.

DAPHNIS.

C'est ce bois qui de joie et s'agite et murmure.

NAÏS.

Tu déchires mon voile !... Où me cacher ? Hélas !
Me voilà nue ! Où fuir ?

DAPHNIS.

A ton amant unie,
De plus riches habits couvriront tes appas.

NAÏS.

Tu promets maintenant... Tu préviens mon envie ;
Bientôt à mes regrets tu m'abandonneras.

DAPHNIS.

Oh ! non ! jamais... Pourquoi, grands dieux ! ne puis-je pas
Te donner et mon sang, et mon âme, et ma vie ?

NAÏS.

Ah !... Daphnis ! je me meurs... Apaise ton courroux,
Diane.

DAPHNIS.

Que crains-tu ? L'Amour sera pour nous.

NAÏS.

Ah ! méchant, qu'as-tu fait ?

DAPHNIS.

J'ai signé ma promesse.

NAÏS.

J'entrai fille en ce bois et chère à ma déesse.

DAPHNIS.

Tu vas en sortir femme et chère à ton époux.

(Imité de la XXVII^e idylle de Théocrite.)



L'AVEUGLE

DIEU dont l'arc est d'argent, dieu de Claros, écoute;
O Sminthée-Apollon, je périrai sans doute,
Si tu ne sers de guide à cet aveugle errant. »

C'est ainsi qu'achevait l'aveugle en soupirant,
Et près des bois marchait, faible, et sur une pierre
S'asseyait. Trois pasteurs, enfants de cette terre,
Le suivaient, accourus aux abois turbulents
Des molosses, gardiens de leurs troupeaux bêlants.
Ils avaient, retenant leur fureur indiscrete,
Protégé du vieillard la faiblesse inquiète;
Ils l'écoutaient de loin ; et s'approchant de lui :
« Quel est ce vieillard blanc, aveugle et sans appui ?
Serait-ce un habitant de l'empire céleste ?
Ses traits sont grands et fiers ; de sa ceinture agreste
Prend une lyre informe ; et les sons de sa voix
Émeuvent l'air et l'onde et le ciel et les bois. »

Mais il entend leurs pas, prête l'oreille, espère,
Se trouble, et tend déjà les mains à la prière.
« Ne crains point, disent-ils, malheureux étranger,
(Si plutôt, sous un corps terrestre et passager,
Tu n'es point quelque dieu protecteur de la Grèce,
Tant une grâce auguste ennoblit ta vieillesse !)

Si tu n'es qu'un mortel, vieillard infortuné,
Les humains près de qui les flots t'ont amené
Aux mortels malheureux n'apportent point d'injures.
Les destins n'ont jamais de faveurs qui soient pures.
Ta voix noble et touchante est un bienfait des dieux ;
Mais aux clartés du jour ils ont fermé tes yeux.

— Enfants, car votre voix est enfantine et tendre,
Vos discours sont prudents plus qu'on n'eût dû l'attendre ;
Mais toujours soupçonneux, l'indigent étranger
Croit qu'on rit de ses maux et qu'on veut l'outrager.
Ne me comparez point à la troupe immortelle :
Ces rides, ces cheveux, cette nuit éternelle,
Voyez, est-ce le front d'un habitant des cieux ?
Je ne suis qu'un mortel, un des plus malheureux !
Si vous en savez un pauvre, errant, misérable,
C'est à celui-là seul que je suis comparable ;
Et pourtant je n'ai point, comme fit Thamyris,
Des chansons à Phœbus voulu ravir le prix ;
Ni, livré comme Œdipe à la noire Euménide,
Je n'ai puni sur moi l'inceste parricide ;
Mais les dieux tout-puissants gardaient à mon déclin
Les ténèbres, l'exil, l'indigence et la faim.

— Prends, et puisse bientôt changer ta destinée ! »
Disent-ils. Et tirant ce que, pour leur journée,
Tient la peau d'une chèvre aux crins noirs et luisants,
Ils versent à l'envi, sur ses genoux pesants,
Le pain de pur froment, les olives huileuses,
Le fromage et l'amande et les figes mielleuses,
Et du pain à son chien entre ses pieds gisant,
Tout hors d'haleine encore, humide et languissant,

Qui, malgré les rameurs se lançant à la nage,
L'avait loin du vaisseau rejoint sur le rivage.

« Le sort, dit le vieillard, n'est pas toujours de fer.
Je vous salue, enfants venus de Jupiter.
Heureux sont les parents qui tels vous firent naître !
Mais venez, que mes mains cherchent à vous connaître ;
Je crois avoir des yeux. Vous êtes beaux tous trois.
Vos visages sont doux, car douce est votre voix.
Qu'aimable est la vertu que la grâce environne !
Croissez, comme j'ai vu ce palmier de Latone,
Alors qu'ayant des yeux je traversais les flots ;
Car jadis, abordant à la sainte Délos,
Je vis près d'Apollon, à son autel de pierre,
Un palmier, don du ciel, merveille de la terre.
Vous croîtrez, comme lui, grands, féconds, révéérés,
Puisque les malheureux sont par vous honorés.
Le plus âgé de vous aura vu treize années ;
A peine, mes enfants, vos mères étaient nées,
Que j'étais presque vieux. Assieds-toi près de moi,
Toi, le plus grand de tous ; je me confie à toi.
Prends soin du vieil aveugle. — O sage magnanime !
Comment, et d'où viens-tu ? car l'onde maritime
Mugit de toutes parts sur nos bords orageux.

— Des marchands de Cymé m'avaient pris avec eux.
J'allais voir, m'éloignant des rives de Carie,
Si la Grèce pour moi n'aurait point de patrie,
Et des dieux moins jaloux, et de moins tristes jours,
Car jusques à la mort nous espérons toujours.
Mais pauvre, et n'ayant rien pour payer mon passage,
Ils m'ont, je ne sais où, jeté sur le rivage.

— Harmonieux vieillard, tu n'as donc point chanté ?
Quelques sons de ta voix auraient tout acheté.

— Enfants, du rossignol la voix pure et légère
N'a jamais apaisé le vautour sanguinaire,
Et les riches, grossiers, avarés, insolents,
N'ont pas une âme ouverte à sentir les talents.
Guidé par ce bâton, sur l'arène glissante,
Seul, en silence, au bord de l'onde mugissante,
J'allais, et j'écoutais le bêlement lointain
Des troupeaux agitant leurs sonnettes d'airain.
Puis j'ai pris cette lyre, et les cordes mobiles
Ont encor résonné sous mes vieux doigts débiles.
Je voulais des grands dieux implorer la bonté,
Et surtout Jupiter, dieu d'hospitalité,
Lorsque d'énormes chiens à la voix formidable
Sont venus m'assaillir ; et j'étais misérable,
Si vous (car c'était vous), avant qu'ils m'eussent pris,
N'eussiez armé pour moi les pierres et les cris.

— Mon père, il est donc vrai : tout est devenu pire ?
Car jadis, aux accents d'une éloquente lyre,
Les tigres et les loups, vaincus, humiliés,
D'un chanteur comme toi vinrent baiser les pieds.

— Les barbares ! J'étais assis près de la poupe.
« Aveugle vagabond, dit l'insolente troupe,
« Chante, si ton esprit n'est point comme tes yeux.
« Amuse notre ennui ; tu rendras grâce aux dieux. »
J'ai fait taire mon cœur qui voulait les confondre ;
Ma bouche ne s'est point ouverte à leur répondre.
Ils n'ont pas entendu ma voix, et sous ma main

J'ai retenu le dieu courroucé dans mon sein.
 Cymé, puisque tes fils dédaignent Mnémosyne,
 Puisqu'ils ont fait outrage à la muse divine,
 Que leur vie et leur mort s'éteignent dans l'oubli ;
 Que ton nom dans la nuit demeure enseveli.

— Viens, suis-nous à la ville ; elle est toute voisine,
 Et chérit les amis de la muse divine.

Un siège aux clous d'argent te place à nos festins ;
 Et là, les mets choisis, le miel et les bons vins,
 Sous la colonne où pend une lyre d'ivoire,
 Te feront de tes maux oublier la mémoire.
 Et si, dans le chemin, rhapsode ingénieux,
 Tu veux nous accorder tes chants dignes des cieux,
 Nous dirons qu'Apollon, pour charmer les oreilles,
 T'a lui-même dicté de si douces merveilles.

— Oui, je le veux ; marchons. Mais où m'entraînez-vous ?
 Enfants du vieil aveugle, en quel lieu sommes-nous ?

— Syros est l'île heureuse où nous vivons, mon père.

— Salut, belle Syros, deux fois hospitalière !
 Car sur ses bords heureux je suis déjà venu !
 Amis, je la connais. Vos pères m'ont connu :
 Ils croissaient comme vous ; mes yeux s'ouvraient encore
 Au soleil, au printemps, aux roses de l'aurore ;
 J'étais jeune et vaillant. Aux danses des guerriers,
 A la course, aux combats, j'ai paru des premiers.
 J'ai vu Corinthe, Argos, et Crète et les cent villes,
 Et du fleuve Égyptus les rivages fertiles ;
 Mais la terre et la mer et l'âge et les malheurs,

Ont épuisé ce corps fatigué de douleurs.
La voix me reste. Ainsi la cigale innocente,
Sur un arbuste assise, et se console et chante.
Commençons par les dieux : « Souverain Jupiter,
« Soleil qui vois, entends, connais tout, et toi, mer,
« Fleuves, terre, et noirs dieux des vengeances tropentes,
« Salut! Venez à moi, de l'Olympe habitantes,
« Muses ; vous savez tout, vous, déesses ; et nous,
« Mortels, ne savons rien qui ne vienne de vous. »

Il poursuit ; et déjà les antiques ombrages
Mollement en cadence inclinaient leurs feuillages ;
Et pâtres oubliant leur troupeau délaissé,
Et voyageurs quittant leur chemin commencé,
Couraient. Il les entend, près de son jeune guide,
L'un sur l'autre pressés, tendre une oreille avide ;
Et nymphes et sylvains sortaient pour l'admirer,
Et l'écoutaient en foule, et n'osaient respirer ;
Car, en de longs détours de chansons vagabondes,
Il enchaînait de tout les semences fécondes,
Les principes du feu, les eaux, la terre et l'air,
Les fleuves descendus du sein de Jupiter,
Les oracles, les arts, les cités fraternelles,
Et depuis le Chaos les amours immortelles ;
D'abord le Roi divin, et l'Olympe et les Cieux,
Et le monde, ébranlés d'un signe de ses yeux,
Et les dieux partagés en une immense guerre,
Et le sang plus qu'humain venant rougir la terre,
Et les rois assemblés, et sous les pieds guerriers,
Une nuit de poussière, et les chars meurtriers ;
Et les héros armés, brillant dans les campagnes
Comme un vaste incendie aux cimes des montagnes

Les coursiers hérissant leur crinière à longs flots,
Et d'une voix humaine excitant les héros.
De là, portant ses pas dans les paisibles villes,
Les lois, les orateurs, les récoltes fertiles ;
Mais bientôt de soldats les remparts entourés,
Les victimes tombant dans les parvis sacrés,
Et les assauts mortels aux épouses plaintives,
Et les mères en deuil, et les filles captives ;
Puis aussi les moissons joyeuses, les troupeaux
Bêlants ou mugissants, les rustiques pipeaux,
Les chansons, les festins, les vendanges bruyantes,
Et la flûte et la lyre, et les notes dansantes ;
Puis, déchaînant les vents à soulever les mers,
Il perdait les nochers sur les gouffres amers ;
De là, dans le sein frais d'une roche azurée,
En foule il appelait les filles de Nérée,
Qui bientôt, à des cris, s'élevant sur les eaux,
Aux rivages troyens parcouraient des vaisseaux ;
Puis il ouvrait du Styx la rive criminelle,
Et puis les demi-dieux et les champs d'asphodèle,
Et la foule des morts : vieillards seuls et souffrants,
Jeunes gens emportés aux yeux de leurs parents,
Enfants dont au berceau la vie est terminée,
Vierges dont le trépas suspendit l'hyménée.

Mais, ô bois, ô ruisseaux, ô monts, ô durs cailloux !
Quels doux frémissements vous agitèrent tous,
Quand bientôt à Lemnos, sur l'enclume divine,
Il forgeait cette trame irrésistible et fine
Autant que d'Arachné les pièges inconnus,
Et dans ce fer mobile emprisonnait Vénus !
Et quand il revêtit d'une pierre soudaine

La fière Niobé, cette mère thébaine,
Et quand il répétait en accents de douleurs
De la triste Aédon l'imprudence et les pleurs,
Qui, d'un fils méconnu marâtre involontaire,
Vola, doux rossignol, sous le bois solitaire ;
Ensuite, avec le vin, il versait aux héros
Le puissant népenthès, oubli de tous les maux ;
Il cueillait le moly, fleur qui rend l'homme sage ;
Du paisible lotos il mêlait le breuvage :
Les mortels oubliaient, à ce philtre charmés,
Et la douce patrie et les parents aimés.

Enfin l'Ossa, l'Olympe et les bois du Pénée
Voyaient ensanglanter les banquets d'hyménée,
Quand Thésée, au milieu de la joie et du vin,
La nuit où son ami reçut à son festin
Le peuple monstrueux des enfants de la Nue,
Fut contraint d'arracher l'épouse demi-nue
Au bras ivre et nerveux du sauvage Eurytus.
Soudain, le glaive en main, l'ardent Pirithoüs :
« Attends ; il faut ici que mon affront s'expie,
Traître ! » Mais avant lui, sur le centaure impie,
Dryas a fait tomber, avec tous ses rameaux,
Un long arbre de fer hérissé de flambeaux.
L'insolent quadrupède en vain s'écrie ; il tombe,
Et son pied bat le sol qui doit être sa tombe,
Sous l'effort de Nessus, la table du repas
Roule, écrase Cymèle, Évagre, Périphas.
Pirithoüs égorge Antimaque et Pétrée,
Et Cyllare aux pieds blancs, et le noir Macarée,
Qui de trois fiers lions, dépouillés par sa main,
Couvrait ses quatre flancs, armait son double sein.

Courbé, levant un roc choisi pour leur vengeance,
Tout à coup, sous l'airain d'un vase antique, immense,
L'imprudent Bianor, par Hercule surpris,
Sent de sa tête énorme éclater les débris.
Hercule et la massue entassent en trophée
Clanis, Démoléon, Lycotas, et Riphée
Qui portait sur ses crins, de taches colorés,
L'héréditaire éclat des nuages dorés.
Mais d'un double combat Eurynome est avide,
Car ses pieds agités en un cercle rapide
Battent à coups pressés l'armure de Nestor.
Le quadrupède Hélops fuit. L'agile Crantor,
Le bras levé, l'atteint. Eurynome l'arrête.
D'un érable noueux il va fendre sa tête,
Lorsque le fils d'Égée, invincible, sanglant,
L'aperçoit, à l'autel prend un chêne brûlant,
Sur sa croupe indomptée, avec un cri terrible,
S'élance, va saisir sa chevelure horrible,
L'entraîne, et, quand sa bouche ouverte avec effort,
Crie, il y plonge ensemble et la flamme et la mort.
L'autel est dépouillé. Tous vont s'armer de flamme,
Et le bois porte aux cieux les hurlements de femme,
L'ongle frappant la terre, et les guerriers meurtris,
Et les vases brisés, et l'injure, et les cris. »

Ainsi le grand vieillard en images hardies,
Déployait le tissu des saintes mélodies.
Les trois enfants, émus à son auguste aspect,
Admiraient, d'un regard de joie et de respect,
De sa bouche abonder les paroles divines,
Comme en hiver la neige au sommet des collines.
Et, partout accourus, dansant sur son chemin,

Hommes, femmes, enfants, les rameaux à la main,
Et vierges et guerriers, jeunes fleurs de la ville,
Chantaient : « Viens dans nos murs, viens habiter notre île ;
Viens, prophète éloquent, aveugle harmonieux,
Convive du nectar, disciple aimé des dieux ;
Des jeux, tous les cinq ans, rendront saint et prospère
Le jour où nous avons reçu le grand HOMÈRE. »



LA LIBERTÉ

UN CHEVRIER, UN BERGER

LE CHEVRIER.

BERGER, quel es-tu donc ? qui t'agite ? et quels dieux
De noirs cheveux épars enveloppent tes yeux ?

LE BERGER.

Blond pasteur de chevreaux, oui, tu veux me l'apprendre :
Oui, ton front est plus beau, ton regard est plus tendre.

LE CHEVRIER.

Quoi ! tu sors de ces monts où tu n'as vu que toi,
Et qu'on n'approche point sans peine et sans effroi ?

LE BERGER.

Tu te plais mieux sans doute au bois, à la prairie ;
Tu le peux. Assieds-toi parmi l'herbe fleurie ;
Moi, sous un antre aride, en cet affreux séjour,
Je me plais, sur le roc, à voir passer le jour.

LE CHEVRIER.

Mais Cérès a maudit cette terre âpre et dure ;
Un noir torrent pierreux y roule une onde impure ;
Tous ces rocs, calcinés sous un soleil rongeur,
Brûlent et font hâter les pas du voyageur.
Point de fleurs, point de fruits ; nul ombrage fertile

N'y donne au rossignol un balsamique asile.
 Quelque olivier au loin, maigre fécondité,
 Y rampe et fait mieux voir leur triste nudité.
 Comment as-tu donc pu d'herbes accoutumées
 Nourrir dans ce désert tes brebis affamées ?

LE BERGER.

Que m'importe ? Est-ce à moi qu'appartient ce troupeau ?
 Je suis esclave.

LE CHEVRIER.

Au moins un rustique pipeau
 A-t-il chassé l'ennui de ton rocher sauvage ?
 Tiens, veux-tu cette flûte ? Elle fut mon ouvrage.
 Prends : sur ce buis, fertile en agréables sons,
 Tu pourras des oiseaux imiter les chansons.

LE BERGER.

Non ; garde tes présents. Les oiseaux de ténèbres,
 La chouette et l'orfraie, et leurs accents funèbres,
 Voilà les seuls chanteurs que je veuille écouter ;
 Voilà quelles chansons je voudrais imiter.
 Ta flûte sous mes pieds serait bientôt brisée.
 Je hais tous vos plaisirs. Les fleurs et la rosée,
 Et de vos rossignols les soupirs caressants,
 Rien ne plaît à mon cœur, rien ne flatte mes sens :
 Je suis esclave.

LE CHEVRIER.

Hélas ! que je te trouve à plaindre.
 Oui, l'esclavage est dur ; oui, tout mortel doit craindre
 De servir, de plier sous une injuste loi,
 De vivre pour autrui, de n'avoir rien à soi.

Protège-moi toujours, ô liberté chérie !
O mère des vertus, mère de la patrie !

LE BERGER.

Va, patrie et vertu ne sont que de vains noms.
Toutefois tes discours sont pour moi des affronts :
Ton prétendu bonheur et m'afflige et me brave ;
Comme moi, je voudrais que tu fusses esclave.

LE CHEVRIER.

Et moi, je te voudrais libre, heureux comme moi.
Mais les dieux n'ont-ils point de remède pour toi ?
Il est des baumes doux, des lustrations pures,
Qui peuvent de notre âme assoupir les blessures,
Et de magiques chants qui tarissent les pleurs.

LE BERGER.

Il n'en est point; il n'est pour moi que des douleurs.
Mon sort est de servir, il faut qu'il s'accomplisse.
Moi, j'ai ce chien aussi qui tremble à mon service;
C'est mon esclave aussi. Mon désespoir muet
Ne peut rendre qu'à lui tous les maux qu'on me fait.

LE CHEVRIER.

La terre, notre mère, et sa douce richesse
Ne peut-elle, du moins, égayer ta tristesse ?
Vois combien elle est belle ! et vois l'été vermeil,
Prodigue de trésors, brillant fils du soleil,
Qui vient, fertile amant d'une heureuse culture,
Varier du printemps l'uniforme verdure.
Vois l'abricot naissant, sous les yeux d'un beau ciel,
Arrondir son fruit doux et blond comme le miel.
Vois la pourpre des fleurs dont le pêcher se pare,

Nous annoncer l'éclat des fruits qu'il nous prépare.
Au bord de ces prés verts regarde ces guérets,
De qui les blés touffus, jaunissantes forêts,
Du joyeux moissonneur attendent la faucille.
D'agrestes déités quelle noble famille !
La Récolte et la Paix, aux yeux purs et sereins,
Les épis sur le front, les épis dans les mains,
Qui viennent, sur les pas de la belle Espérance,
Verser la corne d'or où fleurit l'Abondance.

LE BERGER.

Sans doute qu'à tes yeux elles montrent leurs pas ;
Moi, j'ai des yeux d'esclave et je ne les vois pas.
Je n'y vois qu'un sol dur, laborieux, servile,
Que j'ai, non pas pour moi, contraint d'être fertile ;
Où, sous un ciel brûlant, je moissonne le grain
Qui va nourrir un autre, et me laisse ma faim.
Voilà quelle est la terre. Elle n'est point ma mère,
Elle est pour moi marâtre ; et la nature entière
Est plus nue à mes yeux, plus horrible à mon cœur
Que ce vallon de mort qui te fait tant d'horreur.

LE CHEVRIER.

Le soin de tes brebis, leur voix douce et paisible,
N'ont-ils donc rien qui plaise à ton âme insensible ?
N'aimes-tu point à voir les jeux de tes agneaux ?
Moi, je me plais auprès de mes jeunes chevreaux ;
Je m'occupe à leurs jeux, j'aime leur voix bëlante ;
Et quand sur la rosée et sur l'herbe brillante
Vers leur mère en criant je les vois accourir,
Je bondis avec eux de joie et de plaisir.

LE BERGER.

Ils sont à toi. Mais moi, j'eus une autre fortune;
 Ceux-ci de mes tourments sont la cause importune.
 Deux fois, avec ennui, promenés chaque jour,
 Un maître soupçonneux nous attend au retour.
 Rien ne le satisfait : ils ont trop peu de laine;
 Ou bien ils sont mourants, ils se traînent à peine.
 En un mot, tout est mal. Si le loup quelquefois
 En saisit un, l'emporte et s'enfuit dans les bois,
 C'est ma faute; il fallait braver ses dents avides.
 Je dois rendre les loups innocents et timides.
 Et puis menaces, cris, injure, emportements,
 Et lâches cruautés qu'il nomme châtimens.

LE CHEVRIER.

Toujours à l'innocent les dieux sont favorables :
 Pourquoi fuir leur présence, appui des misérables ?
 Autour de leurs autels, parés de nos festons,
 Que ne viens-tu danser, offrir de simples dons,
 Du chaume, quelques fleurs, et par ces sacrifices,
 Te rendre Jupiter et les nymphes propices ?

LE BERGER.

Non : les danses, les jeux, les plaisirs des bergers
 Sont à mon triste cœur des plaisirs étrangers.
 Que parles-tu de dieux, de nymphes et d'offrandes ?
 Moi, je n'ai pour les dieux ni chaume ni guirlandes ;
 Je les crains, car j'ai vu leur foudre et leurs éclairs ;
 Je ne les aime pas, ils m'ont donné des fers.

LE CHEVRIER.

Eh bien ! que n'aimes-tu ? Quelle amertume extrême
Résiste aux doux souris d'une vierge qu'on aime ?
L'autre jour, à la mienne, en ce bois fortuné,
Je vins offrir le don d'un chevreau nouveau-né.
Son œil tomba sur moi, si doux, si beau, si tendre !
Sa voix prit un accent ! Je crois toujours l'entendre.

LE BERGER.

Eh ! quel œil virginal voudrait tomber sur moi ?
Ai-je, moi, des chevreaux à donner comme toi ?
Chaque jour, par ce maître inflexible et barbare,
Mes agneaux sont comptés avec un soin avare.
Trop heureux quand il daigne à mes cris superflus
N'en pas redemander plus que je n'en reçus.
O juste Némésis ! si jamais je puis être
Le plus fort à mon tour, si je puis me voir maître,
Je serai dur, méchant, intraitable, sans foi,
Sanguinaire, cruel, comme on l'est avec moi.

LE CHEVRIER.

Et moi, c'est vous qu'ici pour témoins j'en appelle,
Dieux ! de mes serviteurs la cohorte fidèle
Me trouvera toujours humain, compatissant,
A leurs justes désirs facile et complaisant,
Afin qu'ils soient heureux et qu'ils aiment leur maître,
Et bénissent en paix l'instant qui les vit naître.

LE BERGER.

Et moi, je le maudis, cet instant douloureux
Qui me donna le jour pour être malheureux ;

Pour agir quand un autre exige, veut, ordonne ;
Pour n'avoir rien à moi, pour ne plaire à personne ;
Pour endurer la faim, quand ma peine et mon deuil
Engraissent d'un tyran l'indolence et l'orgueil.

LE CHEVRIER.

Berger infortuné, ta plaintive détresse
De ton cœur dans le mien fait passer la tristesse.
Vois cette chèvre mère et ces chevreaux, tous deux
Aussi blancs que le lait qu'elle garde pour eux ;
Qu'ils aillent avec toi, je te les abandonne.
Adieu. Puisse du moins ce peu que je te donne
De ta triste mémoire effacer tes malheurs
Et, soigné par tes mains, distraire tes douleurs !

LE BERGER.

Oui, donne et sois maudit ; car, si j'étais plus sage,
Ces dons sont pour mon cœur d'un sinistre présage ;
De mon despote avare ils choqueront les yeux.
Il ne croit pas qu'on donne : il est fourbe, envieux ;
Il dira que chez lui j'ai volé le salaire
Dont j'aurai pu payer les chevreaux et la mère ;
Et, d'un si bon prétexte ardent à se servir,
C'est à moi que lui-même il viendra les ravir.



LE MALADE

APOLLON, dieu sauveur, dieu des savants mystères,
Dieu de la vie, et dieu des plantes salutaires,
Dieu vainqueur de Python, dieu jeune et triomphant,
Prends pitié de mon fils, de mon unique enfant ;
Prends pitié de sa mère aux larmes condamnée,
Qui ne vit que pour lui, qui meurt abandonnée,
Qui n'a pas dû rester pour voir mourir son fils ;
Dieu jeune, viens aider sa jeunesse. Assoupis,
Assoupis dans son sein cette fièvre brûlante
Qui dévore la fleur de sa vie innocente.
Apollon, si jamais, échappé du tombeau,
Il retourne au Ménale avoir soin du troupeau,
Ces mains, ces vieilles mains orneront ta statue
De ma coupe d'onyx à tes pieds suspendue ;
Et, chaque été nouveau, d'un jeune taureau blanc
La hache à ton autel fera couler le sang.
Eh bien, mon fils, es-tu toujours impitoyable ?
Ton funeste silence est-il inexorable ?
Enfant, tu veux mourir ? Tu veux, dans ses vieux ans,
Laisser ta mère seule avec ses cheveux blancs ?
Tu veux que ce soit moi qui ferme ta paupière ?
Que j'unisse ta cendre à celle de ton père ?
C'est toi qui me devais ces soins religieux,
Et ma tombe attendait tes pleurs et tes adieux.

Parle, parle, mon fils. Quel chagrin te consume ?
 Les maux qu'on dissimule en ont plus d'amertume.
 Ne lèveras-tu point ces yeux appesantis ?

— Ma mère, adieu ; je meurs, et tu n'as plus de fils.
 Non, tu n'as plus de fils. Ma mère bien-aimée,
 Je te perds. Une plaie ardente, envenimée,
 Me ronge. Avec effort je respire ; et je crois
 Chaque fois respirer pour la dernière fois.
 Je ne parlerai pas. Adieu. Ce lit me blesse,
 Ce tapis qui me couvre accable ma faiblesse ;
 Tout me pèse, et me lasse. Aide-moi, je me meurs.
 Tourne-moi sur le flanc. Ah ! j'expire ! ô douleurs !

— Tiens, mon unique enfant, mon fils, prends ce breuvage
 Sa chaleur te rendra ta force et ton courage.
 La mauve, le dictame ont, avec les pavots,
 Mêlé leurs sucS puissants qui donnent le repos :
 Sur le vase bouillant, attendrie à mes larmes,
 Une Thessalienne a composé des charmes.
 Ton corps débile a vu trois retours du soleil
 Sans connaître Cérès, ni tes yeux le sommeil.
 Prends, mon fils, laisse-toi fléchir à ma prière ;
 C'est ta mère, ta vieille, inconsolable mère
 Qui pleure ; qui jadis te guidait pas à pas,
 T'asseyait sur son sein, te portait dans ses bras,
 Que tu disais aimer, qui t'apprit à le dire,
 Qui chantait, et souvent te forçait à sourire
 Lorsque tes jeunes dents, par de vives douleurs,
 De tes yeux enfantins faisaient couler des pleurs.
 Tiens, presse de ta lèvre, hélas ! pâle et glacée,
 Par qui cette mamelle était jadis pressée...

Que ce suc te nourrisse et vienne à ton secours,
Comme autrefois mon lait nourrit tes premiers jours !

— O coteaux d'Érymanthe ! ô vallons ! ô bocage !
O vent sonore et frais qui troublais le feuillage,
Et faisais frémir l'onde, et sur leur jeune sein
Agitais les replis de leur robe de lin !
De légères beautés troupe agile et dansante !
Tu sais, tu sais, ma mère ? Aux bords de l'Érymanthe !
Là, ni loups ravisseurs, ni serpents, ni poisons.
O visage divin ! ô fêtes ! ô chansons !
Des pas entrelacés, des fleurs, une onde pure !
Aucun lieu n'est si beau dans toute la nature.
Dieux ! ces bras et ces flancs ! ces cheveux ! ces pieds nus,
Si blancs ! si délicats !... Je ne te verrai plus.
O portez, portez-moi sur les bords d'Érymanthe,
Que je la voie encor cette vierge dansante !
O ! que je voie au loin la fumée à long flots
S'élever de ce toit au bord de cet enclos...
Assise à tes côtés, ses discours, sa tendresse,
Sa voix, trop heureux père ! enchante ta vieillesse.
Dieux ! par-dessus la haie élevée en remparts,
Je la vois, à pas lents, en longs cheveux épars,
Seule, sur un tombeau, pensive, inanimée,
S'arrêter et pleurer sa mère bien-aimée !
O que tes yeux sont doux ! que ton visage est beau !
Viendras-tu point aussi pleurer sur mon tombeau ?
Viendras-tu point aussi, la plus belle des belles,
Dire sur mon tombeau : Les Parques sont cruelles ?

— Ah ! mon fils, c'est l'amour ! c'est l'amour insensé
Qui t'a jusqu'à ce point cruellement blessé ?

Ah ! mon malheureux fils ! Oui, faibles que nous sommes,
 C'est toujours cet amour qui tourmente les hommes.
 S'ils pleurent en secret, qui lira dans leur cœur
 Verra que c'est toujours cet amour en fureur.
 Mais, mon fils, mais dis-moi, quelle belle dansante,
 Quelle vierge as-tu vue au bord de l'Érymanthe ?
 N'es-tu pas riche et beau ? du moins quand la douleur
 N'avait point de ta joue éteint la jeune fleur !
 Parle. Est-ce cette Églé, fille du roi des ondes ?
 Ou cette jeune Irène aux longues tresses blondes ?
 Ou ne sera-ce point cette fière beauté
 Dont j'entends le beau nom chaque jour répété ?
 Dont j'apprends que partout les belles sont jalouses ?
 Qu'aux temples, aux festins, les mères, les épouses,
 Ne sauraient voir, dit-on, sans peine et sans effroi ?
 Cette belle Daphné ?...

— Dieux ! ma mère, tais-toi,
 Tais-toi. Dieux ! qu'as-tu dit ? Elle est fière, inflexible.
 Comme les immortels elle est belle et terrible.
 Mille amants l'ont aimée ; ils l'ont aimée en vain.
 Comme eux j'aurais trouvé quelque refus hautain,
 Non, garde que jamais elle soit informée...
 Mais, ô mort ! ô tourments ! ô mère bien-aimée !
 Tu vois dans quels ennuis dépérissent mes jours.
 Ma mère bien-aimée, ah ! viens à mon secours.
 Je meurs. Va la trouver. Que tes traits, que ton âge,
 De sa mère à ses yeux offrent la sainte image.
 Tiens, prends cette corbeille et nos fruits les plus beaux,
 Prends notre Amour d'ivoire, honneur de ces hameaux,
 Prends la coupe d'onyx à Corinthe ravie,
 Prends mes jeunes chevreaux, prends mon cœur, prends ma vie
 Jette tout à ses pieds. Apprends-lui qui je suis.

Dis-lui que je me meurs, que tu n'as plus de fils.
Tombe aux pieds du vieillard, gémis, implore, presse ;
Adjure cieux et mers, dieu, temple, autel, déesse,
Pars, et si tu reviens sans les avoir fléchis,
Adieu, ma mère, adieu, tu n'auras plus de fils.

— J'aurai toujours un fils. Va, la belle Espérance
Me dit... ». Elle s'incline, et, dans un doux silence,
Elle couvre ce front, terni par les douleurs,
De baisers maternels entremêlés de pleurs.
Puis elle sort et hâte, inquiète et tremblante,
Sa démarche de crainte et d'âge chancelante.
Elle arrive; et bientôt revenant sur ses pas,
Haletante, de loin : « Mon cher fils, tu vivras,
Tu vivras. » Elle vient s'asseoir près de la couche.
Le vieillard la suivait, le sourire à la bouche.
La jeune belle aussi, rouge et le front baissé,
Vient, jette sur le lit un coup d'œil. L'insensé
Tremble; sous ses tapis il veut cacher sa tête.

« Ami, depuis trois jours tu n'es d'aucune fête,
Dit-elle; que fais-tu? Pourquoi veux-tu mourir?
Tu souffres. On me dit que je peux te guérir;
Vis; et formons ensemble une seule famille,
Que mon père ait un fils et ta mère une fille. »



LE MENDIANT

C'ÉTAIT quand le printemps a reverdi les prés.
La fille de Lycus, vierge aux cheveux dorés,
Sous les monts Achéens, non loin de Cérυνée,
.....
.....
Errait à l'ombre, aux bords du faible et pur Crathis;
Car les eaux du Crathis, sous des berceaux de frêne,
Entouraient de Lycus le fertile domaine.
..... Soudain, à l'autre bord,
Du fond d'un bois épais, un noir fantôme sort
Tout pâle, demi nu, la barbe hérissée :
Il remuait à peine une lèvre glacée ;
Des hommes et des dieux implorait le secours,
Et dans la forêt sombre errait depuis deux jours.
Il se traîne, il n'attend qu'une mort douloureuse ;
Il succombe. L'enfant, interdite et peureuse,
A ce hideux aspect sorti du fond des bois,
Veut fuir ; mais elle entend sa lamentable voix.
Il tend les bras, il tombe à genoux, il lui crie
Qu'au nom de tous les dieux il la conjure, il prie,
Et qu'il n'est point à craindre, et qu'une ardente faim
L'aiguillonne et le tue, et qu'il expire enfin.
« Si, comme je le crois, belle dès ton enfance,
C'est le dieu de ces eaux qui t'a donné naissance,
Nymphé, souvent les vœux des malheureux humains

Ouvrent des immortels les bienfaisantes mains.
Ou si c'est quelque front porteur d'une couronne
Qui te nomme sa fille et te destine au trône,
Souviens-toi, jeune enfant, que le ciel quelquefois
Venge les opprimés sur la tête des rois.
Belle vierge, sans doute enfant d'une déesse,
Crains de laisser périr l'étranger en détresse ;
L'étranger qui supplie est envoyé des dieux. »

Elle reste. A le voir, elle enhardit ses yeux,
..... et d'une voix encore
Tremblante : « Ami, le ciel écoute qui l'implore,
Mais ce soir, quand la nuit descend sur l'horizon,
Passe le pont mobile, entre dans la maison ;
J'aurai soin qu'on te laisse entrer sans méfiance.
Pour la douzième fois célébrant ma naissance,
Mon père doit donner une fête aujourd'hui.
Il m'aime, il n'a que moi ; viens t'adresser à lui.
C'est le riche Lycus. Viens ce soir ; il est tendre,
Il est humain : il pleure aux pleurs qu'il voit répandre. »
Elle achève ces mots, et le cœur palpitant,
S'enfuit ; car l'étranger sur elle, en l'écoutant,
Fixait de ses yeux creux l'attention avide.
Elle rentre, cherchant dans le palais splendide
L'esclave près de qui toujours ses jeunes ans
Trouvent un doux accueil et des soins complaisants.
Cette sage affranchie avait nourri sa mère ;
Maintenant sous des lois de vigilance austère,
Elle et son vieil époux, au devoir rigoureux,
Rangent des serviteurs le cortège nombreux.
Elle la voit de loin dans le fond du portique,
Court, et, posant ses mains sur ce visage antique :

« Indulgente nourrice, écoute : il faut de toi
 Que j'obtienne un grand bien. Ma mère, écoute-moi.
 Un pauvre, un étranger, dans la misère extrême,
 Gémit sur l'autre bord, mourant, affamé, blême...
 Ne me décèle point. De mon père aujourd'hui
 J'ai promis qu'il pourrait solliciter l'appui.
 Fais qu'il entre ; et surtout, ô mère de ma mère !
 Garde que nul mortel n'insulte à sa misère. »

— Oui, ma fille ; chacun fera ce que tu veux,
 Dit l'esclave en baisant son front et ses cheveux ;
 Oui, qu'à ton protégé ta fête soit ouverte.
 Ta mère, mon élève (inestimable perte !),
 Aimait à soulager les faibles abattus.
 Tu lui ressembleras autant par tes vertus
 Que par tes yeux si doux et tes grâces naïves. »

Mais cependant la nuit assemble les convives :
 En habits somptueux, d'essences parfumés,
 Ils entrent. Aux lambris d'ivoire et d'or formés
 Pend le lin d'Ionie en brillantes courtines ;
 Le toit s'égayé et rit de mille odeurs divines.
 La table au loin circule, et d'apprêts savoureux
 Se charge. L'encens vole en longs flots vapoureux ;
 Sur leurs bases d'argent, des formes animées
 Élèvent dans leurs mains des torches enflammées ;
 Les figures, l'onyx, le cristal, les métaux
 En vases hérissés d'hommes ou d'animaux,
 Partout sur les buffets, sur la table étincellent ;
 Plus d'une lyre est prête ; et partout s'amoncellent
 Et les rameaux de myrte et les bouquets de fleurs.
 On s'étend sur les lits teints de mille couleurs ;

Près de Lycus, sa fille, idole de la fête,
Est admise. La rose a couronné sa tête.
Mais pour que la décence impose un juste frein,
Lui-même est par eux tous élu roi du festin.
Et déjà vins, chansons, joie, entretiens sans nombre,
Lorsque la double porte ouverte, un spectre sombre
Entre, cherchant des yeux l'autel hospitalier.
La jeune enfant rougit. Il court vers le foyer ;
Il embrasse l'autel, s'assied parmi la cendre ;
Et tous, l'œil étonné, se taisent pour l'entendre.

« Lycus, fils d'Événon, que les dieux et le temps
N'osent jamais troubler tes destins éclatants.
Ta pourpre, tes trésors, ton front noble et tranquille
Semblent d'un roi puissant, l'idole de sa ville.
A ton riche banquet un peuple convié
T'honore comme un dieu de l'Olympe envoyé.
Regarde un étranger qui meurt dans la poussière,
Si tu ne tends vers lui la main hospitalière.
Inconnu, j'ai franchi le seuil de ton palais :
Trop de pudeur peut nuire à qui vit de bienfaits.
Lycus, par Jupiter, par ta fille innocente
Qui m'a seule indiqué ta porte bienfaisante !...
Je fus riche autrefois : mon banquet opulent
N'a jamais repoussé l'étranger suppliant.
Et pourtant aujourd'hui la faim est mon partage,
La faim qui flétrit l'âme autant que le visage,
Par qui l'homme souvent, importun, odieux,
Est contraint de rougir et de baisser les yeux.

— Étranger, tu dis vrai, le hasard téméraire
Des bons ou des méchants fait le destin prospère.

Mais sois mon hôte. Ici l'on hait plus que l'enfer
 Le public ennemi, le riche au cœur de fer,
 Enfant de Némésis, dont le dédain barbare
 Aux besoins des mortels ferme son cœur avare.
 Je rends grâce à l'enfant qui t'a conduit ici.
 Ma fille, c'est bien fait ; poursuis toujours ainsi.
 Respecter l'indigence est un devoir suprême.
 Souvent les immortels (et Jupiter lui-même)
 Sous des haillons poudreux, de seuil en seuil traînés,
 Viennent tenter le cœur des humains fortunés. »

D'accueil et de faveur un murmure s'élève.
 Lycus descend, accourt, tend la main, le relève :
 « Salut, père étranger ; et que puissent tes vœux
 Trouver le ciel propice à tout ce que tu veux !
 Mon hôte, lève-toi. Tu parais noble et sage ;
 Mais cesse avec ta main de cacher ton visage.
 Souvent marchent ensemble indigence et vertu ;
 Souvent d'un vil manteau le sage revêtu,
 Seul, vit avec les dieux et brave un sort inique.
 Couvert de chauds tissus, à l'ombre du portique,
 Sur de molles toisons, en un calme sommeil,
 Tu peux ici, dans l'ombre, attendre le soleil.
 Je te ferai revoir tes foyers, ta patrie,
 Tes parents, si les dieux ont épargné leur vie.
 Car tout mortel errant nourrit un long amour
 D'aller revoir le sol qui lui donna le jour.
 Mon hôte, tu franchis le seuil de ma famille
 A l'heure qui jadis a vu naître ma fille.
 Salut ! Vois, l'on t'apporte et la table et le pain :
 Sieds-toi. Tu vas d'abord rassasier ta faim,
 Puis, si nulle raison ne te force au mystère,

Tu nous diras ton nom, ta patrie et ton père. »

Il retourne à sa place après que l'indigent
 S'est assis. Sur ses mains, de l'aiguière d'argent,
 Par une jeune esclave une eau pure est versée.
 Une table de cèdre où l'éponge est passée
 S'approche, et vient offrir à son avide main
 Et les fumantes chairs sur le disque d'airain
 Et l'amphore vineuse et la coupe aux deux anses.
 « Mange et bois, dit Lycus ; oublions les souffrances.
 Ami ! leur lendemain est, dit-on, un beau jour. »

.....

Bientôt Lycus se lève et fait emplir sa coupe,
 Et veut que l'échanson verse à toute la troupe :
 « Pour boire à Jupiter qui nous daigne envoyer
 L'étranger devenu l'hôte de mon foyer. »
 Le vin de main en main va coulant à la ronde ;
 Lycus lui-même emplit une coupe profonde,
 L'envoie à l'étranger : « Salut, mon hôte, bois.
 De ta ville bientôt tu reverras les toits,
 Fussent-ils par-delà les glaces du Caucase. »
 Des mains de l'échanson l'étranger prend le vase,
 Se lève ; sur eux tous il invoque les dieux.
 On boit ; il se rassied. Et jusque sur les yeux
 Ses noirs cheveux toujours ombrageant son visage,
 De sourire et de plainte il mêle son langage.

« Mon hôte, maintenant que sous tes nobles toits
 De l'importun besoin j'ai calmé les abois,
 Oserai-je à ma langue abandonner les rênes ?
 Je n'ai plus ni pays, ni parents, ni domaines.

Mais écoute : le vin, par toi-même versé,
M'ouvre la bouche. Ainsi, puisque j'ai commencé,
Entends ce que peut-être il eût mieux valu taire.
Excuse enfin ma langue, excuse ma prière ;
Car du vin, tu le sais, la téméraire ardeur
Souvent à l'excès même enhardit la pudeur.
Meurtri de durs cailloux ou de sables arides,
Déchiré de buissons ou d'insectes avides,
D'un long jeûne flétri, d'un long chemin lassé,
Et de plus d'un grand fleuve en nageant traversé,
Je parais énervé, sans vigueur, sans courage ;
Mais je suis né robuste et n'ai point passé l'âge.
La force et le travail, que je n'ai point perdus,
Par un peu de repos me vont être rendus.
Emploie alors mes bras à quelques soins rustiques.
Je puis dresser au char tes coursiers olympiques,
Ou, sous les feux du jour, courbé vers le sillon,
Presser deux forts taureaux du piquant aiguillon.
Je puis même, tournant la meule nourricière,
Broyer le pur froment en farine légère.
Je puis, la serpe en main, planter et diriger
Et le cep et la treille, espoir de ton verger.
Je tiendrai la faucille ou la faux recourbée,
Et devant mes pas l'herbe ou la moisson tombée
Viendra remplir ta grange en la belle saison ;
Afin que nul mortel ne dise en ta maison,
Me regardant d'un œil insultant et colère :
O vorace étranger, qu'on nourrit à rien faire !

— Vénérable indigent, va, nul mortel chez moi
N'oserait élever sa langue contre toi.
Tu peux ici rester, même oisif et tranquille,

Sans craindre qu'un affront ne trouble ton asile.
— L'indigent se méfie. — Il n'est plus de danger.
— L'homme est né pour souffrir. — Il est né pour changer.
— Il change d'infortune ! — Ami, reprends courage :
Toujours un vent glacé ne souffle pas l'orage.
Le ciel d'un jour à l'autre est humide ou serein,
Et tel pleure aujourd'hui qui sourira demain.

— Mon hôte, en tes discours préside la sagesse.
Mais quoi ! la confiante et paisible richesse
Parle ainsi ! L'indigent espère en vain du sort ;
En espérant toujours il arrive à la mort.
Dévoré de besoins, de projets, d'insomnie,
Il vieillit dans l'opprobre et dans l'ignominie.
Rebuté des humains durs, envieux, ingrats,
Il a recours aux dieux qui ne l'entendent pas.
Toutefois ta richesse accueille mes misères ;
Et puisque ton cœur souffre à la voix des prières,
Puisqu'il sait, ménageant le faible humilié,
D'indulgence et d'égards tempérer la pitié,
S'il est des dieux du pauvre, ô Lycus ! que ta vie
Soit un objet pour tous et d'amour et d'envie !

— Je te le dis encore, espérons, étranger.
Que mon exemple au moins serve à t'encourager.
Des changements du sort j'ai fait l'expérience.
Toujours un même éclat n'a point à l'indigence
Fait du riche Lycus envier le destin :
J'ai moi-même été pauvre et j'ai tendu la main.
Cléotas de Larisse, en ses jardins immenses,
Offrit à mon travail de justes récompenses.
« Jeune ami, j'ai trouvé quelques vertus en toi ;

« Va, sois heureux, dit-il, et te souviens de moi ».
Oui, oui, je m'en souviens : Cléotas fut mon père ;
Tu vois le fruit des dons de sa bonté prospère.
A tous les malheureux je rendrai désormais
Ce que dans mon malheur je dus à ses bienfaits.
Dieux, l'homme bienfaisant est votre cher ouvrage,
Vous n'avez point ici d'autre visible image ;
Il porte votre empreinte, il sortit de vos mains
Pour vous représenter aux regards des humains.
Veillez sur Cléotas ! Qu'une fleur éternelle,
Fille d'une âme pure, en ses traits étincelle ;
Que nombre de bienfaits, ce sont là ses amours,
Fassent une couronne à chacun de ses jours ;
Et quand une mort douce et d'amis entourée
Recevra sans douleur sa vieillesse sacrée,
Qu'il laisse avec ses biens ses vertus pour appui
A des fils, s'il se peut, encor meilleurs que lui.

— Hôte des malheureux, le sort inexorable
Ne prend point les avis de l'homme secourable.
Tous, par sa main de fer en aveugles poussés,
Nous vivons ; et tes vœux ne sont point exaucés.
Cléotas est perdu. Son injuste patrie
L'a privé de ses biens ; elle a proscrit sa vie.
De ses concitoyens dès longtemps envié,
De ses nombreux amis en un jour oublié,
Au lieu de ces tapis qu'avait tissus l'Euphrate,
Au lieu de ces festins brillants d'or et d'agate
Où ses hôtes, parmi les chants harmonieux,
Savouraient jusqu'au jour les vins délicieux,
Seul maintenant, sa faim, visitant les feuillages,
Dépouille les buissons de quelques fruits sauvages ;

Ou chez le riche altier apportant ses douleurs,
Il mange un pain amer tout trempé de ses pleurs.
Errant et fugitif, de ses beaux jours de gloire
Gardant, pour son malheur, la pénible mémoire,
Sous les feux du midi, sous le froid des hivers,
Seul, d'exil en exil, de déserts en déserts,
Pauvre et semblable à moi, languissant et débile,
Sans appui qu'un bâton, sans foyer, sans asile,
Revêtu de ramée ou de quelques lambeaux,
Et sans que nul mortel attendri sur ses maux
D'un souhait de bonheur le flatte et l'encourage ;
Les torrents et la mer, l'aquilon et l'orage,
Les corbeaux et des loups les tristes hurlements
Répondant seuls la nuit à ses gémissements ;
N'ayant d'autres amis que les bois solitaires,
D'autres consolateurs que ses larmes amères,
Il se traîne ; et souvent sur la pierre il s'endort
A la porte d'un temple, en invoquant la mort.

— Que m'as-tu dit ? La foudre a tombé sur ma tête.
Dieux ! ah ! grands dieux ! partons. Plus de jeux, plus de fête
Partons. Il faut vers lui trouver des chemins sûrs.
Partons. Jamais sans lui je ne revois ces murs.
Ah ! dieux ! quand dans le vin, les festins, l'abondance,
Enivré des vapeurs d'une folle opulence,
Celui qui lui doit tout chante et s'oublie et rit,
Lui peut-être il expire, affamé, nu, proscrit,
Maudissant, comme ingrat, son vieil ami qui l'aime.
Parle : était-ce bien lui ? le connais-tu toi-même ?
En quels lieux était-il ? où portait-il ses pas ?
Il sait où vit Lycus, pourquoi ne vient-il pas ?
Parle : était-ce bien lui ? parle, parle, te dis-je ;

Où l'as-tu vu ? — Mon hôte, à regret je t'afflige.
C'était lui, je l'ai vu.....

..... Les douleurs de son âme
Avaient changé ses traits. Ses deux fils et sa femme
A Delphes, confiés au ministre du dieu,
Vivaient de quelques dons offerts dans le saint lieu.
Par des sentiers secrets fuyant l'aspect des villes,
On les avait suivis jusques aux Thermopyles.
Il en gardait encore un douloureux effroi.
Je le connais ; je fus son ami comme toi.
D'un même sort jaloux une même injustice
Nous a tous deux plongés au même précipice.
Il me donna jadis (ce bien seul m'est resté)
Sa marque d'alliance et d'hospitalité.
Vois si tu la connais. »

De surprise immobile,
Lycus a reconnu son propre sceau d'argile ;
Ce sceau, don mutuel d'immortelle amitié,
Jadis à Cléotas par lui-même envoyé.
Il ouvre un œil avide, et longtemps envisage
L'étranger. Puis enfin sa voix trouve un passage.

« Est-ce toi, Cléotas ? toi qu'ainsi je revoi ?
Tout ici t'appartient. O mon père ! est-ce toi ?
Je rougis que mes yeux aient pu te méconnaître.
Cléotas ! ô mon père ! ô toi qui fus mon maître,
Viens ; je n'ai fait ici que garder ton trésor,
Et ton ancien Lycus veut te servir encor.
J'ai honte à ma fortune en regardant la tienne. »

Et dépouillant soudain la pourpre tyrienne

Que tient sur ton épaule une agrafe d'argent,
 Il l'attache lui-même à l'auguste indigent.
 Les convives levés l'entourent ; l'allégresse
 Rayonne en tous les yeux. La famille s'empresse ;
 On cherche des habits, on réchauffe le bain.
 La jeune enfant approche ; il rit, lui tend la main :
 « Car c'est toi, lui dit-il, c'est toi qui la première,
 Ma fille, m'as ouvert la porte hospitalière. »



MNAZILE ET CHLOÉ

CHLOÉ.

FLEURS, bocage sonore, et mobiles roseaux
 Où murmure Zéphyre au murmure des eaux,
 Parlez ; le beau Mnazile est-il sous vos ombrages ?
 Il visite souvent vos paisibles rivages.
 Souvent j'écoute, et l'air qui gémit dans vos bois
 A mon oreille au loin vient apporter sa voix.

MNAZILE.

Onde mère des fleurs, naïade transparente,
 Qui pressez mollement cette enceinte odorante,
 Amenez-y Chloé, l'amour de mes regards.

Vos bords m'offrent souvent ses vestiges épars.
Souvent ma bouche vient sous vos sombres allées,
Baiser l'herbe et les fleurs que ses pas ont foulées.

CHLOÉ.

O ! s'il pouvait savoir quel amoureux ennui
Me rend cher ce bocage où je rêve de lui !
Peut-être je devais d'un souris favorable
L'inviter, l'engager à me trouver aimable.

MNAZILE.

Si, pour m'encourager, quelque dieu bienfaiteur
Lui disait que son nom fait palpiter mon cœur !
J'aurais dû l'inviter, d'une voix douce et tendre,
A se laisser aimer, à m'aimer, à m'entendre.

CHLOÉ.

Ah ! je l'ai vu ; c'est lui. Dieux ! je vais lui parler !
O ma bouche, ô mes yeux, gardez de vous troubler.

MNAZILE.

Le feuillage a frémi. Quelque robe légère...
C'est elle ! O mes regards, ayez soin de vous taire.

CHLOÉ.

Quoi ! Mnazile est ici ? Seule, errante, mes pas
Cherchaient ici le frais et ne t'y croyaient pas.

MNAZILE.

Seul, au bord de ces flots que le tilleul couronne,
J'avais fui le soleil et n'attendais personne.



LYDÉ

MON visage est flétri des regards du soleil.
Mon pied blanc sous la ronce est devenu vermeil.
J'ai suivi tout le jour le fond de la vallée ;
Des bêlements lointains partout m'ont appelée.
J'ai couru : tu fuyais sans doute loin de moi ;
C'était d'autres pasteurs. Où te chercher ? O toi,
Le plus beau des humains, dis-moi, fais-moi connaître
Où sont donc tes troupeaux, où tu les mènes paître,
Pour que je cesse enfin de courir sur les pas
Des troupeaux étrangers que tu ne conduis pas.

O jeune adolescent, tu rougis devant moi.
Vois mes traits sans couleur ; ils pâlisent pour toi.
C'est ton front virginal, ta grâce, ta décence...
Viens. Il est d'autres jeux que les jeux de l'enfance.
O jeune adolescent, viens savoir que mon cœur
N'a pu de ton visage oublier la douceur.
Bel enfant, sur ton front la volupté réside.
Ton regard est celui d'une vierge timide.
Ton sein blanc, que ta robe ose cacher au jour,
Semble encore ignorer qu'on soupire d'amour.
Viens le savoir de moi. Viens. Je veux te l'apprendre.
Viens remettre en mes mains ton âme vierge et tendre,
Afin que mes leçons, moins timides que toi,
Te fassent soupirer et languir comme moi ;

Et qu'enfin rassuré, cette joue enfantine
 Doive à mes seuls baisers cette rougeur divine
 O ! je voudrais qu'ici tu vinsses un matin
 Reposer mollement ta tête sur mon sein.
 Je te verrais dormir, retenant mon haleine,
 De peur de t'éveiller, ne respirant qu'à peine.
 Mon écharpe de lin que je ferais flotter,
 Loin de ton beau visage aurait soin d'écarter
 Les insectes volants dont les ailes bruyantes
 Aiment à se poser sur les lèvres dormantes.



ARCAS ET PALÉMON

PALÉMON.

Tu poursuis Damalis : mais cette blonde tête
 Pour le joug de Vénus n'est point encore prête,
 C'est une enfant encore. Elle fuit tes liens
 Et ses yeux innocents n'entendent pas les tiens.
 Ta génisse naissante au sein du pâturage
 Ne cherche au bord des eaux que le saule et l'ombrage ;
 Sans répondre à la voix des époux mugissants,
 Elle se mêle aux jeux de ses frères naissants.
 Le fruit encore vert, la vigne encore acide
 Tentent de ton palais l'inquiétude avide.
 Va, l'automne bientôt succédant à des fleurs

Saura mûrir pour toi leurs mielleuses liqueurs.
Tu la verras bientôt, lascive et caressante,
Tourner vers les baisers sa tête languissante.
Attends. Le jeune épi n'est point couronné d'or.
Le sang du doux mûrier ne jaillit point encor.
La fleur n'a point percé sa tunique sauvage.
Le jeune oiseau n'a point encore de plumage.
Qui prévient le moment l'empêche d'arriver.

ARCAS.

Qui le laisse échapper ne peut le retrouver.
Les fleurs ne sont plus, tout le verger vient d'éclore.
Et l'automne a tenu les promesses de Flore.
Le fruit est mûr, et garde en sa douce âpreté
D'un fruit à peine mûr l'aimable crudité.
L'oiseau d'un doux plumage enveloppe son aile.
Du milieu des bourgeons le feuillage étincelle.
La rose et Damalis de leur jeune prison
Ont ensemble percé la jalouse cloison.
Effrayée et confuse, et versant quelques larmes,
Sa mère en souriant a calmé ses alarmes.
L'hyménée a souri quand il a vu son sein
Pouvoir bientôt remplir une amoureuse main.
Sur le coing parfumé le blond soleil colore
Une molle toison intacte et vierge encore.
La grenade entr'ouverte au fond de ses réseaux
Nous laisse voir l'éclat de ses rubis nouveaux.
La châtaigne longtemps cachée et dangereuse
Veut se montrer et fend son écorce épineuse.



BACCHUS

VIENS, ô divin Bacchus, ô jeune Thyonée,
O Dionyse, Évan, Iacchus et Lénée,
Viens, tel que tu parus aux déserts de Naxos,
Quand tu vins rassurer la fille de Minos.
Le superbe éléphant en proie à ta victoire
Avait de ses débris formé ton char d'ivoire.
De pampres, de raisins, mollement enchaînés,
Le tigre aux larges flancs de taches sillonnés,
Et le lynx étoilé, la panthère sauvage
Promenaient avec toi ta cour sur ce rivage.
L'or reluisait partout aux axes de tes chars.
Les Ménades couraient en longs cheveux épars
Et chantaient Évoé, Bacchus et Thyonée,
Et Dionyse, Évan, Iacchus et Lénée,
Et tout ce que pour toi la Grèce eut de beaux noms.
Et la voix des rochers répétait leurs chansons,
Et le rauque tambour, les sonores cymbales,
Les hautbois tortueux et les doubles crotales
Qu'agitaient en dansant sur ton bruyant chemin
Le faune, le satyre et le jeune sylvain,
Au hasard attroupés autour du vieux Silène,
Qui, sa coupe à la main, de la rive indienne,
Toujours ivre, toujours débile et chancelant,
Pas à pas cheminait sur son âne indolent.



EUPHROSINE

Ah ! ce n'est point à moi qu'on s'occupe de plaire.
Ma sœur plus tôt que moi dut le jour à ma mère.
Si quelques beaux bergers apportent une fleur,
Je vois qu'en me l'offrant ils regardent ma sœur.
S'ils vantent les attraits dont brille mon visage,
Ils disent à ma sœur : « C'est ta vivante image. »
Ah ! pourquoi n'ai-je encor vu que douze moissons ?
Nul amant ne me flatte en ses douces chansons ;
Nul ne dit qu'il mourra si je suis infidèle.
Mais j'attends. L'âge vient. Je sais que je suis belle.
Je sais qu'on ne voit point d'attraits plus désirés
Qu'un visage arrondi, de longs cheveux dorés,
Dans une bouche étroite un double rang d'ivoire,
Et sur de beaux yeux bleus une paupière noire.



HYLAS

AU CHEVALIER DE PANGE

LE navire éloquent fils des bois du Pénéé,
Qui portait à Colchos la Grèce fortunée,
 Craignant près de l'Euxin les menaces du Nord,
 S'arrête et se confie au doux calme d'un port.
 Aux regards des héros le rivage est tranquille ;
 Ils descendent. Hylas prend un vase d'argile,
 Et va, pour leurs banquets sur l'herbe préparés,
 Chercher une onde pure en ces bords ignorés.
 Reines, au sein d'un bois, d'une source prochaine,
 Trois naïades l'ont vu s'avancer dans la plaine.
 Elles ont vu ce front de jeunesse éclatant,
 Cette bouche, ces yeux. Et leur onde à l'instant
 Plus limpide, plus belle, un plus léger zéphire,
 Un murmure plus doux l'avertit et soupire.
 Il accourt. Devant lui l'herbe jette des fleurs.
 Sa main errante suit l'éclat de leurs couleurs ;
 Elle oublie, à les voir, l'emploi qui la demande,
 Et s'égare à cueillir une belle guirlande.
 Mais l'onde encor soupire et sait le rappeler.
 Sur l'immobile arène il l'admire couler,
 Se courbe, et, s'appuyant à la rive penchante,
 Dans le cristal sonnante plonge l'urne pesante.
 De leurs roseaux touffus les trois nymphes soudain

Volent, fendent leurs eaux, l'entraînent par la main
En un lit de joncs frais et de mousses nouvelles.
Sur leur sein, dans leurs bras, assis au milieu d'elles
Leur bouche, en mots mielleux où l'amour est vanté
Le rassure et le loue et flatte sa beauté.
Leurs mains vont caressant sur sa joue enfantine
De la jeunesse en fleur la première étamine,
Ou sèchent en riant quelques pleurs gracieux
Dont la frayeur subite avait rempli ses yeux.

« Quand ces trois corps d'albâtre atteignaient le rivage,
D'abord j'ai cru, dit-il, que c'était mon image
Qui, de cent flots brisés prompte à suivre la loi,
Ondoyante, volait et s'élançait vers moi. »

Mais Alcide inquiet, que presse un noir augure,
Va, vient, le cherche, crie ; auprès de l'onde pure
« Hylas ! Hylas » ! il crie et mille et mille fois.
Le jeune enfant de loin croit entendre sa voix ;
Et du fond des roseaux, pour le tirer de peine,
Lui répond une voix non entendue et vaine.

DE PANGE, c'est vers toi qu'à l'heure du réveil
Court cette jeune idylle, au teint frais et vermeil.
Va trouver mon ami, va, ma fille nouvelle,
Lui disais-je. Aussitôt, pour te paraître belle,
L'eau pure a ranimé son front, ses yeux brillants ;
D'une étroite ceinture elle a pressé ses flancs,
Et des fleurs sur son sein, et des fleurs sur sa tête,
Et sa flûte à la main, sa flûte qui s'apprête
A défier un jour les pipeaux de Segrais,
Seuls connus parmi nous aux nymphes des forêts.

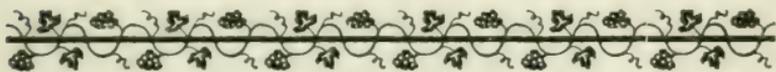


NÈÈRE

MAIS telle qu'à sa mort, pour la dernière fois,
Un beau cygne soupire, et de sa douce voix,
De sa voix qui bientôt lui doit être ravie,
Chante, avant de partir, ses adieux à la vie :
Ainsi, les yeux remplis de langueur et de mort,
Pâle, elle ouvrit sa bouche en un dernier effort.

« O vous, du Sébéthus naïades vagabondes,
Coupez sur mon tombeau vos chevelures blondes.
Adieu, mon Clinias. Moi, celle qui te plus,
Moi, celle qui t'aimai, que tu ne verras plus.
O cieus, ô terre, ô mer, prés, montagnes, rivages,
Fleurs, bois mélodieux, vallons, grottes sauvages,
Rappelez-lui souvent, rappelez-lui toujours
Nèère tout son bien, Nèère ses amours,
Cette Nèère, hélas ! qu'il nommait sa Nèère,
Qui pour lui criminelle abandonna sa mère ;
Qui pour lui fugitive, errant de lieux en lieux,
Aux regards des humains n'osa lever les yeux.
O ! soit que l'astre pur des deux frères d'Hélène
Calme sous ton vaisseau la vague ionienne ;
Soit qu'aux bords de Pæstum, sous ta soigneuse main,
Les roses deux fois l'an couronnent ton jardin,
Au coucher du soleil, si ton âme attendrie
Tombe en une muette et molle rêverie.

Alors, mon Clinias, appelle, appelle-moi.
 Je viendrai, Clinias, je volerai vers toi.
 Mon âme vagabonde à travers le feuillage
 Frémira. Sur les vents ou sur quelque nuage
 Tu la verras descendre, ou du sein de la mer
 S'élevant comme un songe, étinceler dans l'air,
 Et ma voix, toujours tendre et doucement plaintive
 Caresser en fuyant ton oreille attentive. »



LA JEUNE TARENTINE

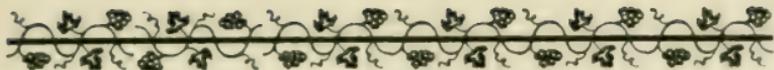
PLEUREZ, doux alcyons, ô vous, oiseaux sacrés,
 Oiseaux chers à Thétis, doux alcyons, pleurez.

Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine.
 Un vaisseau la portait aux bords de Camarine :
 Là, l'hymen, les chansons, les flûtes, lentement
 Devaient la reconduire au seuil de son amant.
 Une clef vigilante a, pour cette journée,
 Dans le cèdre enfermé sa robe d'hyménée,
 Et l'or dont au festin ses bras seront parés,
 Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.
 Mais seule sur la proue, invoquant les étoiles,
 Le vent impétueux qui soufflait dans les voiles
 L'enveloppe. Étonnée, et loin des matelots,

Elle crie, elle tombe, elle est au sein des flots.

Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine.
Son beau corps a roulé sous la vague marine.
Thétis, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher,
Aux monstres dévorants eut soin de le cacher.
Par ses ordres bientôt les belles Néréides
L'élèvent au-dessus des demeures humides,
Le portent au rivage, et dans ce monument
L'ont, au cap du Zéphyr, déposé mollement.
Puis de loin, à grands cris appelant leurs compagnes,
Et les nymphes des bois, des sources, des montagnes,
Toutes, frappant leurs seins, et traînant un long deuil,
Répétèrent hélas ! autour de son cercueil.

Hélas ! chez ton amant tu n'es point ramenée,
Tu n'as point revêtu ta robe d'hyménée,
L'or autour de tes bras n'a point serré de nœuds,
Les doux parfums n'ont point coulé sur tes cheveux



FRAGMENTS

CETA, mont ennobli par cette nuit ardente,
Quand l'infidèle époux d'une épouse imprudente
Reçut de son amour un présent trop jaloux,
Victime du centaure immolé par ses coups.
Il brise tes forêts. Ta cime épaisse et sombre
En un bûcher immense amoncelle sans nombre
Les sapins résineux que son bras a ployés.
Il y porte la flamme. Il monte. Sous ses piés
Étend du vieux lion la dépouille héroïque,
Et l'œil au ciel, la main sur la massue antique,
Attend sa récompense et l'heure d'être un dieu,
Le vent souffle et mugit. Le bûcher tout en feu
Brille autour du héros ; et la flamme rapide
Porte aux palais divins l'âme du grand Alcide.

J'ÉTAIS un faible enfant qu'elle était grande et belle,
Elle me souriait et m'appelait près d'elle.
Debout sur ses genoux, mon innocente main
Parcourait ses cheveux, son visage, son sein,
Et sa main quelquefois, aimable et caressante,
Feignait de châtier mon enfance imprudente.
C'est devant ses amants auprès d'elle confus,
Que la fière beauté me caressait le plus.

Que de fois (mais, hélas ! que sent-on à cet âge ?)
 Les baisers de sa bouche ont pressé mon visage !
 Et les bergers disaient, me voyant triomphant :
 « Oh ! que de biens perdus ! O trop heureux enfant ! »

LÀ reposait l'Amour, et sur sa joue en fleur
 D'une pomme brillante éclatait la couleur.
 Je vis, dès que j'entrai sous cet épais bocage,
 Son arc et son carquois suspendus au feuillage.
 Sur des monceaux de rose au calice embaumé
 Il dormait ; un souris sur sa bouche formé
 L'entr'ouvrait mollement ; et de jeunes abeilles
 Venaient cueillir le miel de ses lèvres vermeilles.

(Imité de Platon.)

TOUJOURS ce souvenir m'attendrit et me touche,
 Quand lui-même appliquant la flûte sur ma bouche,
 Riant et m'asseyant sur lui, près de son cœur,
 M'appelant son rival et déjà son vainqueur,
 Il façonnait ma lèvre inhabile et peu sûre
 A souffler une haleine harmonieuse et pure.
 Et ses savantes mains prenaient mes jeunes doigts,
 Les levaient, les baissaient, recommençaient vingt fois
 Leur enseignant ainsi, quoique faibles encore,
 A fermer tour à tour les trous du buis sonore.

J'APPRENDS, pour disputer un prix si glorieux,
 Le bel art d'Erichthon, mortel prodigieux
 Qui sur l'herbe glissante, en longs anneaux mobiles

Jadis homme et serpent traînait ses pieds agiles.
Élevé sur un axe Erichon le premier
Aux liens du timon attacha le coursier,
Et vainqueur, près des mers, sur les sables arides
Fit voler à grand bruit les quadriges rapides.
Le Lapithe hardi dans ses jeux turbulents,
Le premier, des coursiers osa presser les flancs.
Sous lui, dans un long cercle achevant leur carrière
Ils surent aux liens livrer leur tête altière,
Blanchir un frein d'écume et légers, bondissants,
Agiter, mesurer leurs pas retentissants.

JE sais, quand le midi leur fait désirer l'ombre,
Entrer à pas muets sous le roc frais et sombre,
D'où, parmi le cresson et l'humide gravier,
Une source se fraie un oblique sentier.
Là j'épie à loisir la nymphe blanche et nue
Sur un banc de gazon mollement étendue,
Qui dort, et sur sa main, au murmure des eaux,
Laisse tomber son front couronné de roseaux.

Tu gémis sur l'Ida, mourante, échevelée,
O reine, ô de Minos épouse désolée !
Heureuse si jamais, dans ses riches travaux,
Cérès n'eût pour le joug élevé des troupeaux.
Tu voles épier sous quelle yeuse obscure,
Tranquille, il ruminait son antique pâture,
Quel lit de fleurs reçut ses membres nonchalants,
Quelle onde a ranimé l'albâtre de ses flancs.

O nymphes, entourez, fermez, nymphes de Crète,
 De ces vallons, fermez, entourez la retraite,
 Si peut-être vers lui des vestiges épars
 Ne viendront point guider mes pas et mes regards.
 Insensée ! à travers ronces, forêts, montagnes,
 Elle court. O fureur ! dans les vertes campagnes,
 Une belle génisse à son superbe amant
 Adressait devant elle un doux mugissement.
 La perfide mourra. Jupiter la demande.
 Elle-même à son front attache la guirlande,
 L'entraîne, et sur l'autel prenant le fer vengeur :
 « Sois belle maintenant, et plais à mon vainqueur. »
 Elle frappe, et sa haine, à la flamme lustrale,
 Rit de voir palpiter le cœur de sa rivale.

AH ! prends un cœur humain, laboureur trop avide,
 Lorsque d'un pas tremblant l'indigence timide
 De tes larges moissons vient, le regard confus,
 Recueillir après toi les restes superflus.
 Souviens-toi que Cybèle est la mère commune.
 Laisse la probité que trahit la fortune,
 Comme l'oiseau du ciel se nourrir à tes pieds
 De quelques grains épars sur la terre oubliés.

(Imité de Thomson.)

Au sang de ses enfants, de vengeance égarée,
 Une mère plongea sa main dénaturée
 Et l'amour, l'amour seul avait conduit sa main.
 Mère ! tu fus impie, et l'amour inhumain.
 Mère ! amour ! qui des deux eut plus de barbarie ?

L'amour fut inhumain ; mère, tu fus impie.
 Plût aux dieux que la Thrace aux rameurs de Jason
 Eût fermé son Bosphore, orageuse prison !
 Que Minerve abjurant leur fatale entreprise,
 Pélion n'eût jamais, au bord du bel Amphryse
 Vu le chêne, le pin, ses plus antiques fils,
 Former, lancer aux flots, sous la main de Tiphys,
 Ce navire éloquent, fier conquérant du Phase
 Qui vint ravir au bois du nébuleux Caucase
 L'or du bélier divin, présent de Néphélé,
 Téméraire nageur qui fit périr Hellé !

(Traduit d'Euripide.)

FILLE du vieux pasteur, qui d'une main agile
 Le soir emplis de lait trente vases d'argile,
 Crains la génisse pourpre, au farouche regard,
 Qui marche toujours seule et qui pâit à l'écart.
 Libre, elle lutte et fuit, intraitable et rebelle ;
 Tu ne presseras point sa féconde mamelle,
 A moins qu'avec adresse un de ses pieds lié
 Sous un cuir souple et lent ne demeure plié.

NOUVEAU cultivateur, armé d'un aiguillon,
 L'Amour guide le soc et trace le sillon,
 Il presse sous le joug les taureaux qu'il enchaîne,
 Son bras porte le grain qu'il sème dans la plaine ;
 Levant le front, il crie au monarque des dieux :
 « Toi, mûris mes moissons de peur que loin des cieus,
 Au joug d'Europe encor ma vengeance puissante
 Ne te fasse courber ta tête mugissante. »

(Tiré de Moschus.)

ACCOURS, jeune Chromis, je t'aime, et je suis belle.
Blanche comme Diane et légère comme elle,
Comme elle grande et fière. Et les bergers, le soir,
Quand, le regard baissé, je passe sans les voir,
Doutent si je ne suis qu'une simple mortelle,
Et, me suivant des yeux, disent : « Comme elle est belle ! »

NÉCÈRE, ne va plus te confier aux flots
De peur d'être déesse et que les matelots
N'invoquent au milieu de la tourmente amère
La blanche Galatée et la blanche Nécère.



ÉPILOGUE

MA muse pastorale aux regards des Français
Ose ne point rougir d'habiter les forêts ;
Elle veut présenter aux belles de nos villes
La champêtre innocence et les plaisirs tranquilles,
Et ramenant Palès des climats étrangers,
Faire entendre à la Seine enfin de vrais bergers.
Elle a vu, me suivant dans mes courses rustiques,
Tous les lieux illustrés par des chants bucoliques.
Ses pas de l'Arcadie ont visité les bois ;
Et ceux du Mincius, que Virgile autrefois
Vit à ses doux accents incliner leur feuillage ;
Et d'Hermus aux flots d'or l'harmonieux rivage,
Où Bion, de Vénus répétant les douleurs,
Du beau sang d'Adonis a fait naître des fleurs.
Vous, Aréthuse aussi, que de toute fontaine
Théocrite et Moschus firent la souveraine ;
Et les bords montueux de ce lac enchanté,
Des vallons de Zurich pure divinité,
Qui du sage Gessner à ses nymphes avides
Murmure les chansons sous leurs antres humides.
Elle s'est abreuvée à ces savantes eaux,
Et partout sur leurs bords a coupé des roseaux ;
Puisse-t-elle en avoir pris sur les mêmes tiges
Que ces chanteurs divins, dont les doctes prestiges

Ont aux fleuves charmés fait oublier leur cours,
Aux troupeaux l'herbe tendre, au pasteur ses amours
De ces roseaux liés par des nœuds de fougère
Elle a su composer sa flûte bocagère,
Qui, sous ses doigts légers exhalant de doux sons,
Chante Pomone et Pan, les ruisseaux, les moissons,
Les vierges aux doux yeux et les grottes muettes,
Et de l'âge d'amour les chaleurs inquiètes.



É L É G I E S

ÉLÉGIE PREMIÈRE

ABEL, doux confident de mes jeunes mystères,
Vois : mai nous a rendu nos courses solitaires.
Viens à l'ombre écouter mes nouvelles amours ;
Viens. Tout aime au printemps, et moi j'aime toujours.
Tant que du sombre hiver dura le froid empire,
Tu sais si l'aquilon s'unit avec ma lyre.
Ma muse aux durs glaçons ne livre point ses pas ;
Délicate, elle tremble à l'aspect des frimas,
Et près d'un pur foyer, cachée en sa retraite,
Entend les vents mugir, et sa voix est muette.
Mais sitôt que Procné ramène les oiseaux,
Dès qu'au riant murmure et des bois et des eaux
Les champs ont revêtu leur robe d'hyménée,
A ces caprices vains sans crainte abandonnée,
Elle renaît ; sa voix a retrouvé des sons ;
Et comme la cigale, amante des buissons,
De rameaux en rameaux, tour à tour reposée,
D'un peu de fleur nourrie et d'un peu de rosée,
S'égaie, et, des beaux jours prophète harmonieux,
Aux chants du laboureur mêle son chant joyeux.

Ainsi, courant partout sous les nouveaux ombrages,
 Je vais chantant Zéphyr, les nymphes, les bocages,
 Et les fleurs du printemps et leurs riches couleurs,
 Et mes belles amours plus belles que les fleurs.



ÉLÉGIE II

LOIN des bords trop fleuris de Gnide et de Paphos,
 Effrayé d'un bonheur ennemi du repos,
 J'allais, nouveau pasteur, aux champs de Syracuse,
 Invoquer dans mes vers la nymphe d'Aréthuse,
 Lorsque Vénus, du haut des célestes lambris,
 Sans armes, sans carquois, vint m'amener son fils.
 Tous deux ils souriaient : « Tiens, berger, me dit-elle,
 Je te laisse mon fils, sois son guide fidèle ;
 Des champêtres douceurs instruis ses jeunes ans ;
 Montre-lui la sagesse, elle habite les champs. »
 Elle fuit. Moi, crédule à cette voix perfide,
 J'appelle près de moi l'enfant doux et timide.
 Je lui dis nos plaisirs, et la paix des hameaux ;
 Un Dieu même au Pénéé abreuvant des troupeaux
 Bacchus et les moissons ; quel Dieu, sur le Ménale
 Forma de neuf roseaux une flûte inégale.
 Mais lui, sans écouter mes rustiques leçons,
 M'apprenait à son tour d'amoureuses chansons :

La douceur d'un baiser et l'empire des belles ;
Tout l'Olympe soumis à des beautés mortelles ;
Des flammes de Vénus Pluton même animé ;
Et le plaisir divin d'aimer et d'être aimé.
Que ces chants étaient doux ! Je m'y laissai surprendre.
Mon âme ne pouvait se lasser de l'entendre.
Tous mes préceptes vains, bannis de mon esprit,
Pour jamais firent place à tout ce qu'il m'apprit.
Il connaît sa victoire, et sa bouche embaumée
Verse un miel amoureux sur ma bouche pâmée.
Il coula dans mon cœur ; et de cet heureux jour,
Et ma bouche et mon cœur n'ont respiré qu'amour.

(Tirée d'une idylle de Bion.)



ÉLÉGIE III

O lignes que sa main, que son cœur a tracées !
O nom baisé cent fois ! craintes bientôt chassées !
Oui : cette longue route, et ces nouveaux séjours,
Je craignais... Mais enfin mes lettres, nos amours,
Ma mémoire, partout sont tes chères compagnes.
Dis vrai ! Suis-je avec toi dans ces riches campagnes
Où du Rhône indompté l'Arve trouble et fangeux
Vient grossir et souiller le cristal orageux ?

Ta lettre se promet qu'en ces nobles rivages

Où Sénart épaissit ses immenses feuillages,
Des vers pleins de ton nom attendent ton retour,
Tout trempés de douceurs, de caresses, d'amour.
Heureux qui, tourmenté de flammes inquiètes,
Peut du Permesse encor visiter les retraites ;
Et, loin de son amante égayant sa langueur,
Calmer par des chansons les troubles de son cœur !
Camille, où tu n'es point, moi je n'ai pas de muse.
Sans toi, dans ses bosquets Hélicon me refuse ;
Les cordes de la lyre ont oublié mes doigts,
Et les chœurs d'Apollon méconnaissent ma voix.
Ces regards purs et doux, que sur ce coin du monde
Verse d'un ciel ami l'indulgence féconde,
N'éveillent plus mes sens ni mon âme. Ces bords
Ont beau de leur Cybèle étaler les trésors ;
Ces ombrages n'ont plus d'aimables rêveries,
Et l'ennui taciturne habite ces prairies.
Tu fis tous leurs attraits : ils fuyaient avec toi
Sur le rapide char qui t'éloignait de moi.
Errant et fugitif, je demande Camille
A ces antres, souvent notre commun asile ;
Ou je vais te cherchant dans ces murs attristés,
Sous tes lambris, jamais par moi seul habités,
Où ta harpe se tait, où la voûte sonore
Fut pleine de ta voix et la répète encore ;
Où tous ces souvenirs cruels et précieux
D'un humide nuage obscurcissent mes yeux.
Mais pleurer est amer pour une belle absente ;
Il n'est doux de pleurer qu'aux pieds de son amante,
Pour la voir s'attendrir, caresser vos douleurs,
Et de sa belle main vous essuyer vos pleurs ;
Vous baiser, vous gronder, jurer qu'elle vous aime,

Vous défendre une larme et pleurer elle-même.

Eh bien ! sont-ils bien tous empressés à te voir ?
As-tu sur bien des cœurs promené ton pouvoir ?
Vois-tu tes jours suivis de plaisirs et de gloire,
Et chacun de tes pas compter une victoire ?
Oh ! quel est mon bonheur si, dans un bal bruyant,
Quelque belle tout bas te reproche en riant
D'un silence distrait ton âme enveloppée,
Et que sans doute ailleurs elle est mieux occupée !
Mais dieux, puisses-tu voir, sous un ennui rongeur,
De ta chère beauté flétrir toute la fleur,
Plutôt que d'être heureuse à grossir tes conquêtes ;
D'aller chercher toi-même et désirer des fêtes,
Ou sourire le soir, assise au coin d'un bois,
Aux éloges rusés d'une flatteuse voix,
Comme font trop souvent les jeunes infidèles,
Sans songer que le ciel n'épargne point les belles.
Invisible, inconnu, dieux ! pourquoi n'ai-je pas
Sous un voile étranger accompagné tes pas ?
J'ai pu de ton esclave, ardent, épris de zèle,
Porter, comme le cœur, le vêtement fidèle.
Quoi ! d'autres loin de moi te prodiguent leurs soins,
Devinent tes pensers, tes ordres, tes besoins !
Et quand d'après cailloux la pénible rudesse
De tes pieds délicats offense la faiblesse,
Mes bras ne sont point là pour presser lentement
Ce fardeau cher et doux et fait pour un amant !
Ah ! ce n'est pas aimer que prendre sur soi-même
De pouvoir vivre ainsi loin de l'objet qu'on aime.
Il fut un temps, Camille, où plutôt qu'à me fuir,
Tout le pouvoir des dieux t'eût contrainte à mourir !

Et puis d'un ton charmant ta lettre me demande
 Ce que je veux de toi, ce que je te commande.
 Ce que je veux ? dis-tu. Je veux que ton retour
 Te paraisse bien lent ; je veux que nuit et jour
 Tu m'aimes. (Nuit et jour, hélas ! je me tourmente.)
 Présente au milieu d'eux, sois seule, sois absente,
 Dors en pensant à moi ; rêve-moi près de toi ;
 Ne vois que moi sans cesse, et sois toute avec moi.



ÉLÉGIE IV

Ah ! je les reconnais, et mon cœur se réveille.
 O sons ! ô douces voix chères à mon oreille,
 O mes Muses, c'est vous. Vous, mon premier amour,
 Vous, qui m'avez aimé dès que j'ai vu le jour.
 Leurs bras, à mon berceau dérobant mon enfance,
 Me portaient sous la grotte où Virgile eut naissance,
 Où j'entendais le bois murmurer et frémir,
 Où leurs yeux dans les fleurs me regardaient dormir.
 Ingrat ! ô de l'amour, trop coupable folie !
 Souvent je les outrage et fuis et les oublie ;
 Et sitôt que mon cœur est en proie au chagrin,
 Je les vois revenir le front doux et serein.
 J'étais seul, je mourais. Seul, Lycoris absente
 De soupçons inquiets m'agite et me tourmente.

Je vois tous ses appas et je vois mes dangers ;
Ah ! je la vois livrée à des bras étrangers,
Elles viennent ! leurs voix, leur aspect me rassure :
Leur chant mélodieux assoupit ma blessure ;
Je me fuis, je m'oublie, et mes esprits distraits
Se plaisent à les suivre et retrouvent la paix.
Par vous, Muses, par vous, franchissant les collines,
Soit que j'aime l'aspect des campagnes sables,
Soit Catile ou Falerne et leurs riches coteaux,
Ou l'air de Blandusie et l'azur de ses eaux,
Par vous de l'Anio j'admire le rivage,
Par vous de Tivoli le poétique ombrage,
Et de Bacchus assis sous des antres profonds,
La Nymphé et le Satyre écoutant les chansons ;
Par vous la rêverie errante, vagabonde,
Livre à vos favoris la nature et le monde ;
Par vous, mon âme au gré de ses illusions
Vole et franchit les temps, les mers, les nations,
Va vivre en d'autres corps, s'égarer, se promène,
Est tout ce qu'il lui plaît, car tout est son domaine.

Ainsi, bruyante abeille, au retour du matin
Je vais changer en miel les délices du thym.
Rose, un sein palpitant est ma tombe divine.
Frêle atome d'oiseau, de leur molle étamine
Je vais sous d'autres cieus dépouiller d'autres fleurs.
Le papillon plus grand offre moins de couleurs.
Et l'Orénoque impur, la Floride fertile
Admirent qu'un oiseau si tendre, si débile,
Mêle tant d'or, de pourpre, en ses riches habits,
Et pensent dans les airs voir nager des rubis.
Sur un fleuve souvent l'éclat de mon plumage

Fait à quelque Léda souhaiter mon hommage.
 Souvent, fleuve moi-même, en mes humides bras
 Je presse mollement des membres délicats,
 Mille fraîches beautés que partout j'environne ;
 Je les tiens, les soulève, et murmure et bouillonne.
 Mais surtout, Lycoris, Protée insidieux
 Partout autour de toi je veille, j'ai des yeux.
 Partout, sylphe ou zéphyr, invisible et rapide,
 Je te vois. Si ton cœur complaisant et perfide
 Livre à d'autres baisers une infidèle main,
 Je suis là. C'est moi seul dont le transport soudain,
 Agitant tes rideaux ou ta porte secrète,
 Par un bruit imprévu t'épouvante et t'arrête.
 C'est moi, remords jaloux, qui rappelle en ton cœur
 Mon nom et tes serments et ma juste fureur.

Mais périsse l'amant que satisfait la crainte !
 Périsse la beauté qui m'aime par contrainte,
 Qui voit dans ses serments une pénible loi,
 Et n'a point de plaisir à me garder sa foi !



ÉLÉGIE V

JEUNE fille, ton cœur avec nous veut se taire.
 Tu fuis, tu ne ris plus; rien ne saurait te plaire.
 La soie à tes travaux offre en vain des couleurs ;
 L'aiguille sous tes doigts n'anime plus des fleurs.

Tu n'aimes qu'à rêver, muette, seule, errante,
Et la rose pâlit sur ta bouche expirante.
Ah! mon œil est savant et depuis plus d'un jour,
Et ce n'est pas à moi qu'on peut cacher l'amour.
Les belles font aimer; elles aiment. Les belles
Nous charment tous. Heureux qui peut être aimé d'elles!
Sois tendre, même faible; on doit l'être un moment;
Fidèle, si tu peux. Mais conte-moi comment,
Quel jeune homme aux yeux bleus, empressé, sans audace,
Aux cheveux noirs, au front plein de charme et de grâce...
Tu rougis? On dirait que je t'ai dit son nom.
Je le connais pourtant. Autour de ta maison
C'est lui qui va, qui vient, et laissant ton ouvrage,
Tu vas, sans te montrer, épier son passage.
Il fuit vite; et ton œil sur sa trace accouru,
Le suit encor longtemps quand il a disparu.
Nul, en ce bois voisin où trois fêtes brillantes
Font courir au printemps nos nymphes triomphantes,
Nul n'a sa noble aisance et son habile main
A soumettre un coursier aux volontés du frein.



ÉLÉGIE VI

Vous restez, mes amis, dans ces murs où la Seine
Voit sans cesse embellir les bords dont elle est reine,
Et près d'elle partout voit changer tous les jours
Les fêtes, les travaux, les belles, les amours.

Moi, l'espoir du repos et du bonheur peut-être,
 Cette fureur d'errer, de voir et de connaître,
 La santé que j'appelle et qui fuit mes douleurs
 (Biens sans qui tous les biens n'ont aucunes douceurs),
 A mes pas inquiets tout me livre et m'engage.
 C'est au milieu des soins compagnons du voyage,
 Que m'attend une sainte et studieuse paix
 Que les flèches d'amour ne troubleront jamais.
 Je suivrai des amis ; mais mon âme d'avance,
 Vous, mes autres amis, pleure de votre absence,
 Et voudrait, partagée en des penchants si doux,
 Et partir avec eux et rester près de vous.

Ce couple fraternel, ces âmes que j'embrasse,
 D'un lien qui, du temps craignant peu les menaces,
 Se perd dans notre enfance, unit nos premiers jours.
 Sont mes guides encore ; ils le furent toujours.
 Toujours leur amitié, généreuse, empressée,
 A porté mes ennuis et ne s'est point lassée.
 Quand Phœbus, que l'hiver chasse de vos remparts,
 Va de loin vous jeter quelques faibles regards,
 Nous allons, sur ses pas, visiter d'autres rives,
 Et poursuivre au midi ses chaleurs fugitives.
 Nous verrons tous ces lieux dont les brillants destins
 Occupent la mémoire ou les yeux des humains.
 Marseille où l'Orient amène la fortune ;
 Et Venise élevée à l'hymen de Neptune ;
 Le Tibre fleuve-roi ; Rome fille de Mars,
 Qui régna par le glaive et règne par les arts ;
 Athènes qui n'est plus, et Byzance ma mère ;
 Smyrne qu'habite encor le souvenir d'Homère.
 Croyez, car en tous lieux mon cœur m'aura suivi,

Que partout où je suis vous avez un ami.

Mais le sort est secret ! Quel mortel peut connaître
Ce que lui porte l'heure et l'instant qui va naître ?
Souvent ce souffle pur dont l'homme est animé,
Esclave d'un climat, d'un ciel accoutumé,
Redoute un autre ciel, et ne veut plus nous suivre
Loin des lieux où le temps l'habitua de vivre.
Peut-être errant au loin, sous de nouveaux climats,
Je vais chercher la mort qui ne me cherchait pas.
Alors, ayant sur moi versé des pleurs fidèles,
Mes amis reviendront, non sans larmes nouvelles,
Vous conter mon destin, nos projets, nos plaisirs,
Et mes derniers discours et mes derniers soupirs.

Vivez heureux ! gardez ma mémoire aussi chère,
Soit que je vive encor, soit qu'en vain je l'espère.
Si je vis, le soleil aura passé deux fois
Dans les douze palais où résident les mois,
D'une double moisson la grange sera pleine,
Avant que dans vos bras la voile nous ramène.
Si longtemps autrefois nous n'étions point perdus !
Aux plaisirs citadins tout l'hiver assidus,
Quand les jours repoussaient leurs bornes circonscrites,
Et des nuits à leur tour usurpaient les limites,
Comme oiseaux du printemps, loin du nid paresseux,
Nous visitions les bois et les coteaux vigneux,
Les peuples, les cités, les brillantes naïades.
Et l'humide départ des sinistres Pléiades
Nous renvoyait chercher la ville et ses plaisirs,
Où souvent rassemblés, livrés à nos loisirs,
Honteux d'avoir trouvé nos amours infidèles,

Disputer des beaux-arts, de la gloire et des belles.
 Ah ! nous ressemblions, arrêtés ou flottants,
 Aux fleuves, comme nous, voyageurs inconstants.
 Ils courent à grand bruit ; ils volent, ils bondissent ;
 Dans les vallons riants leurs flots se ralentissent.
 Quand l'hiver accourant du blanc sommet des monts,
 Vient mettre un frein de glace à leurs pas vagabonds,
 Ils luttent vainement, leurs ondes sont esclaves :
 Mais le printemps revient amollir leurs entraves,
 Leur frein s'use et se brise au souffle du zéphyr,
 Et l'onde en liberté recommence à courir.



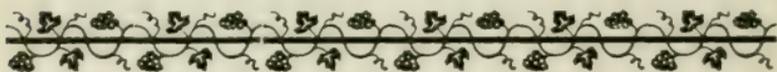
ÉLÉGIE VII

AUJOURD'HUI qu'au tombeau je suis prêt à descendre,
 Mes amis, dans vos mains, je dépose ma cendre.
 Je ne veux point, couvert d'un funèbre linceuil,
 Que les pontifes saints autour de mon cercueil,
 Appelés aux accents de l'airain lent et sombre,
 De leur chant lamentable accompagnent mon ombre,
 Et sous les murs sacrés aillent ensevelir
 Ma vie et ma dépouille, et tout mon souvenir.
 Eh ! qui peut sans horreur, à ses heures dernières,
 Se voir au loin périr dans des mémoires chères ?
 L'espoir que des amis pleureront notre sort,
 Charme l'instant suprême et console la mort.

Vous-mêmes choisirez à mes jeunes reliques
Quelque bord fréquenté des pénates rustiques,
Des regards d'un beau ciel doucement animé,
Des fleurs et de l'ombrage, et tout ce que j'aimai.
C'est là, près d'une eau pure, au coin d'un bois tranquille,
Qu'à mes mânes éteints je demande un asile :
Afin que votre ami soit présent à vos yeux,
Afin qu'au voyageur amené dans ces lieux
La pierre, par vos mains de ma fortune instruite,
Raconte en ce tombeau quel malheureux habite ;
Quels maux ont abrégé ses rapides instants ;
Qu'il fut bon, qu'il aima, qu'il dut vivre longtemps.
Ah ! le meurtre jamais n'a souillé mon courage.
Ma bouche du mensonge ignora le langage,
Et jamais, prodiguant un serment faux et vain,
Ne trahit le secret recélé dans mon sein.
Nul forfait odieux, nul remords implacable
Ne déchire mon âme inquiète et coupable ;
Vos regrets la verront pure et digne de pleurs.
Oui, vous plaindrez sans doute, en mes longues douleurs,
Et ce brillant midi qu'annonçait mon aurore,
Et ces fruits dans leur germe éteints avant d'éclorre,
Que mes naissantes fleurs auront en vain promis.
Oui, je vais vivre encore au sein de mes amis.
Souvent à vos festins qu'égaya ma jeunesse,
Au milieu des éclats d'une vive allégresse,
Frappés d'un souvenir, hélas ! amer et doux,
Sans doute vous direz : « Que n'est-il avec nous ! »

Je meurs. Avant le soir j'ai fini ma journée.
A peine ouverte au jour, ma rose s'est fanée.
La vie eut bien pour moi de volages douceurs ;

Je les goûtais à peine, et voilà que je meurs.
 Mais, ô que mollement reposera ma cendre,
 Si parfois un penchant impérieux et tendre
 Vous guidant vers la tombe où je suis endormi,
 Vos yeux en approchant pensent voir leur ami !
 Si vos chants de mes feux vont redisant l'histoire ;
 Si vos discours flatteurs, tout pleins de ma mémoire,
 Inspirent à vos fils qui ne m'ont point connu,
 L'ennui de naître à peine et de m'avoir perdu.
 Qu'à votre belle vie ainsi ma mort obtienne
 Tout l'âge, tous les biens dérobés à la mienne ;
 Que jamais les douleurs, par de cruels combats,
 N'allument dans vos flancs un pénible trépas ;
 Que la joie en vos cœurs ignore les alarmes ;
 Que les peines d'autrui causent seules vos larmes ;
 Que vos heureux destins, les délices du ciel,
 Coulent toujours trempés d'ambrosie et de miel,
 Et non sans quelque amour paisible et mutuelle.
 Et quand la mort viendra, qu'une amante fidèle,
 Près de vous désolée, en accusant les dieux,
 Pleure, et veuille vous suivre, et vous ferme les yeux.



ÉLÉGIE VIII

POURQUOI de mes loisirs accuser la langueur ?
 Pourquoi vers des lauriers aiguillonner mon cœur ?
 Abel, que me veux-tu ? Je suis heureux, tranquille.

Tu veux m'ôter mon bien, mon amour, ma Camille,
Mes rêves nonchalants, l'oïveté, la paix,
A l'ombre, au bord des eaux, le sommeil pur et frais.
Ai-je connu jamais ces noms brillants de gloire
Sur qui tu viens sans cesse arrêter ma mémoire ?
Pourquoi me rappeler, dans tes cris assidus,
Je ne sais quels projets que je ne connais plus ?
Que d'Achille outragé l'inexorable absence
Livre à des feux troyens les vaisseaux sans défense ;
Qu'à Colomb pour le Nord révélant son amour,
L'aimant nous ait conduits où va finir le jour ;
Jadis, il m'en souvient, quand les bois du Permesse
Recevaient ma première et bouillante jeunesse,
Plein de ces grands objets, ivre de chants guerriers,
Respirant la mêlée et les cruels lauriers,
Je me couvrais de fer, et d'une main sanglante
J'animais aux combats ma lyre turbulente ;
Des arrêts du destin prophète audacieux,
J'abandonnais la terre et volais chez les dieux.
Au flambeau de l'Amour j'ai vu fondre mes ailes.
Les forêts d'Idalie ont des routes si belles !
Là, Vénus me dictant de faciles chansons,
M'a nommé son poète entre ses nourrissons :
Si quelquefois encore, à tes conseils docile,
Ou jouet d'un esprit vagabond et mobile,
Je veux, de nos héros admirant les exploits,
A des sons généreux solliciter ma voix,
Aux sons voluptueux ma voix accoutumée,
Fuit, se refuse et lutte, incertaine, alarmée ;
Et ma main, dans mes vers de travail tourmentés,
Poursuit avec effort de pénibles beautés.
Mais si, bientôt lassé de ces poursuites folles,

Je retourne à mes riens que tu nommes frivoles,
Si je chante Camille, alors écoute, voi,
Les vers pour la chanter naissent autour de moi.
Tout pour elle a des vers ! Ils renaissent en foule ;
Ils brillent dans les flots du ruisseau qui s'écoule ;
Ils prennent des oiseaux la voix et les couleurs ;
Je les trouve cachés dans les replis des fleurs.
Son sein a le duvet de ce fruit que je touche ;
Cette rose au matin sourit comme sa bouche ;
Le miel qu'ici l'abeille eut soin de déposer,
Ne vaut pas à mon cœur le miel de son baiser.
Tout pour elle a des vers ! Ils me viennent sans peine,
Doux comme son parler, doux comme son haleine,
Quoi qu'elle fasse ou dise, un mot, un geste heureux
Demande un gros volume à mes vers amoureux.
D'un souris caressant si son regard m'attire,
Mon vers plus caressant va bientôt lui sourire.
Si la gaze la couvre, et le lin pur et fin,
Mollement, sans apprêt, et la gaze et le lin
D'une molle chanson attend une couronne.
D'un luxe étudié si l'éclat l'environne,
Dans mes vers éclatants sa superbe beauté
Vient ravir à Junon toute sa majesté.
Tantôt c'est sa blancheur, sa chevelure noire ;
De ses bras, de ses mains le transparent ivoire.
Mais si jamais, sans voile et les cheveux épars,
Elle a rassasié ma flamme et mes regards,
Elle me fait chanter, amoureuse Ménade,
Des combats de Paphos une longue Iliade ;
Et si de mes projets le vol s'est abaissé,
A la lyre d'Homère ils n'ont point renoncé.
Mais en la dépouillant de ses cordes guerrières,

Ma main n'a su garder que les cordes moins fières
Qui chantèrent Hélène et les joyeux larcins,
Et l'heureuse Corcyre, amante des festins.
Mes chansons à Camille ont été séduisantes.
Heureux qui peut trouver des Muses complaisantes,
Dont la voix sollicite et mène à ses désirs
Une jeune beauté qu'appelaient ses soupirs.
Hier, entre ses bras, sur sa lèvre fidèle,
J'ai surpris quelques vers que j'avais faits pour elle.
Et sa bouche, au moment que je l'allais quitter,
M'a dit : « Tes vers sont doux, j'aime à les répéter, »
Si cette voix eût dit même chose à Virgile,
Abel, dans ses hameaux, il eût chanté Camille,
N'eût point cherché la palme au sommet d'Hélicon,
Et le glaive d'Énée eût épargné Didon.



ÉLÉGIE IX

AINSI, vainqueur de Troie et des vents et des flots,
D'un navire emprunté pressant les matelots,
Le fils du vieux Laërte arrive en sa patrie,
Baise en pleurant le sol de son île chérie;
Il reconnaît le port couronné de rochers
Où le vieillard des mers accueille les nochers,
Et que l'olive épaisse entoure de son ombre ;
Il retrouve la source et l'ancre humide et sombre

Où l'abeille murmure ; où, pour charmer les yeux,
Teints de pourpre et d'azur, des tissus précieux
Se forment sous les mains des naïades sacrées ;
Et dans ses premiers vœux ces nymphes adorées
(Que ses yeux n'osaient plus espérer de revoir)
De vivre, de régner lui permettent l'espoir.

O des fleuves français brillante souveraine,
Salut ! ma longue course à tes bords me ramène,
Moi que ta nymphe en son lit de roseaux
Fit errer tant de fois au doux bruit de ses eaux ;
Moi qui la vis couler plus lente et plus facile,
Quand ma bouche animait la flûte de Sicile ;
Moi, quand l'amour trahi me fit verser des pleurs,
Qui l'entendis gémir et pleurer mes douleurs.
Tout mon cortège antique, aux chansons langoureuses,
Revole comme moi vers tes rives heureuses.
Promptes dans tous mes pas à me suivre en tous lieux,
Le rire sur la bouche et les pleurs dans les yeux,
Partout autour de moi mes jeunes Élégies
Promenaient les éclats de leurs folles orgies ;
Et, les cheveux épars, se tenant par la main,
De leur danse élégante égayaient mon chemin.
Il est bien doux d'avoir dans sa vie innocente
Une muse naïve et de haine exempte,
Dont l'honnête candeur ne garde aucun secret ;
Où l'on puisse au hasard, sans crainte, sans apprêt,
Sûr de ne point rougir en voyant la lumière,
Répandre, dévoiler son âme tout entière.

C'est ainsi, promené sur tout cet univers,
Que mon cœur vagabond laisse tomber des vers.

De ses pensers errants vive et rapide image,
 Chaque chanson nouvelle a son nouveau langage,
 Et des rêves nouveaux un nouveau sentiment :
 Tous sont divers et tous furent vrais un moment.

Mais que les premiers pas ont d'alarmes craintives !
 Nymphé de Seine, on dit que Paris sur tes rives
 Fait asseoir vingt conseils de critiques nombreux,
 Du Pinde partagé despotes soupçonneux.
 Affaiblis de leurs yeux la vigilance amère.
 Dis-leur que sans s'armer d'un front dur et sévère,
 Ils peuvent négliger les pas et les douceurs
 D'une Muse timide, et qui parmi ses sœurs,
 Rivale de personne et sans demander grâce,
 Vient, le regard baissé, solliciter sa place ;
 Dont la main est sans tache, et n'a connu jamais
 Le fiel dont la satire envenime ses traits.



ÉLÉGIE X

AU CHEVALIER DE PANGE

QUAND la feuille en festons a couronné les bois,
 L'amoureux rossignol n'étouffe point sa voix.
 Il serait criminel aux yeux de la nature
 Si, de ses dons heureux négligeant la culture,

Sur son triste rameau, muet dans ses amours,
 Il laissait sans chanter expirer les beaux jours.
 Et toi, rebelle aux dons d'une si tendre mère,
 Dégoûté de poursuivre une Muse étrangère
 Dont tu choisis la cour trop bruyante pour toi,
 Tu t'es fait du silence une coupable loi !
 Tu naquis rossignol. Pourquoi, loin du bocage
 Où des jeunes rosiers le balsamique ombrage
 Eût redit tes doux sons sans murmure écoutés,
 T'en allais-tu chercher la Muse des cités,
 Cette Muse, d'éclat, de pourpre environnée,
 Qui, le glaive à la main, du diadème ornée,
 Vient au peuple assemblé, d'une dolente voix,
 Pleurer les grands malheurs, les empires, les rois ?
 Que n'étais-tu fidèle à ces Muses tranquilles
 Qui cherchent la fraîcheur des rustiques asiles,
 Le front ceint de lilas et de jasmins nouveaux,
 Et vont sur leurs attraits consulter les ruisseaux ?
 Viens dire à leurs concerts la beauté qui te brûle.
 Amoureux, avec l'âme et la voix de Tibulle,
 Fuirais-tu les hameaux, ce séjour enchanté
 Qui rend plus séduisant l'éclat de la beauté ?
 L'Amour aime les champs, et les champs l'ont vu naître.
 La fille d'un pasteur, une vierge champêtre,
 Dans le fond d'une rose, un matin de printemps,
 Le trouva nouveau-né.
 Le sommeil entr'ouvrait ses lèvres colorées.
 Elle saisit le bout de ses ailes dorées,
 L'ôta de son berceau d'une timide main,
 Tout trempé de rosée, et le mit dans son sein.
 Tout, mais surtout les champs sont restés son empire.
 Là tout aime, tout plaît, tout jouit, tout soupire ;

Là de plus beaux soleils dorent l'azur des cieux ;
Là les prés, les gazons, les bois harmonieux,
De mobiles ruisseaux la colline animée,
L'âme de mille fleurs dans les zéphyrsemée ;
Là parmi les oiseaux l'amour vient se poser ;
Là sous les antres frais habite le baiser.
Les muses et l'amour ont les mêmes retraites,
L'astre qui fait aimer est l'astre des poètes.
Bois, écho, frais zéphyr, dieux champêtres et doux,
Le génie et les vers se plaisent parmi vous.
J'ai choisi parmi vous ma Muse jeune et chère ;
Et, bien qu'entre ses sœurs elle soit la dernière,
Elle plaît. Mes amis, vos yeux en sont témoins.
Et puis une plus belle eût voulu plus de soins ;
Délicate et craintive, un rien la décourage,
Un rien sait l'animer. Curieuse et volage,
Elle va parcourant tous les objets flatteurs
Sans se fixer jamais, non plus que sur les fleurs
Les zéphyrsvagabonds, doux rivaux des abeilles,
Ou le baiser ravi sur des lèvres vermeilles.
Une source brillante, un buisson qui fleurit,
Tout amuse ses yeux ; elle pleure, elle rit.
Tantôt à pas rêveurs, mélancolique et lente,
Elle erre avec une onde et pure et languissante
Tantôt elle va, vient, d'un pas léger et sûr,
Poursuit le papillon brillant d'or et d'azur,
Ou l'agile écureuil, ou dans un nid timide
Sur un oiseau surpris pose une main rapide.
Quelquefois, gravissant la mousse du rocher,
Dans une touffe épaisse elle va se cacher,
Et sans bruit épier, sur la grotte pendante,
Ce que dira le faune à la nymphe imprudente

Qui, dans cet antre sourd et des faunes ami,
 Refusait de le suivre, et pourtant l'a suivi.
 Souvent même, écoutant de plus hardis caprices,
 Elle ose regarder au fond des précipices,
 Où sur le roc mugit le torrent effréné,
 Du droit sommet d'un mont tout à coup déchaîné.
 Elle aime aussi chanter à la moisson nouvelle,
 Suivre les moissonneurs et lier la javelle.
 L'Automne au front vermeil, ceint de pampres nouveaux,
 Parmi les vendangeurs l'égare en des coteaux.
 Elle cueille la grappe, ou blanche, ou purpurine ;
 Le doux jus des raisins teint sa bouche enfantine ;
 Ou, s'ils pressent leurs vins, elle accourt pour les voir,
 Et son bras avec eux fait crier le pressoir.

Viens, viens, mon jeune ami ; viens, nos Muses t'attendent ;
 Nos fêtes, nos banquets, nos courses te demandent ;
 Viens voir ensemble et l'antre et l'onde et les forêts.
 Chaque soir une table aux suaves apprêts
 Asseoirà près de nous nos belles adorées,
 Ou, cherchant dans le bois des nymphes égarées,
 Nous entendrons les ris, les chansons, les festins ;
 Et les verres emplis sous les bosquets lointains
 Viendront animer l'air, et, du sein d'une treille,
 De leur voix argentine égayer notre oreille.
 Mais si, toujours ingrat à ces charmantes sœurs,
 Ton front rejette encore leurs couronnes de fleurs,
 Si de leurs soins pressant la douce impatience
 N'obtient que d'un refus la dédaigneuse offense,
 Qu'à ton tour la beauté dont les yeux t'ont soumis
 Refuse à tes soupirs ce qu'elle t'a promis,
 Qu'un rival loin de toi de ses charmes dispose,

Et, quand tu lui viendras présenter une rose,
 Que l'ingrate étonnée, en recevant ce don,
 Ne t'ait vu de sa vie et demande ton nom.



ÉLÉGIE XI

Ah ! portons dans les bois ma triste inquiétude,
 O Camille ! l'amour aime la solitude.
 Ce qui n'est point Camille est un ennui pour moi.
 Là, seul, celui qui t'aime est encore avec toi.
 Que dis-je ? Ah ! seul et loin d'une ingrate chérie,
 Mon cœur sait se tromper. L'espoir, la rêverie,
 La belle illusion la rendent à mes feux,
 Mais sensible, mais tendre, et comme je la veux,
 De ses refus d'apprêt oubliant l'artifice,
 Indulgente à l'amour, sans fierté, sans caprice,
 De son sexe cruel n'ayant que les appas.
 Je la feins quelquefois attachée à mes pas,
 Je l'égare et l'entraîne en des routes secrètes.
 Absente, je la tiens en des grottes muettes...
 Mais présente, à ses pieds m'attendent les rigueurs,
 Et, pour des songes vains, de réelles douleurs.
 Camille est un besoin dont rien ne me soulage ;
 Rien à mes yeux n'est beau que de sa seule image.
 Près d'elle, tout, comme elle, est touchant, gracieux ;
 Tout est aimable et doux, et moins doux que ses yeux.

Sur l'herbe, sur la soie, au village, à la ville,
 Partout, reine ou bergère, elle est toujours Camille,
 Et moi toujours l'amant trop prompt à s'enflammer,
 Qu'elle outrage, qui l'aime et veut toujours l'aimer.



ÉLÉGIE XII

J'AI suivi les conseils d'une triste sagesse.
 Je suis donc sage enfin : je n'ai plus de maîtresse.
 Sois satisfait, mon cœur. Sur un si noble appui
 Tu vas dormir en paix dans ton sublime ennui.
 Quel dégoût vient saisir mon âme consternée,
 Seule dans elle-même hélas ! emprisonnée ?
 Viens, ô ma lyre ! ô toi mes dernières amours
 (Innocentes du moins), viens, ô ma lyre, accours.
 Chante-moi de ces airs qu'à ta voix jeune et tendre
 Les lyres de la Grèce ont su jadis apprendre.
 Quoi ! je suis seul ? O dieux ! où sont donc mes amis ?
 Ah ! ce cœur qui, toujours à l'amitié soumis,
 D'étendre ses liens fit son besoin suprême,
 Faut-il l'abandonner, le laisser à lui-même ?
 Où sont donc mes amis ? Objets chéris et doux !
 Je souffre, ô mes amis ! Ciel ! où donc êtes-vous ?
 A tout ce qu'elle entend, de vous seuls occupée,
 De chaque bruit lointain mon oreille frappée
 Écoute, et croit souvent reconnaître vos pas ;
 Je m'élançe, je cours et vous ne venez pas.

Ah ! vous accuserez votre absence infidèle,
Quand vous saurez qu'ainsi je souffre et vous appelle.
Que je plains un méchant ! Sans doute avec effroi
Il porte à tout moment les yeux autour de soi ;
Il n'y voit qu'un désert ; tout fuit, tout se retire.
Son œil ne vit jamais de bouche lui sourire,
Jamais, dans les revers qu'il ose déclarer,
De doux regard sur lui s'attendrir et pleurer.
O de se confier noble et douce habitude !
Non, mon cœur n'est point né pour vivre en solitude ;
Il me faut qui m'estime, il me faut des amis
A qui dans mes secrets tout accès soit permis ;
Dont les yeux, dont la main dans la mienne pressée
Réponde à mon silence, et sente ma pensée.
Ah ! si pour moi jamais tout cœur était fermé,
Si nul ne songe à moi, si je ne suis aimé...
Vivre importun, proscrit, flatte peu mon envie.
Et quels sont ses plaisirs, que fait-il de la vie,
Le malheureux qui, seul, exclu de tout lien,
Ne connaît pas un cœur où reposer le sien,
Une âme où dans ses maux comme en un saint asile,
Il puisse fuir la sienne et se rasseoir tranquille ;
Pour qui nul n'a de vœux, qui jamais dans ses pleurs
Ne peut se dire : « Allons, je sais que mes douleurs
Tourmentent mes amis, et quoi qu'en mon absence
Ils accusent mon sort et prennent ma défense ? »





ÉLÉGIE XIII

BEL astre de Vénus, de son front délicat
Puisque Diane encor voile le doux éclat,
Jusques à ce tilleul, au pied de la colline,
Prête à mes pas secrets ta lumière divine.
Je ne vais point tenter de nocturnes larcins,
Ni tendre au voyageur des pièges assassins.
J'aime : je vais trouver des ardeurs mutuelles,
Une nymphe adorée, et belle entre les belles
Comme parmi les feux que Diane conduit
Brillent tes feux si purs, ornement de la nuit.

(Tirée d'une idylle de Moschus.)



ÉLÉGIE XIV

O Muses, accourez, solitaires divines,
Amantes des ruisseaux, des grottes, des collines.
Soit qu'en ses beaux vallons Nîme égare vos pas ;
Soit que de doux pensers, en de riants climats,
Vous retiennent aux bords de Loire ou de Garonne ;

Soit que parmi les chœurs de ces nymphes du Rhône,
La lune sur les prés, où son flambeau vous luit,
Dansantes vous admire au retour de la nuit,
Venez. J'ai fui la ville aux muses si contraire,
Et l'écho fatigué des clameurs du vulgaire.
Sur les pavés poudreux d'un bruyant carrefour
Les poétiques fleurs n'ont jamais vu le jour.
Le tumulte et les cris font fuir avec la lyre
L'oisive rêverie au suave délire ;
Et les rapides chars et leurs cercles d'airain
Effarouchent les vers qui se taisent soudain.
Venez. Que vos bontés ne me soient point avarés.
Mais, ô ! faisant de vous mes pénates, mes lares,
Quand pourrai-je habiter un champ qui soit à moi,
Et villageois tranquille, ayant pour tout emploi
Dormir et ne rien faire, inutile poète,
Goûter le doux oubli d'une vie inquiète ?
Vous savez si toujours, dès mes plus jeunes ans,
Mes rustiques souhaits m'ont porté vers les champs ;
Si mon cœur dévorait vos champêtres histoires,
Cet âge d'or si cher à vos doctes mémoires,
Ces fleuves, ces vergers, Éden aimé des cieux
Et du premier humain berceau délicieux :
L'épouse de Booz, chaste et belle indigente,
Qui suit d'un pas tremblant la moisson opulente ;
Joseph, qui dans Sichem cherche et retrouve, hélas !
Ses dix frères pasteurs qui ne l'attendaient pas ;
Rachel, objet sans prix qu'un amoureux courage
N'a pas trop acheté de quinze ans d'esclavage.
Oh ! oui, je veux un jour, en des bords retirés,
Sur un riche coteau ceint de bois et de prés,
Avoir un humble toit, une source d'eau vive

Qui parle, et dans sa fuite et féconde et plaintive
Nourrisse mon verger, abreuve mes troupeaux.
Là je veux, ignorant le monde et ses travaux,
Loin du superbe ennui que l'éclat environne,
Vivre comme jadis, aux champs de Babylone,
Ont vécu, nous dit-on, ces pères des humains
Dont le nom aux autels remplit nos fastes saints ;
Avoir amis, enfants, épouse belle et sage ;
Errer, un livre en main, de bocage en bocage ;
Savourer sans remords, sans crainte, sans désirs,
Une paix dont nul bien n'égale les plaisirs.
Douce mélancolie ! aimable mensongère,
Des antres, des forêts déesse tutélaire,
Qui vient d'une insensible et charmante langueur
Saisir l'ami des champs et pénétrer son cœur,
Quand sorti vers le soir des grottes reculées,
Il s'égare à pas lents au penchant des vallées,
Et voit des derniers feux le ciel se colorer,
Et sur les monts lointains un beau jour expirer.
Dans sa volupté sage, et pensive et muette,
Il s'assied, sur son sein laisse tomber sa tête.
Il regarde à ses pieds, dans le liquide azur
Du fleuve, qui s'étend comme lui calme et pur,
Se peindre les coteaux, les toits et les feuillages,
Et la pourpre en festons couronnant les nuages.
Il revoit près de lui, tout à coup animés,
Ces fantômes si beaux, à nos pleurs tant aimés,
Dont la troupe immortelle habite sa mémoire.
Julie, amante faible et tombée avec gloire,
Clarisse, beauté sainte où respire le ciel,
Dont la douleur ignore et la haine et le fiel,
Qui souffre sans gémir, qui périt sans murmure ;

Clémentine adorée, âme céleste et pure,
Qui parmi les rigueurs d'une injuste maison,
Ne perd point l'innocence en perdant la raison :
Mânes aux yeux charmants, vos images chéries
Accourent occuper ses belles rêveries.
Ses yeux laissent tomber une larme. Avec vous
Il est dans vos foyers, il voit vos traits si doux.
A vos persécuteurs il reproche leur crime.
Il aime qui vous aime, il hait qui vous opprime.
Mais tout à coup il pense, ô mortels déplaisirs !
Que ces touchants objets de pleurs et de soupirs
Ne sont peut-être, hélas ! que d'aimables chimères,
De l'âme et du génie, enfants imaginaires.
Il se lève ; il s'agite à pas tumultueux ;
En projets enchanteurs il égare ses vœux.
Il ira, le cœur plein d'une image divine,
Chercher si quelques lieux ont une Clémentine,
Et dans quelque désert, loin des regards jaloux,
La servir, l'adorer et vivre à ses genoux.



ÉLÉGIE XV

SOUVENT le malheureux songe à quitter la vie,
L'espérance crédule à vivre le convie.
Le soldat sous la tente espère avec la paix,
Le repos, les chansons, les danses, les banquets.

Gémissant sur le soc, le laboureur d'avance
 Voit ses guérets chargés d'une heureuse abondance.
 Moi, l'espérance amie est bien loin de mon cœur.
 Tout se couvre à mes yeux d'un voile de langueur.
 Des jours amers, des nuits plus amères encore !
 Chaque instant est trempé du fiel qui me dévore ;
 Et je trouve partout mon âme et mes douleurs,
 Le nom de Lycoris, et la honte et les pleurs.
 Ingrate Lycoris à feindre accoutumée,
 Avez-vous pu trahir qui vous a tant aimée ?
 Avez-vous pu trouver un passe-temps si doux
 A déchirer un cœur qui n'adorait que vous ?
 Amis, pardonnez-lui ; que jamais vos injures
 N'osent lui reprocher ma mort et ses parjures.
 Je ne veux point pour moi que son cœur soit blessé,
 Ni que pour l'outrager mon nom soit prononcé.
 Ces amis m'étaient chers ; ils aimaient ma présence.
 Je ne veux qu'être seul, je les fuis, les offense,
 Ou bien, en me voyant, chacun avec effroi
 Balance à me connaître et doute si c'est moi.

Est-ce là cet ami, compagnon de leur joie,
 A de jeunes désirs comme eux toujours en proie,
 Jeune amant des festins, des vers, de la beauté ?
 Ce front pâle et mourant, d'ennuis inquiété,
 Est celui d'un vieillard appesanti par l'âge,
 Et qui déjà d'un pied touche au fatal rivage.
 Sans doute, Lycoris, oui, j'ai fini mon sort
 Quand tu ne m'aimes plus et souhaitez ma mort.
 Amis, oui, j'ai vécu ; ma course est terminée.
 Chaque heure m'est un jour, chaque jour une année-
 Les amants malheureux vieillissent en un jour.

Ah! n'éprouvez jamais les douleurs de l'amour :
Elles hâtent encor nos fuseaux si rapides,
Et, non moins que le temps, la tristesse a des rides.
Quoi, Gallus! quoi! le sort, si près de ton berceau,
Ouvre à tes jeunes pas ce rapide tombeau?
Hélas! mais quand j'aurai subi ma destinée,
Du Léthé bienfaisant la rive fortunée
Me prépare un asile et des ombrages verts :
Là, les danses, les jeux, les suaves concerts,
Et la fraîche naïade, en ses grottes de mousse,
S'écoulant sur des fleurs, mélancolique et douce ;
Là, jamais la beauté ne pleure ses attraits,
Elle aime, elle est constante, elle ne ment jamais ;
Là tout choix est heureux, toute ardeur mutuelle,
Et tout plaisir durable, et tout serment fidèle.
Que dis-je? on aime alors sans trouble; et les amants,
Ignorant le parjure, ignorent les serments.

Venez me consoler, aimables héroïnes.
O Léthé! fais-moi voir leurs retraites divines ;
Viens me verser la paix et l'oubli de mes maux.
Ensevelis au fond de tes dormantes eaux
Le nom de Lycoris, ma douleur, mes outrages.
Un jour peut-être aussi, sous tes rians bocages,
Lycoris, quand ses yeux ne verront plus le jour,
Reviendra tout en pleurs demander mon amour ;
Me dire que le Styx me la rend plus sincère,
Qu'à moi seul désormais elle aura soin de plaire,
Que cent fois, rappelant notre antique lien,
Elle a vu que son cœur avait besoin du mien.
Lycoris à mes yeux ne sera plus charmante :
Pourtant... O Lycoris! ô trop funeste amante!

Si tu l'avais voulu, Gallus, plein de sa foi,
Avec toi voulait vivre et mourir avec toi.



ÉLÉGIE XVI

O jours de mon printemps, jours couronnés de rose,
A votre fuite en vain un long regret s'oppose.
Beaux jours, quoique souvent obscurcis de mes pleurs,
Vous dont j'ai su jouir même au sein des douleurs,
Sur ma tête bientôt vos fleurs seront fanées.
Hélas! bientôt le flux des rapides années
Vous aura loin de moi fait voler sans retour.
O! si du moins alors je pouvais à mon tour,
Champêtre possesseur, dans mon humble chaumière,
Offrir à mes amis une ombre hospitalière ;
Voir mes lares charmés, pour les bien recevoir,
A de joyeux banquets la nuit les faire asseoir ;
Et là nous souvenir, au milieu de nos fêtes,
Combien chez eux longtemps, dans leurs belles retraites,
Soit sur ces bords heureux, opulents avec choix,
Où Montigny s'enfonce en ses antiques bois,
Soit où la Marne lente, en un long cercle d'îles,
Ombrage de bosquets l'herbe et les prés fertiles,
J'ai su, pauvre et content, savourer à longs traits
Les muses, les plaisirs, et l'étude et la paix!
Qui ne sait être pauvre est né pour l'esclavage.
Qu'il serve donc les grands, les flatte, les ménage ;

Qu'il plie, en approchant de ces superbes fronts,
Sa tête à la prière et son âme aux affronts,
Pour qu'il puisse, enrichi de ces affronts utiles,
Enrichir à son tour quelques têtes serviles.
De ses honteux trésors je ne suis point jaloux.
Une pauvreté libre est un trésor si doux !
Il est si doux, si beau de s'être fait soi-même,
De devoir tout à soi, tout aux beaux-arts qu'on aime,
Vraie abeille en ses dons, en ses soins, en ses mœurs,
D'avoir su se bâtir, des dépouilles des fleurs,
Sa cellule de cire, industrieux asile
Où l'on coule une vie innocente et facile ;
De ne point vendre aux grands ses hymnes avilis,
De n'offrir qu'aux talents de vertus ennoblis,
Et qu'à l'amitié douce et qu'aux douces faiblesses,
D'un encens libre et pur les honnêtes caresses !
Ainsi l'on dort tranquille, et dans son saint loisir,
Devant son propre cœur on n'a point à rougir.
Si le sort ennemi m'assiège et me désole,
On pleure ; mais bientôt la tristesse s'envole,
Et les arts, dans un cœur de leur amour rempli,
Versent de tous les maux l'indifférent oubli.
Les délices des arts ont nourri mon enfance.
Tantôt, quand d'un ruisseau, suivi dès sa naissance,
La nymphe aux pieds d'argent a sous de longs berceaux
Fait serpenter ensemble et mes pas et ses eaux,
Ma main donne au papier, sans travail, sans étude,
Des vers fils de l'amour et de la solitude.
Tantôt de mon pinceau les timides essais
Avec d'autres couleurs cherchent d'autres succès.
Ma toile avec Sapho s'attendrit et soupire ;
Elle rit et s'égaie aux danses du satyre ;

Ou l'aveugle Ossian y vient pleurer ses yeux,
Et pense voir et voit ses antiques aïeux
Qui, dans l'air appelés à ses hymnes sauvages,
Arrêtent près de lui leurs palais de nuages.
Beaux-arts, ô de la vie aimables enchanteurs,
Des plus sombres ennuis rians consolateurs,
Amis sûrs dans la peine et constantes maîtresses,
Dont l'or n'achète point l'amour ni les caresses,
Beaux-arts, dieux bienfaisants, vous que vos favoris
Par un indigne usage ont tant de fois flétris,
Je n'ai point partagé leur honte trop commune.
Sur le front des époux de l'aveugle fortune
Je n'ai point fait ramper vos lauriers trop jaloux ;
J'ai respecté les dons que j'ai reçus de vous.
Je ne vais point, à prix de mensonges serviles,
Vous marchander au loin des récompenses viles,
Et partout, de mes vers ambitieux lecteur,
Faire trouver charmant mon luth adulateur.
Abel, mon jeune Abel, et Trudaine et son frère,
Ces vieilles amitiés de l'enfance première,
Quand tous quatre muets, sous un maître inhumain,
Jadis au châtement nous présentions la main ;
Et mon frère et Lebrun, les Muses elles-mêmes ;
De Pange, fugitif de ces neuf sœurs qu'il aime :
Voilà le cercle entier qui, le soir, quelquefois,
A des vers non sans peine obtenus de ma voix,
Prête une oreille amie et cependant sévère.
Puissé-je ainsi toujours dans cette troupe chère
Me revoir chaque fois que mes avides yeux
Auront porté longtemps mes pas de lieux en lieux,
Amant des nouveautés compagnes de voyage,
Courant partout, partout cherchant à mon passage

Quelque ange aux yeux divins qui veuille me charmer,
Qui m'écoute ou qui m'aime, ou qui se laisse aimer.



ÉLÉGIE XVII

AH ! des pleurs ! des regrets ! lisez, amis. C'est elle.
On m'outrage, on me chasse, et puis on me rappelle.
Non ; il fallait d'abord m'accueillir sans détours.
Non, non ; je n'irai point. La nuit tombe ; j'accours.
On s'excuse, on gémit ; enfin on me renvoie ;
Je sors. Chez mes amis je viens trouver la joie,
Et parmi nos festins un billet repentant
Bientôt me suit et vient me dire qu'on m'attend.

« Écoute, jeune ami de ma première enfance,
Je te connais. Malgré ton aimable silence,
Je connais la beauté qui t'a contraint d'aimer,
Qui t'agite tout bas, que tu n'oses nommer.
Certe un beau jour n'est pas plus beau que son visage.
Mais, si tu ne veux point gémir dans l'esclavage,
Sache que trop d'amour excite leur dédain.
Laisse-la quelquefois te désirer en vain,
Il est bon, quelque orgueil dont s'enivrent ces belles,
De leur montrer pourtant qu'on peut se passer d'elles,
Viens, et loin d'être faible, allons, si tu m'en crois,
Respirer la fraîcheur de la nuit et des bois ;

Car, dans cette saison de chaleur étouffée,
Tu sais, le jour n'est bon qu'à donner à Morphée.
Allons. Et pour Camille, elle n'a qu'à dormir. »

Passons devant ses murs. Je veux, pour la punir,
Je veux qu'à son réveil demain on lui rapporte
Qu'on m'a vu. Je passais sans regarder sa porte.
Qu'elle s'écrie alors, les larmes dans les yeux,
Que tout homme est parjure et qu'il n'est point de dieux !
Tiens. C'est ici. Voilà ses jardins solitaires
Tant de fois attentifs à nos tendres mystères ;
Et là, tiens, sur ma tête est son lit amoureux,
Lit chéri, tant de fois fatigué de nos jeux,
Ah ! le verre et le lin, délicate barrière,
Laissent voir à nos yeux la tremblante lumière
Qui, jusqu'à l'aube au teint moins que le sien vermeil,
Veille près de sa couche et garde son sommeil.
C'est là qu'elle m'attend. Oh ! si tu l'avais vue,
Quand fermant ses beaux yeux, mollement étendue,
Laisant tomber sa tête, un calme pur et frais
Comme aux anges du ciel fait reluire ses traits !
Ah ! je me venge aussi plus qu'elle ne mérite.
Un vain caprice, un rien... Ami, fuyons bien vite ;
Fuyons vite, courons. Mes projets seront sûrs
Quand je ne verrai plus sa porte ni ses murs.



ÉLÉGIE XVIII

Qui ? moi ? moi de Phœbus te dicter les leçons ?
Moi, dans l'ombre ignoré, moi que ses nourrissons
Pour émule aujourd'hui désavoueraient peut-être ?
Dans ce bel art des vers je n'ai point eu de maître ;
Il n'en est point, ami. Les poètes vantés,
Sans cesse avec transport lus, relus, médités ;
Les dieux, l'homme, le ciel, la nature sacrée
Sans cesse étudiée, admirée, adorée,
Voilà nos maîtres saints, nos guides éclatants.
A peine avais-je vu luire seize printemps,
Aimant déjà la paix d'un studieux asile,
Ne connaissant personne, inconnu, seul, tranquille,
Ma voix humble à l'écart essayait des concerts ;
Ma jeune lyre osait balbutier des vers.
Déjà même Sapho, des champs de Mitylène
Avait daigné me suivre aux rives de la Seine.
Déjà dans les hameaux, silencieux rêveur,
Une source inquiète, un ombrage, une fleur,
Des filets d'Arachné l'ingénieuse trame,
De doux ravissements venaient saisir mon âme.
Des voyageurs lointains auditeur empressé,
Sur nos tableaux savants où le monde est tracé,
Je courais avec eux du couchant à l'aurore.
Fertile en songes vains que je chéris encore,
J'allais partout, partout bientôt accoutumé ;

Aimant tous les humains, de tout le monde aimé.
Les pilotes bretons me portaient à Surate ;
Les marchands de Damas me guidaient vers l'Euphrate.
Que dis-je ? dès ce temps, mon cœur, mon jeune cœur
Commençait dans l'amour à sentir un vainqueur ;
Il se troublait dès lors au souris d'une belle.
Qu'à sa pente première il est resté fidèle !
C'est là, c'est en aimant que pour louer ton choix
Les Muses d'elles-mêmes adouciront ta voix.
Du sein de notre amie, ô combien notre lyre
Abonde à publier sa beauté, son empire,
Ses grâces, son amour de tant d'amour payé !
Mais quoi ! pour être heureux faut-il être envié ?
Quand même auprès de toi les yeux de ta maîtresse
N'attireraient jamais les ondes du Permesse,
Qu'importe ? Penses-tu qu'il ait perdu ses jours
Celui qui, se livrant à ses chères amours,
Recueilli dans sa joie, eut pour toute science
De jouir en secret ? fut heureux en silence ?

Qu'il est doux, au retour de la froide saison,
Jusqu'au printemps nouveau regagnant la maison,
De la voir devant vous accourir au passage,
Ses cheveux en désordre épars sur son visage :
Son oreille de loin a reconnu vos pas,
Elle vole et s'écrie et tombe dans vos bras,
Et sur vous appuyée et respirant à peine,
A son foyer secret loin des yeux vous entraîne.
Là, mille questions qui vous coupent la voix,
Doux reproches, baisers, se pressent à la fois.
La table entre vous deux à la hâte est servie ;
L'œil humide de joie, au banquet elle oublie

Et les mets et la table, et se nourrit en paix
 Du plaisir de vous voir, de contempler vos traits.
 Sa bouche ne dit rien ; mais ses yeux, mais son âme
 Vous parlent, et bientôt des caresses de flamme
 Vous mènent à ce lit qui se plaignait de vous.
 C'est là qu'elle s'informe avec un soin jaloux
 Si beaucoup de plaisirs, surtout si quelque belle,
 Habitait la contrée où vous étiez loin d'elle.



ÉLÉGIE XIX

MAIS ne m'a-t-elle pas juré d'être infidèle ?
 Mais n'est-ce donc pas moi qu'elle a banni loin d'elle ?
 Mais sa voix intrépide, et ses yeux, et son front,
 Ne se vantaient-ils pas de m'avoir fait affront ?
 C'est donc pour essayer quelque nouvel outrage,
 Pour l'accabler moi-même et d'insulte et de rage,
 La prier, la maudire, invoquer le cercueil,
 Que je retourne encor vers son funeste seuil,
 Errant dans cette nuit turbulente, orageuse,
 Moins que ce triste cœur noire et tumultueuse ?

Ce n'était pas ainsi que, sans crainte et sans bruit,
 Jadis à la faveur d'une plus belle nuit,
 Invisible, attendu par des baisers de flamme...
 O toi, jeune imprudent que séduit une femme,

Si ton cœur veut en croire un cœur trop agité,
 Ne courbe point ta tête au joug de la beauté.
 Ris plutôt de ses feux et méprise ses charmes.
 Vois d'un œil sec et froid ses soupirs et ses larmes.
 Règne en tyran cruel ; aime à la voir souffrir ;
 Laisse-la toute seule et transir et mourir.
 Tous ses soupirs sont faux, ses larmes infidèles,
 Son souris venimeux, ses caresses mortelles.
 Ah ! si tu connaissais de quel art inouï
 La perfide enivra ce cœur qu'elle a trahi !
 De quel art ses discours (faut-il qu'il m'en souviene !)
 Me faisaient voir sa vie attachée à la mienne !
 Avait-elle bien pu vivre et ne m'aimer pas ?
 Combien de fois, de joie expirante en mes bras,
 Faible, exhalant à peine une voix amoureuse,
 « Ah ! dieux ! s'écriait-elle, ah ! que je suis heureuse ! »
 Combien de fois encor, d'une brûlante main
 Pressant avec fureur ma tête sur son sein,
 Ses cris me reprochaient des caresses paisibles ;
 Mes baisers, à l'entendre, étaient froids, insensibles ;
 Le feu qui la brûlait ne pouvait m'enflammer
 Et mon sexe cruel ne savait point aimer !
 Et moi, fier et confus de son inquiétude,
 Je faisais le procès à mon ingratitude ;
 Je plaignais son amour, et j'accusais le mien ;
 Je haïssais mon cœur si peu digne du sien.

Je frissonne. Ah ! je sens que je m'approche d'elle.
 Oui, je la vois, grands dieux ! cette maison cruelle
 Que sans trouble jamais n'aborderent mes pas.
 Mais ce trouble était doux, et je ne mourais pas.
 Mais elle n'avait point, sans pitié même feinte,

Rassasié mon cœur et de fiel et d'absinthe.
 Ah ! d'affronts aujourd'hui je la veux accabler.
 De véritables pleurs de ses yeux vont couler.
 Tout ce qu'ont de plus dur l'insulte, la colère,
 Je veux... Mais essayons plutôt ce que peut faire
 Ce silence indulgent qui semble caresser,
 Qui pardonne et rassure, et plaint sans offenser.
 Oui, laissons le dépit et l'injure farouche :
 Allons, je veux entrer le rire sur la bouche,
 Le front calme et serein. Lycoris, je veux voir
 S'il est vrai que la paix soit toute en mon pouvoir.
 Prends courage, mon cœur : de douces espérances
 Me disent qu'aujourd'hui finiront tes souffrances,



ÉLÉGIE XX

L'ART, des transports de l'âme est un faible interprète :
 L'art ne fait que des vers ; le cœur seul est poète.
 Sous sa fécondité le génie opprimé
 Ne peut garder l'ouvrage en sa tête formé.
 Malgré lui, dans lui-même un vers sûr et fidèle
 Se teint de sa pensée et s'échappe avec elle.
 Son cœur dicte ; il écrit. A ce maître divin
 Il ne fait qu'obéir et que prêter sa main,
 S'il est aimé, content, si rien ne le tourmente,
 Si la folâtre joie et la jeunesse ardente

Étalent sur son teint l'éclat de leurs couleurs,
 Ses vers, frais et vermeils, pétris d'ambre et de fleurs,
 Brillants de la santé qui luit sur son visage,
 Trouvent doux d'être au monde et que vieillir est sage.
 Si, pauvre et généreux, son cœur vient de souffrir
 Aux cris d'un indigent qu'il n'a pu secourir ;
 Si la beauté qu'il aime, inconstante et légère,
 L'oublie en écoutant une amour étrangère ;
 De sables douloureux si ses flancs sont brûlés,
 Ses tristes vers en deuil, d'un long crêpe voilés,
 Ne voyant que des maux sur la terre où nous sommes,
 Jugent qu'un prompt trépas est le seul bien des hommes.
 Toujours vrai, son discours souvent se contredit.
 Comme il veut, il s'exprime : il blâme, il applaudit.
 Vainement la pensée est rapide et volage :
 Quand elle est prête à fuir, il l'arrête au passage.
 Ainsi, dans ses écrits partout se traduisant,
 Il fixe le passé pour lui toujours présent,
 Et sait, de se connaître ayant la sage envie,
 Refeuilleter sans cesse et son âme et sa vie.



ÉLÉGIE XXI

RESTE, reste avec nous, ô père des bons vins !
 Dieu propice, ô Bacchus ! toi dont les flots divins
 Versent le doux oubli de ces maux qu'on adore ;
 Toi, devant qui l'amour s'enfuit et s'évapore,

Comme de ce cristal aux mobiles éclairs
Tes esprits odorants s'exhalent dans les airs.

Eh bien ! mes pas ont-ils refusé de vous suivre ?
« Nous venons, disiez-vous, te conseiller de vivre.
Au lieu d'aller gémir, mendier des dédains,
Suis-nous, si tu le peux. La joie à nos festins
T'appelle. Viens, les fleurs ont couronné la table ;
Viens, viens y consoler ton âme inconsolable. »

Vous voyez, mes amis, si de ce noble soin
Mon cœur tranquille et libre avait aucun besoin.
Camille dans mon cœur ne trouve plus des armes,
Et je l'entends nommer sans trouble, sans alarmes ;
Ma pensée est loin d'elle, et je n'en parle plus ;
Je crois la voir muette et le regard confus,
Pleurante. Sa beauté présomptueuse et vaine
Lui disait qu'un captif, une fois dans sa chaîne,
Ne pouvait songer... Mais, que nous font ses ennuis ?
Jeune homme, apporte-nous d'autres fleurs et des fruits.
Qu'est-ce, amis ? nos éclats, nos jeux se ralentissent !
Que des verres plus grands dans nos mains se remplissent,
Pourquoi vois-je languir ces vins abandonnés,
Sous le liège tenace encore emprisonnés ?
Voyons si ce premier, fils de l'Andalousie,
Vaudra ceux dont Madère a formé l'ambroisie,
Ou ceux dont la Garonne enrichit ses coteaux,
Ou la vigne foulée aux pressoirs de Cîteaux.
Non, rien n'est plus heureux que le mortel tranquille
Qui, cher à ses amis, à l'amour indocile,
Parmi les entretiens, les jeux et les banquets,
Laisse couler la vie et n'y pense jamais.

Ah ! qu'un front et qu'une âme à la tristesse en proie
Feignent malaisément et le rire et la joie !
Je ne sais, mais partout je l'entends, je la voi ;
Son fantôme attrayant est partout devant moi ;
Son nom, sa voix absente erre dans mon oreille.
Peut-être aux feux du vin que l'amour se réveille :
Sous les bosquets de Chypre, à Vénus consacrés,
Bacchus mûrit l'azur de ses pampres dorés.
J'ai peur que, pour tromper ma haine et ma vengeance,
Tous ces dieux malfaisants ne soient d'intelligence.
Du moins il m'en souvient, quand autrefois auprès
De cette ingrante aimée, en nos festins secrets,
Je portais à la hâte à ma bouche ravie
La coupe demi-pleine à ses lèvres saisie,
Ce nectar, de l'amour ministre insidieux,
Bien loin de les éteindre, aiguillonnait mes feux.
Ma main courait saisir, de transports chatouillée,
Sa tête noblement folâtre, échevelée.
Elle riait ; et moi, malgré ses bras jaloux,
J'arrivais à sa bouche, à ses baisers si doux.
J'avais soin de reprendre, utile stratagème !
Les fleurs que sur son sein j'avais mises moi-même ;
Et sur ce sein, mes doigts égarés, palpitants,
Les cherchaient, les suivaient, et les ôtaient longtemps.
Ah ! je l'aimais alors ! Je l'aimerais encore,
Si de tout conquérir la soif qui la dévore
Eût flatté mon orgueil au lieu de l'outrager,
Si mon amour n'avait qu'un outrage à venger,
Si vingt crimes nouveaux n'avaient trop su l'éteindre,
Si je ne l'abhorrais ! Ah ! qu'un cœur est à plaindre
De s'être à son amour longtemps accoutumé,
Quand il faut n'aimer plus ce qu'on a tant aimé !

Pourquoi, grands dieux ! pourquoi la fîtes-vous si belle ?
 Mais ne me parlez plus, amis, de l'infidèle :
 Que m'importe qu'un autre adore ses attraits,
 Qu'un autre soit le roi de ses festins secrets ;
 Que tous deux en riant ils me nomment peut-être ;
 De ses cheveux épars qu'un autre soit le maître ;
 Qu'un autre ait ses baisers, son cœur ; qu'une autre main
 Poursuive lentement des bouquets sur son sein.
 Un autre ! Ah ! je ne puis en souffrir la pensée !
 Riez, amis ; nommez ma fureur insensée.
 Vous n'aimez pas, et j'aime, et je brûle, et je pars
 Me coucher sur sa porte, implorer ses regards ;
 Elle entendra mes pleurs, elle verra mes larmes ;
 Et dans ses yeux divins, pleins de grâces, de charmes,
 Le sourire ou la haine, arbitres de mon sort,
 Vont ou me pardonner ou prononcer ma mort.



ÉLÉGIE XXII

O nuit, nuit douloureuse ! ô toi, tardive aurore,
 Viens-tu ? vas-tu venir ? es-tu bien loin encore ?
 Ah ! tantôt sur un flanc, puis sur l'autre, au hasard
 Je me tourne et m'agite, et ne peux nulle part
 Trouver que l'insomnie amère, impatiente,
 Qu'un malaise inquiet et qu'une fièvre ardente.
 Tu dors, belle D'.r. ; c'est toi, c'est mon amour

Qui retient ma paupière ouverte jusqu'au jour.
 Si tu l'avais voulu, dieux! cette nuit cruelle
 Aurait pu s'écouler plus rapide et plus belle,
 Mon âme, comme un songe, autour de ton sommeil
 Voltige. En me lisant demain, à ton réveil,
 Tu verras, comme toi, si mon cœur est paisible.
 J'ai soulevé pour toi, sur ma couche pénible,
 Ma tête appesantie. Assis et plein de toi,
 Le nocturne flambeau qui luit auprès de moi
 Me voit, en sons plaintifs et mêlés de caresses,
 Verser sur le papier mon cœur et mes tendresses.
 Tu dors, belle D'.r.; tes beaux yeux sont fermés.
 Ton haleine de rose aux soupirs embaumés
 Entr'ouvre mollement tes deux lèvres vermeilles!
 Mais si je me trompais! dieux! ô dieux! si tu veilles!
 Et si, quand loin de toi j'endure le tourment
 D'une insomnie amère, aux bras d'un autre amant,
 Pour toi, de cette nuit qui s'échappe trop vite
 Une douce insomnie embellissait la fuite!

Dieu d'oubli, viens fermer mes yeux. O dieu de paix!
 Sommeil, viens, fallût-il les fermer pour jamais.
 Un autre dans ses bras! ô douloureux outrage!
 Un autre! ô honte! ô mort! ô désespoir! ô rage!
 Malheureux insensé! pourquoi, pourquoi les dieux
 A juger la beauté formèrent-ils mes yeux?
 Pourquoi cette âme faible et si molle aux blessures
 De ces regards féconds en douces impostures?
 Une amante moins belle aime mieux, et du moins
 Humble et timide, à plaire elle est pleine de soins;
 Elle est tendre; elle a peur de pleurer votre absence.
 Fidèle, peu d'amants attaquent sa constance;

Et son égale humeur, sa facile gâité,
L'habitude, à son front, tiennent lieu de beauté.
Mais celle qui partout fait conquête nouvelle,
Celle qu'on ne voit point sans dire : Oh ! qu'elle est belle !
Insulte, en son triomphe, aux soupirs de l'amour.
Souveraine au milieu d'une tremblante cour,
Dans son léger caprice, inégale et soudaine,
Tendre et douce aujourd'hui, demain froide et hautaine,
Si quelqu'un se dérobe à ses enchantements,
Qu'est-ce enfin qu'un de moins dans ce peuple d'amants ?
On brigue ses regards, elle s'aime et s'admire,
Et ne connaît d'amour que celui qu'elle inspire.



ÉLÉGIE XXIII

IL n'est que d'être roi pour être heureux au monde.
Bénis soient tes décrets, ô sagesse profonde !
Qui me voulus heureux, et prodigue envers moi
M'as fait dans mon asile et mon maître et mon roi.
Mon Louvre est sous le toit, sur ma tête il s'abaisse,
De ses premiers regards l'orient le caresse.
Lit, sièges, table y sont portant de toutes parts
Livres, dessins, crayons, confusément épars.
Là, je dors, chante, lis, pleure, étudie et pense.
Là, dans le calme pur, je médite en silence
Ce qu'un jour je veux être ; et seul à m'applaudir,

Je sème la moisson que je veux recueillir.
 Là, je reviens toujours, et toujours les mains pleines,
 Amasser le butin de mes courses lointaines :
 Soit qu'en un livre antique à loisir engagé
 Dans ses doctes feuillets j'aie au loin voyagé ;
 Soit plutôt que passant et vallons et rivières,
 J'aie au loin parcouru les terres étrangères.
 D'un vaste champ de fleurs je tire un peu de miel.
 Tout m'enrichit et tout m'appelle, et chaque ciel
 M'offrant quelque dépouille utile et précieuse,
 Je remplis lentement ma ruche industrielle.



ÉLÉGIE XXIV

REINE de mes banquets, que Lycoris y vienne ;
 Que des fleurs de sa tête elle pare la mienne ;
 Pour enivrer mes sens, que le feu de ses yeux
 S'unisse à la vapeur des vins délicieux.
 Hâtons-nous, l'heure fuit. Un jour, inexorable,
 Vénus, qui pour les dieux fit le bonheur durable,
 A nos cheveux blanchis refusera des fleurs,
 Et le printemps pour nous n'aura plus de couleurs
 Qu'un sein voluptueux, des lèvres demi-closes,
 Respirant près de nous leur haleine de roses ;
 Que Phryné sans réserve abandonne à nos yeux
 De ses charmes secrets les contours gracieux.

Quand l'âge aura sur nous mis sa main flétrissante,
 Que pourra la beauté, quoique toute-puissante ?
 Nos cœurs en la voyant ne palpiteront plus.

.....

C'est alors qu'exilé dans mon champêtre asile,
 De l'antique sagesse admirateur tranquille,
 Du mobile univers interrogeant la voix,
 J'irai de la nature étudier les lois :
 Par quelle main sur soi la terre suspendue
 Voit mugir autour d'elle Amphitrite étendue ;
 Quel Titan foudroyé respire avec effort
 Des cavernes d'Etna la ruine et la mort ;
 Quel bras guide les cieus ; à quel ordre enchaînée
 Le soleil bienfaisant nous ramène l'année ;
 Quel signe aux ports lointains arrête l'étranger ;
 Quel autre sur la mer conduit le passager,
 Quand sa patrie absente et longtemps appelée
 Lui fait tenter l'Europe et les flots de Malée ;
 Et quel, de l'abondance heureux avant-coureur,
 Arme d'un aiguillon la main du laboureur.
 Cependant jouissons ; l'âge nous y convie.
 Avant de la quitter, il faut user la vie :
 Le moment d'être sage est voisin du tombeau.

Allons, jeune homme, allons, marche ; prends ce flambeau,
 Marche, allons. Mène-moi chez ma belle maîtresse.
 J'ai pour elle aujourd'hui mille fois plus d'ivresse.
 Je veux que des baisers plus doux, plus dévorants,
 N'aient jamais vers le ciel tourné ses yeux mourants.



ÉLÉGIE XXV

SILS n'ont point le bonheur, en est-il sur la terre !
Quel mortel, inhabile à la félicité,
Regrettera jamais sa triste liberté,
Si jamais des amants il a connu les chaînes ?
Leurs plaisirs sont bien doux, et douces sont leurs peines.
S'ils n'ont point ces trésors que l'on nomme des biens,
Ils ont les soins touchants, les secrets entretiens ;
Des regards, des soupirs, la voix tendre et divine,
Et des mots caressants la mollesse enfantine.
Auprès d'eux tout est beau, tout pour eux s'attendrit.
Le ciel rit à la terre, et la terre fleurit.
Aréthuse serpente et plus pure et plus belle ;
Une douleur plus tendre anime Philomèle.
Flore embaume les airs ; ils n'ont que de beaux cieux.
Aux plus arides bords Tempé rit à leurs yeux.
A leurs yeux tout est pur comme leur âme est pure ;
Leur asile est plus beau que toute la nature.
La grotte est favorable à leurs embrassements,
D'âge en âge est un temple honoré des amants.
O rives du Pénée ! antres, vallons, prairies,
Lieux qu'Amour a peuplés d'antiques rêveries ;
Vous, bosquets d'Anio ; vous, ombrages fleuris,
Dont l'épaisseur fut chère aux nymphes du Liris ;
Toi surtout, ô Vaucluse, ô retraite charmante !
O ! que j'aïlle y languir aux bras de mon amante ;

De baisers, de rameaux, de guirlandes lié,
Oubliant tout le monde, et du monde oublié.
Ah ! que ceux qui, plaignant l'amoureuse souffrance,
N'ont connu qu'une oisive et morne indifférence,
En bonheur, en plaisir pensent m'avoir vaincu :
Ils n'ont fait qu'exister, l'amant seul a vécu.



ÉLÉGIE XXVI

SOUFFRÈ un moment encor ; tout n'est que changement ;
L'axe tourne, mon cœur ; souffre encore un moment.
La vie est-elle toute aux ennuis condamnée ?
L'hiver ne glace point tous les mois de l'année.
L'Eurus retient souvent ses bonds impétueux ;
Le fleuve, emprisonné dans des rocs tortueux,
Lutte, s'échappe, et va, par des pentes fleuries,
S'étendre mollement sur l'herbe des prairies.
C'est ainsi que d'écueils et de vagues pressé,
Pour mieux goûter le calme, il faut avoir passé,
Des pénibles détroits d'une vie orageuse,
Dans une vie enfin plus douce et plus heureuse.
La Fortune, arrivant à pas inattendus,
Frappe et jette en vos mains mille dons imprévus :
On le dit. Sur mon seuil jamais cette volage
N'a mis le pied. Mais quoi ! son opulent passage,

Moi qui l'attends plongé dans un profond sommeil,
Viendra, sans que j'y pense, enrichir mon réveil.

Toi qu'aidé de l'aimant plus sûr que les étoiles,
Le nocher sur la mer poursuit à pleines voiles ;
Qui sais de ton palais, d'esclaves abondant,
De diamants, d'azur, d'émeraudes ardent,
Aux gouffres du Potose, aux antres de Golconde,
Tenir les rênes d'or qui gouvernent le monde,
Brillante déité ! tes riches favoris
Te fatiguent sans cesse et de vœux et de cris.
Peu satisfait le pauvre, ô belle souveraine !
Peu, seulement assez pour que, libre de chaîne,
Sur les bords où malgré ses rides, ses revers,
Belle encor l'Italie attire l'univers,
Je puisse au sein des arts vivre et mourir tranquille !
C'est là que mes désirs m'ont promis un asile ;
C'est là qu'un plus beau ciel peut-être dans mes flancs
Éteindra les douleurs et les sables brûlants.
Là j'irai t'oublier, rire de ton absence ;
Là, dans un air plus pur respirer en silence,
(Et nonchalant du terme où finiront mes jours)
La santé, le repos, les arts et les amours.



ÉLÉGIE XXVII

NON, je ne l'aime plus ; un autre la possède.
On s'accoutume au mal que l'on voit sans remède.
De ses caprices vains je ne veux plus souffrir :
Mon élégie en pleurs ne sait plus l'attendrir.
Allez, Muses, partez. Votre art m'est inutile ;
Que me font vos lauriers ? vous laissez fuir Camille.
Près d'elle je voulais vous avoir pour soutien.
Allez, Muses, partez, si vous n'y pouvez rien,

Voilà donc comme on aime ! On vous tient, vous caresse,
Sur les lèvres toujours on a quelque promesse,
Et puis... Ah ! laissez-moi, souvenirs ennemis,
Projets, attente, espoir, qu'elle m'avait permis :
« Nous irons au hameau. Loin, bien loin de la ville,
Ignorés et contents, un silence tranquille
Ne montrera qu'au ciel notre asile écarté.
Là son âme viendra m'aimer en liberté.
Fuyant d'un luxe vain l'entrave impérieuse,
Sans suite, sans témoins, seule et mystérieuse,
Jamais d'un œil mortel un regard indiscret
N'osera la connaître et savoir son secret.
Seul je vivrai pour elle, et mon âme empressée
Épiera ses désirs, ses besoins, sa pensée.
C'est moi qui ferai tout ; moi qui de ses cheveux
Sur sa tête le soir assemblerai les nœuds.

Par moi de ses atours à loisir dépouillée,
 Chaque jour par mes mains la plume amoncelée
 La recevra charmante, et mon heureux amour
 Détruira chaque nuit cet ouvrage du jour.
 Sa table par mes mains sera prête et choisie;
 L'eau pure, de ma main, lui sera l'ambrosie.
 Seul, c'est moi qui serai partout, à tout moment,
 Son esclave fidèle et son fidèle amant. »
 Tels étaient mes projets qu'insensés et volages
 Le vent a dissipés parmi de vains nuages !

Ah ! quand d'un long espoir on flatta ses désirs,
 On n'y renonce point sans peine et sans soupirs.
 Que de fois je t'ai dit : « Garde d'être inconstante,
 Le monde entier déteste une parjure amante ;
 Fais-moi plutôt gémir sous des glaives sanglants,
 Avec le feu plutôt déchire-moi les flancs. »
 O honte ! A deux genoux j'exprimais ces alarmes ;
 J'allais couvrant tes pieds de baisers et de larmes.
 Tu me priais alors de cesser de pleurer :
 En foule tes serments venaient me rassurer.
 Mes craintes t'offensaient ; tu n'étais pas de celles
 Qui font jeu de courir à des flammes nouvelles ;
 Mille sceptres offerts pour ébranler ta foi,
 Eût-ce été rien au prix du bonheur d'être à moi ?
 Avec de tels discours, ah ! tu m'aurais fait croire
 Aux clartés du soleil dans la nuit la plus noire.
 Tu pleurais même ; et moi, lent à me défier,
 J'allais avec le lin dans tes yeux essayer
 Ces larmes lentement et malgré toi séchées ;
 Et je baisais ce lin qui les avait touchées.
 Bien plus, pauvre insensé ! j'en rougis : mille fois

Ta louange a monté ma lyre avec ma voix.
Je voudrais que Vulcain, et l'onde où tout s'oublie,
Eût consumé ces vers témoins de ma folie.
La même lyre encor pourrait bien me venger.
Perfide ! Mais, non, non, il faut n'y plus songer.
Quoi ! toujours un soupir vers elle me ramène !
Allons. Haïssons-la, puisqu'elle veut ma haine.
Oui, je la hais. Je jure... Eh ! serments superflus !
N'ai-je pas dit assez que je ne l'aimais plus ?



ÉLÉGIE XXVIII

Et c'est Glycère, amis, chez qui la table est prête ?
Et la belle Saxonne est aussi de la fête ;
Et Rose, qui jamais ne lasse les désirs,
Et dont la danse molle aiguillonne aux plaisirs ?
Et sa sœur, aux accents de la voix la plus rare
Mélera, dites-vous, les sons de la guitare ?
Et nous aurons Julie, au rire étincelant,
Au sein plus que l'albâtre et solide et brillant ?
Certe, en pareille orgie autrefois je l'ai vue,
Ses longs cheveux épars, courante, demi-nue :
En ses bruyantes nuits Cithéron n'a jamais
Vu ménade plus belle errer dans ses forêts.
J'y consens. Avec vous je suis prêt à m'y rendre,
Allons. Mais si Camille, ô dieux ! vient à l'apprendre ?

Quel orage suivra ce banquet tant vanté,
S'il faut qu'à son oreille un mot en soit porté!
Oh! vous ne savez pas jusqu'où va son empire.
Si j'ai loué des yeux, une bouche, un sourire,
Ou si, près d'une belle assis en un repas,
Nos lèvres en riant ont murmuré tout bas,
Elle a tout vu. Bientôt cris, reproches, injure :
Un mot, un geste, un rien, tout était un parjure.
Chacun pour cette belle avait vu mes égards.
Je lui parlais des yeux, je cherchais ses regards.
Et puis des pleurs! des pleurs... que Memnon sur sa cendre
A sa mère immortelle en a moins fait répandre.
Que dis-je ? sa vengeance ose en venir aux coups ;
Elle me frappe. Et moi, je feins, dans mon courroux,
De la frapper aussi, mais d'une main légère,
Et je baise sa main impuissante et colère ;
Car ses bras ne sont forts qu'aux amoureux exploits.
La fureur ne peut même aigrir sa douce voix.
Ah! je l'aime bien mieux injuste qu'indolente.
Sa colère me plaît et décèle une amante.
Si j'ai peur de la perdre, elle tremble à son tour ;
Et la crainte inquiète est fille de l'amour.
L'assurance tranquille est d'un cœur insensible.
Loin! à mes ennemis une amante paisible ;
Moi, je hais le repos. Quel que soit mon effroi
De voir de si beaux yeux irrités contre moi,
Je me plais à nourrir de communes alarmes.
Je veux pleurer moi-même ou voir couler ses larmes,
Accuser un outrage ou calmer un soupçon,
Et toujours pardonner ou demander pardon.

Mais quels éclats, amis !... C'est la voix de Julie :

Entrons. O quelle nuit ! joie, ivresse, folie !
Que de seins envahis et mollement pressés !
Malgré de vains efforts que d'appas caressés !
Que de charmes divins forcés dans leur retraite !
Il faut que de la Seine, au cri de notre fête,
Le flot résonne au loin, de nos jeux égayé,
Et qu'en son lit voisin le marchand éveillé,
Écoutant nos plaisirs d'une oreille jalouse,
Redouble ses baisers à sa trop jeune épouse.



ÉLÉGIE XXIX

DE l'art de Pyrgotèle élève ingénieux,
Dont, à l'aide du tour, le fer industriel
Aux veines des cailloux du Gange ou de Syrie
Sait confier les traits de la jeune Marie,
Grave sur l'améthyste ou l'onyx étoilé
Ce que d'elle aujourd'hui les dieux m'ont révélé.

Souvent, lorsqu'aux transports mon âme s'abandonne,
L'harmonieux démon descend et m'environne,
Chante ; et ses ailes d'or, agitant mes cheveux,
Rafraîchissent mon front qui bouillonne de feux.
Il m'a dit ta naissance, ô jeune Florentine !
C'est vous, nymphes d'Arno, qui des bras de Lucine

Vintes la recueillir, et vos rians berceaux
L'endormirent au bruit de l'onde et des roseaux;
Et Phœbus, du Cancer hôte ardent et rapide,
Ne pouvait point la voir dans cette grotte humide,
Sous des piliers de nacre entourés de jasmin,
Reposer sur un lit de pervenche et de thym.
Abandonnant les fleurs, de sonores abeilles
Vinrent, en bourdonnant, sur ses lèvres vermeilles
S'asseoir et déposer ce miel doux et flatteur
Qui coule avec sa voix et pénètre le cœur.
Reine aux yeux éclatants, la belle Poésie
Lui sourit et trempa sa bouche d'ambrosie,
Arma ses faibles mains des fertiles pinceaux
Qui font vivre la toile en magiques tableaux,
Et mit dans ses regards ce feu, cette âme pure
Qui sait voir la beauté, fille de la nature.
Une lyre aux sept voix lui faisait écouter
Les sons que Pausilippe est fier de répéter,
Et les douces Vertus et les Grâces décentes,
Les bras entrelacés, autour d'elle dansantes,
Veillaient sur son sommeil, et surent la cacher
A Vénus, à l'Amour, qui brûlaient d'approcher ;
Et puis au lieu de lait, pour nourrir son enfance,
Mêlèrent la candeur, la gaieté, l'indulgence,
La bienveillance amie au sourire ingénu,
Et le talent modeste à lui seul inconnu,
Et la sainte fierté que nul revers n'opprime,
La paix, la conscience ignorante du crime,
La simplicité chaste aux regards caressants,
Près de qui les pervers deviendraient innocents.

Artiste, pour l'honneur de ton durable ouvrage,

Graves-y tous ces dons brillants sur son visage.
Grave, si tu le peux, son âme et ses discours,
Sa voix, lien puissant d'où dépendent nos jours,
Les jours de ses amis, troupe heureuse et fidèle,
Qui vivent tous pour elle, et qui mourraient pour elle.
De la seule beauté le flambeau passager
Allume dans les sens un feu prompt et léger ;
Mais les douces Vertus et les Grâces décentes
N'inspirent aux cœurs purs que des flammes constantes.



ÉLÉGIE XXX

DE PANGE, ami chéri, jeune homme heureux et sage,
Parle, de ce matin dis-moi quel est l'ouvrage.
Du vertueux bonheur montres-tu les chemins
A ce frère naissant dont j'ai vu que tes mains
Aiment à cultiver la charmante espérance ?
Ou bien vas-tu cherchant dans l'ombre et le silence,
Seul, quel encens le Gange aux flots religieux
Vit les premiers humains brûler aux pieds des dieux ?
Ou comment dans sa route, avec force tracée,
Descartes n'a point su contenir sa pensée ?
Consumant ma jeunesse en un loisir plus vain,
Seul, animé du feu que nous nommons divin,
Qui pour moi chaque jour ne luit qu'avec l'aurore,
Je rêve assis au bord de cette onde sonore

Qu'au penchant d'Hélicon, pour arroser ses bois,
 Le quadrupède ailé fit jaillir autrefois.
 A nos festins d'hier un souvenir fidèle
 Reporte mes souhaits, me flatte, me rappelle
 Tes pensers, tes discours et quelquefois les miens,
 L'amicale douceur de tes chers entretiens,
 Ton honnête candeur, ta modeste science,
 De ton cœur presque enfant la mûre expérience.
 Poursuis : dans ce bel âge où, faibles nourrissons,
 Nous répétons à peine un maître et ses leçons,
 Il est beau, dans les soins d'un solitaire asile,
 Même dans tes amours, doux, aimable, tranquille,
 De savoir loin des yeux, sans faste, sans fierté,
 Sage pour soi, content, chercher la vérité.
 Va, poursuis ta carrière, et sois toujours le même ;
 Sois heureux, et surtout aime un ami qui t'aime.
 Ris de son cœur débile aux désirs condamné,
 De l'étude aux amours sans cesse promené,
 Qui, toujours approuvant ce dont il fuit l'usage,
 Aimera la sagesse, et ne sera point sage.



ÉLÉGIE XXXI

MANES de Callimaque, ombre de Philétas,
 Dans vos saintes forêts daignez guider mes pas.
 J'ose, nouveau pontife aux antres du Permesse,

Mêler des chants français dans les chœurs de la Grèce.
Dites en quel vallon vos écrits médités
Soumirent à vos vœux les plus rares beautés.
Qu'aisément à ce prix un jeune cœur s'embrase!
Je n'ai point pour la gloire inquiété Pégase.
L'obscurité tranquille est plus chère à mes yeux
Que de ses favoris l'éclat laborieux.
Peut-être, n'écoutant qu'une jeune manie,
J'eusse aux rayons d'Homère allumé mon génie,
Et, d'un essor nouveau, jusqu'à lui m'élevant,
Volé de bouche en bouche heureux et triomphant.
Mais la tendre Élégie et sa grâce touchante
M'ont séduit, l'Élégie à la voix gémissante,
Au ris mêlé de pleurs, aux longs cheveux épars,
Belle, levant au ciel ses humides regards.
Sur un axe brillant c'est moi qui la promène
Parmi tous ces palais dont s'enrichit la Seine ;
Le peuple des amours y marche auprès de nous ;
La lyre est dans leurs mains. Cortège aimable et doux
Qu'aux fêtes de la Grèce enleva l'Italie !
Et ma fière Camille est la sœur de Délie.
L'Élégie, ô Le Brun ! renaît dans nos chansons,
Et les Muses pour elle ont amolli nos sons.
Avant que leur projet, qui fut bientôt le nôtre,
Pour devenir amis nous offrît l'un à l'autre,
Elle avait ton amour comme elle avait le mien ;
Elle allait de ta lyre implorer le soutien.
Pour montrer dans Paris sa langueur séduisante,
Elle implorait aussi ma lyre complaisante.
Femme, et pleine d'attraits, et fille de Vénus,
Elle avait deux amants l'un à l'autre inconnus.
J'ai vu qu'à ses faveurs ta part est la plus belle ;

Et pourtant je me plais à lui rester fidèle,
A voir mon vers, au rire, aux pleurs abandonné,
De rose ou de cyprès par elle couronné.
Par la lyre attendris, les rochers du Riphée
Se pressaient, nous dit-on, sur les traces d'Orphée.
Des murs fils de la lyre ont gardé les Thébains ;
Arion à la lyre a dû de longs destins.
Je lui dois des plaisirs. J'ai vu plus d'une belle
A mes accents émue, accuser l'infidèle
Qui me faisait pleurer et dont j'étais trah
Et souhaiter l'amour de qui le sent ainsi.
Mais, dieux ! que de plaisir quand, muette, immobile,
Mes chants font soupirer ma naïve Camille ;
Quand mon vers, tour à tour humble, doux, outrageant,
Éveille sur sa bouche un sourire indulgent,
Quand ma voix altérée enflammant son visage,
Son baiser vole et vient l'arrêter au passage.
O ! je ne quitte plus ces bosquets enchanteurs
Où rêva mon Tibulle aux soupirs séducteurs,
Où le feuillage encor dit Corinne charmante,
Où Cynthie est écrite en l'écorce odorante,
Où les sentiers français ne me conduisaient pas,
Où mes pas de Le Brun ont rencontré les pas.

Ainsi, que mes écrits, enfants de ma jeunesse,
Soient un code d'amour, de plaisir, de tendresse ;
Que partout de Vénus ils dispersent les traits ;
Que ma voix, que mon âme, y vivent à jamais ;
Qu'une jeune beauté, sur la plume et la soie,
Attendant le mortel qui fait toute sa joie,
S'amuse à mes chansons, y médite à loisir
Les baisers dont bientôt elle veut l'accueillir ;

Qu'à bien aimer tous deux mes chansons les excitent ;
Qu'ils s'adressent mes vers, qu'ensemble ils les récitent.
Lassés de leurs plaisirs, qu'au feu de mes pinceaux
Ils s'animent encore à des plaisirs nouveaux,
Qu'au matin, sur sa couche, à me lire empressée,
Lise du cloître austère éloigne sa pensée ;
Chaque bruit qu'elle entend, que sa tremblante main
Me glisse dans ses draps et tout près de son sein ;
Qu'un jeune homme, agité d'une flamme inconnue,
S'écrie aux doux tableaux de ma muse ingénue :
« Ce poète amoureux qui me connaît si bien,
Quand il a peint son cœur, avait lu dans le mien. »



ÉLÉGIE XXXII

DE PANGE, le mortel dont l'âme est innocente,
Dont la vie est paisible et de crimes exempte,
N'a pas besoin du fer qui veille autour des rois,
Des flèches dont le Scythe a rempli son carquois,
Ni du plomb que l'airain vomit avec la flamme.
Incapable de nuire, il ne voit dans son âme
Nulle raison de crainte, et loin de s'alarmer,
Confiant, il se livre aux délices d'aimer.
O de Pange ! ami sage, est bien fou qui s'ennuie.
Si les destins deux fois nous permettaient la vie,
L'une pour les travaux et les soins vigilants,

L'autre pour les amours, les plaisirs nonchalants,
 On irait d'une vie âpre et laborieuse
 Vers l'autre vie au moins pure et voluptueuse.
 Mais si nous ne vivons, ne mourons qu'une fois,
 Eh ! pourquoi, malheureux, sous de bizarres lois
 Tourmenter cette vie et la perdre sans cesse,
 Haletants vers le gain, les honneurs, la richesse ;
 Oubliant que le sort, immuable en son cours,
 Nous fit des jours mortels, et combien peu de jours !
 Sans les dons de Vénus quelle serait la vie ?
 Dès l'instant où Vénus me doit être ravie,
 Que je meure. Sans elle ici-bas rien n'est doux.

.....
 Humains, nous ressemblons aux feuilles d'un ombrage
 Dont au faite des cieus le soleil remonté
 Rafraîchit dans nos bois les chaleurs de l'été.
 Mais l'hiver, accourant d'un vol sombre et rapide,
 Nous sèche, nous flétrit, et son souffle homicide
 Secoue et fait voler, dispersés dans les vents,
 Tous ces feuillages morts qui font place aux vivants.
 La Parque, sur nos pas, fait courir devant elle
 Midi, le soir, la nuit, et la nuit éternelle,
 Et par grâce, à nos yeux qu'attend le long sommeil,
 Laisse voir au matin un regard du soleil.
 Quand cette heure s'enfuit, de nos regrets suivie,
 La mort est désirable et vaut mieux que la vie.
 O jeunesse rapide, ô songe d'un moment !
 Puis l'infirmes vieillesse, arrivant tristement,
 Presse d'un malheureux la tête chancelante,
 Courbe sur un bâton sa démarche tremblante,
 Lui couvre d'un nuage et les yeux et l'esprit,
 Et de soucis cuisants l'enveloppe et l'aigrit :

C'est son bien dissipé, c'est son fils, c'est sa femme,
Ou les douleurs du corps, si pesantes à l'âme,
Ou mille autres ennuis. Car, hélas ! nul mortel
Ne vit exempt de maux sous la voûte du ciel.
O ! quel présent funeste eut l'époux de l'Aurore,
De vieillir chaque jour et de vieillir encore,
Sans espoir d'échapper à l'immortalité !
Jeune, son front plaisait. Mais quoi ! toute beauté
Se flétrit sous les doigts de l'aride vieillesse.
Sur le front du vieillard habite la tristesse ;
Il se tourmente, il pleure, il veut que vous pleuriez,
Ses yeux par un beau jour ne sont plus égayés.
L'ombre épaisse et touffue et les prés et Zéphire
Ne lui disent plus rien, ne le font plus sourire.
La troupe des enfants, en l'écoutant venir,
Le fuit comme ennemi de leur jeune plaisir :
Et s'il aime, en tous lieux sa faiblesse exposée
Sert aux jeunes beautés de fable et de risée.



ÉLÉGIE XXXIII

QU'UN autre soit jaloux d'illustrer sa mémoire ;
Moi, j'ai besoin d'aimer : qu'ai-je besoin de gloire,
S'il faut, pour obtenir ses regards complaisants,
A l'ennui de l'étude immoler mes beaux ans ;
S'il faut, toujours errant, sans lien, sans maîtresse,

Étouffer dans mon cœur la voix de la jeunesse,
Et sur un lit oisif, consumé de langueur,
D'une nuit solitaire accuser la longueur ?
Aux sommets où Phœbus a choisi sa retraite,
Enfant, je n'allai point me réveiller poète ;
Mon cœur, loin du Permesse, a connu dans un jour
Les feux de Calliope et les feux de l'Amour.
L'Amour seul dans mon âme a créé le génie ;
L'Amour est seul arbitre et seul dieu de ma vie ;
En faveur de l'Amour quelquefois Apollon
Jusqu'à moi volera de son double vallon.
Mais que tous deux alors ils donnent à ma bouche
Cette voix qui séduit, qui pénètre, qui touche,
Cette voix qui dispose à ne refuser rien,
Cette voix, des amants le plus tendre lien.
Puisse un coup d'œil flatteur, provoquant mon hommage,
A ma langue incertaine inspirer du courage !
Sans dédain, sans courroux, puissé-je être écouté !
Puisse un vers caressant séduire la beauté !
Et si je puis encore, amoureux de sa chaîne,
Célébrer mon bonheur ou soupirer ma peine ;
Si je puis par mes sons touchants et gracieux,
Aller grossir un jour ce peuple harmonieux
De cygnes dont Vénus embellit ses rivages
Et se plaît d'égayer les eaux de ses bocages,
Sans regret, sans envie, aux vastes champs de l'air,
Mes yeux verront planer l'oiseau de Jupiter.
Sans doute, heureux celui qu'une palme certaine
Attend victorieux dans l'une et l'autre arène ;
Qui, tour à tour convive et de Gnide et des cieux
Des bras d'une maîtresse enlevé chez les dieux,
Ivre de voluptés, s'enivre encor de gloire,

Et qui, cher à Vénus et cher à la victoire,
Ceint des lauriers du Pinde et des fleurs de Paphos,
Soupire l'élogie et chante les héros !
Mais qui sut à ce point, sous un astre propice,
Vaincre du ciel jaloux l'inflexible avarice ?
Qui put voir en naissant, par un accord nouveau,
Tous les dieux à la fois sourire à son berceau ?
Un seul a pu franchir cette double carrière :
C'est lui qui va bientôt, loin des yeux du vulgaire,
Inscrire sa mémoire aux fastes d'Hélicon,
Digne de la nature et digne de Buffon.
Fortunée Agrigente, et toi reine orgueilleuse,
Rome, à tous les combats toujours victorieuse,
Du poids de vos grands noms nous ne gémirons plus.
Par l'ombre d'Empédocle étions-nous donc vaincus ?
Lucrece aurait pu seul, aux flambeaux d'Épicure,
Dans ses temples secrets surprendre la nature ?
La nature aujourd'hui de ses propres crayons
Vient d'armer une main qu'éclairent ses rayons.
C'est toi qu'elle a choisi, toi, par qui l'Hippocrène
Mêle encore son onde à l'onde de la Seine ;
Toi, par qui la Tamise et le Tibre en courroux
Lui porteront encor des hommages jaloux ;
Toi, qui la vis couler plus lente et plus facile
Quand ta bouche animait la flûte de Sicile ;
Toi, quand l'amour trahi te fit verser des pleurs,
Qui l'entendis gémir et pleurer tes douleurs.
Malherbe tressaillit au delà du Ténare
À te voir agiter les rênes de Pindare ;
Aux accents de Tyrtée enflammant nos guerriers,
Ta voix fit dans nos camps renaître les lauriers.
Les tyrans ont pâli quand ta main courroucée

Écrasa leur Thémis sous les foudres d'Alcée.
 D'autres tyrans encor, les méchants et les sots,
 Ont fui devant Horace armé de tes bons mots.
 Et maintenant, assis dans le centre du monde,
 Le front environné d'une clarté profonde,
 Tu perces les remparts que t'opposent les cieux,
 Et l'univers entier tourne devant tes yeux.
 Les fleuves et les mers, les vents et le tonnerre,
 Tout ce qui peuple l'air et Téthys et la terre,
 A ta voix accouru, s'offrant de toutes parts,
 Rend compte de soi-même et s'ouvre à tes regards.
 De l'erreur vainement les antiques prestiges
 Voudraient de la nature étouffer les vestiges ;
 Ta main les suit partout, et sur le diamant
 Ils vivront, de ta gloire éternel monument.

Mais toi-même, Le Brun, que l'amour d'Uranie
 Guide à tous les sentiers d'où la mort est bannie ;
 Qui, roi sur l'Hélicon, de tous ses conquérants
 Réunis dans ta main les sceptres différents ;
 Toi-même, quel succès, dis-moi, quelle victoire
 Chatouille mieux ton cœur du plaisir de la gloire ?
 Est-ce lorsque Buffon et sa savante cour
 Admirent tes regards qui fixent l'œil du jour,
 Qu'aux rayons dont l'éclat ceint ta tête brillante
 Ils suivent dans les airs ta route étincelante,
 Animent de leurs cris ton vol audacieux,
 Et d'un œil étonné te perdent dans les cieux ?
 Ou lorsque, de l'amour interprète fidèle,
 Ta naïve Erato fait sourire une belle,
 Que son âme se peint dans ses regards touchants,
 Et vole sur sa bouche au-devant de tes chants,

Qu'elle interrompt ta voix, et d'une voix timide
S'informe de Fanny, d'Eglé, d'Adélaïde,
Et, vantant les honneurs qui suivent tes chansons,
Leur envie un amant qui fait vivre leurs noms ?



ÉLÉGIE XXXIV

HIER, en te quittant, enivré de tes charmes,
Belle D'.r., vers moi, tenant en main des armes,
Une troupe d'enfants courut de toutes parts :
Ils portaient des flambeaux, des chaînes et des dards ;
Leurs dards m'ont pénétré jusques au fond de l'âme,
Leurs flambeaux sur mon sein ont secoué la flamme,
Leurs chaînes m'ont saisi. D'une cruelle voix :
« Aimeras-tu D'.r. ? criaient-ils à la fois,
L'aimeras-tu toujours ? » Troupe auguste et suprême,
Ah ! vous le savez trop, dieux enfants, si je l'aime.
Mais qu'avez-vous besoin de chaînes et de traits ?
Je n'ai point voulu fuir. Pourquoi tous ces apprêts ?
Sa beauté pouvait tout ; mon âme sans défense
N'a point contre ses yeux cherché de résistance.
Oui, je brûle ; ô D'.r. ! laisse-moi du repos.
Je brûle ! ô de mon cœur éloigne ces flambeaux.
Ah ! plutôt que souffrir ces douleurs insensées,
Combien j'aimerais mieux sur des Alpes glacées

Etre une pierre aride, ou dans le sein des mers
 Un roc battu des vents, battu des flots amers !
 O terre ! ô mer ! je brûle. Un poison moins rapide
 Sut venger le Centaure et consumer Alcide.
 Tel que le faon blessé fuit, court, mais dans son flanc
 Traîne le plomb mortel qui fait couler son sang,
 Ainsi là, dans mon cœur, errant à l'aventure,
 Je porte cette belle, auteur de ma blessure.
 Marne, Seine, Apollon n'est plus dans vos forêts,
 Je ne le trouve plus dans vos antres secrets.
 Ah ! si je vais encor rêver sous vos ombrages,
 Ce n'est plus que d'amour. Du sein de vos feuillages
 D'.r., fantôme aimé, m'environne, me suit
 De bocage en bocage, et m'attire et me fuit.
 Si dans mes tristes murs je me cherche un asile,
 Hélas ! contre l'amour en est-il un tranquille ?
 Si de livres, d'écrits, de sphères, de beaux-arts,
 Contre elle, contre lui je me fais des remparts,
 A l'aspect de l'amour une terreur subite
 Met bientôt les beaux-arts et les muses en fuite.
 Taciturne, mon front appuyé sur ma main,
 D'elle seule occupé, mes jours coulent en vain.
 Si j'écris, son nom seul est tombé de ma plume ;
 Si je prends au hasard quelque docte volume,
 Encor ce nom chéri, ce nom délicieux,
 Partout, de ligne en ligne, étincelle à mes yeux.
 Je lui parle toujours, toujours je l'envisage :
 D'.r., toujours D'.r., toujours sa belle image
 Erre dans mon cerveau, m'assiège, me poursuit,
 M'inquiète le jour, me tourmente la nuit,
 Adieu donc, vains succès, studieuses chimères,
 Et beaux-arts tant aimés, muses jadis si chères ;

Malgré moi, mes pensers ont un objet plus doux,
 Ils sont tous à D'.r., je n'en ai plus pour vous.
 Que ne puis-je à mon tour, ah! que ne puis-je croire
 Que loin d'elle toujours j'occupe sa mémoire!



ÉLÉGIE XXXV

O nécessité dure ! ô pesant esclavage !
 O sort ! je dois donc voir, et dans mon plus bel'âge,
 Flotter mes jours, tissus de désirs et de pleurs,
 Dans ce flux et reflux d'espoir et de douleurs !

Souvent, las d'être esclave et de boire la lie
 De ce calice amer que l'on nomme la vie,
 Las du mépris des sots qui suit la pauvreté,
 Je regarde la tombe, asile souhaité ;
 Je souris à la mort volontaire et prochaine ;
 Je me prie, en pleurant, d'oser rompre ma chaîne ;
 Déjà le doux poignard qui percerait mon sein
 Se présente à mes yeux et frémit sous ma main ;
 Et puis mon cœur s'écoute et s'ouvre à la faiblesse,
 Mes parents, mes amis, l'avenir, ma jeunesse,
 Mes écrits imparfaits ; car, à ses propres yeux,
 L'homme sait se cacher d'un voile spécieux.
 A quelque noir destin qu'elle soit asservie,
 D'une étreinte invincible il embrasse la vie,

Et va chercher bien loin, plutôt que de mourir,
 Quelque prétexte ami de vivre et de souffrir.
 Il a souffert, il souffre : aveugle d'espérance,
 Il se traîne au tombeau de souffrance en souffrance,
 Et la mort, de nos maux ce remède si doux,
 Lui semble un nouveau mal, le plus cruel de tous.



ÉLÉGIE XXXVI

O nuit ! j'avais juré d'aimer cette infidèle ;
 Sa bouche me jurait une amour éternelle,
 Et c'est toi qu'attestait notre commun serment.
 Mais aujourd'hui l'ingrate a pris un autre amant,
 Lui promet de l'aimer, le lui dit, le lui jure,
 Et c'est encore toi qu'atteste la parjure !

Et toi, lampe nocturne, astre cher à l'amour,
 Sur le marbre posée, ô toi ! qui, jusqu'au jour,
 De ta prison de verre éclairas nos tendresses,
 Tu fus le seul témoin de ses douces caresses,
 Mais, hélas ! avec toi son amour incertain
 Allait se consumant, et s'éteignit enfin ;
 Avec toi les serments de cette bouche aimée
 S'envolèrent bientôt en légère fumée.
 C'est moi, près de son lit, qui fis veiller tes feux
 Pour garder mes amours, pour éclairer nos jeux ;
 Et tu ne t'éteins pas à l'aspect de son crime !

Et tu sers aux plaisirs d'un rival qui m'opprime !
Tu peux, fausse comme elle et comme elle sans foi,
Etre encor pour autrui ce que tu fus pour moi,
Et montrer à des yeux, que tu guides sur elle,
Combien elle est perfide et combien elle est belle !

— Poète malheureux, de quoi m'accuses-tu ?
Pour te la conserver j'ai fait ce que j'ai pu.
Mes yeux dans ses forfaits même ont su la poursuivre
Tant que ses soins jaloux me permirent de vivre.
Hier, elle semblait en efforts languissants
Avoir peine à traîner ses pas et et ses accents.
Le jour venait de fuir, je commençais à luire ;
Sa couche la reçut, et je l'ouïs te dire
Que de son corps souffrant les débiles langueurs
D'un sommeil long et chaste imploraient les douceurs.
Tu l'embrasses, tu pars, tu la vois endormie.
A peine tu sortais, que cette porte amie
S'ouvre : un front jeune et blond se présente, et je vois
Un amant aperçu pour la première fois.
Elle alors, d'une voix tremblante et favorable,
Lui disait : « Non, partez ; non, je suis trop coupable ! »
Elle parlait ainsi, mais lui tendait les bras.
Le jeune homme près d'elle arrivait pas à pas.
Alors je vis s'unir ces deux bouches perfides
En des baisers liés par leurs langues humides ;
J'en entendais le bruit. Le traître d'une main
Pressait avidement les globes de son sein ;
L'autre... Les plis du lin qui cachait ses ravages
M'empêchaient de la suivre et de voir tes outrages.
Malgré quelques combats, bientôt après je vis,
Loin jetés à l'écart et voiles et tapis,

Tout, jusqu'au lin flottant, sa défense dernière,
Aux regards, aux fureurs, la livrant tout entière,
Étaler de ses flancs l'albâtre ardent et pur,
Lis, ébène, corail, roses, veines d'azur,
Telle enfin qu'autrefois tu me l'avais montrée,
De sa nudité seule embellie et parée,
Quand vos nuits s'envolaient, quand le mol oreiller
La vit sous tes baisers dormir et s'éveiller,
Et quand tes cris joyeux vantaient ma complaisance,
Et qu'elle, en souriant, maudissait ma présence.
En vain au dieu d'amour, que je crus ton appui,
Je demandai la voix qu'il me donne aujourd'hui.
Je voulais reprocher tes pleurs à l'infidèle ;
Je l'aurais appelée ingrate, criminelle.
Du moins, pour réveiller dans son profane sein
Le remords, la terreur, je m'agitai soudain,
Et je fis à grand bruit de la mèche brûlante
Jaillir en mille éclairs la flamme pétillante.
Elle pâlit, trembla, tourna sur moi les yeux,
Et d'une voix mourante, elle dit : « Ah ! grands dieux !
Faut-il, quand tes désirs font taire mes murmures,
Voir encor ce témoin qui compte mes parjures ! »
Elle s'élançait ; et lui, la serrant dans ses bras,
La retenait, disant : « Non, non, ne l'éteins pas. »
Elle lutte et s'échappe, et ma clarté rebelle
Sous sa lèvre entr'ouverte en vain plie et chancelle ;
Elle me suit, redouble, et son souffle envieux
Me ravit la lumière et me ferme les yeux.
Je cessai de brûler. Suis mon exemple, cesse.
On aime un autre amant, aime une autre maîtresse.
Souffle sur ton amour, ami, si tu me croi,
Ainsi que, pour m'éteindre, elle a soufflé sur moi.



ÉLÉGIE XXXVII

JE suis né pour l'amour, j'ai connu ses travaux ;
Mais, certes, sans mesure il m'accable de maux :
A porter ce revers mon âme est impuissante.
Eh quoi ! beauté divine, incomparable amante,
Je vous perds ! Quoi ! par vous nos liens sont rompus !
Vous le voulez ; adieu, vous ne me verrez plus :
Du besoin de tromper ma fuite vous délivre.
Je vais loin de vos yeux pleurer au lieu de vivre.
Mais vous fûtes toujours l'arbitre de mon sort,
Déjà vous prévoyez, vous annoncez ma mort.
Oui, sans mourir hélas ! on ne perd pas vos charmes.
Ah ! que n'êtes-vous là pour voir couler mes larmes,
Pour connaître mon cœur, vos fers, vos cruautés,
Tout l'amour qui m'embrase et que vous méritez !
Pourtant, que faut-il faire ? on dit (dois-je le croire ?)
Qu'aisément de vos traits on bannit la mémoire ;
Que jusqu'ici vos bras inconstants et légers
Ont reçu mille amants comme moi passagers ;
Que l'ennui de vous perdre, où mon âme succombe,
N'a d'aucun malheureux accéléré la tombe.
Comme eux j'ai pu vous plaire, et comme eux vous lasser ;
De vous, comme eux encor, je pourrai me passer.
Mais quoi ! je vous jurai d'éternelles tendresses !
Et quand vous m'avez fait, vous, les mêmes promesses,
Était-ce rien qu'un piège ? Il n'a point réussi.

J'ai fait comme vous-même : ah ! l'on vous trompe aussi,
 Vous, dans l'art de tromper maîtresse sans émule.
 Vous avez donc pensé, perfide trop crédule,
 Qu'un amant, par vous-même instruit au changement,
 N'oserait, comme vous, abuser d'un serment ?
 En moi c'était vengeance ; à vous ce fut un crime.
 A tort un agresseur dispute à sa victime
 Des armes dont son bras s'est servi le premier ;
 Le fer a droit d'ouvrir le flanc du meurtrier.
 Trahir qui nous trahit est juste autant qu'utile,
 Et l'inventeur cruel du taureau de Sicile,
 Lui-même à l'essayer justement condamné,
 A fait mugir l'airain qu'il avait façonné.

Maintenant, poursuivez : il suffit qu'on vous voie,
 Vos filets aisément feront une autre proie ;
 Je m'en fie à votre art moins qu'à votre beauté.
 Toutefois, songez-y, fuyez la vanité.
 Vous me devez un peu cette beauté nouvelle ;
 Vos attraits sont à moi, c'est moi qui vous fis belle.
 Soit orgueil, indulgence ou captieux détour,
 Soit que mon cœur, gagné par vos semblants d'amour,
 D'un peu d'aveuglement n'ait point su se défendre
 (Car mon cœur est si bon et ma muse est si tendre !),
 Je vins à vos genoux, en soupirs caressants,
 D'un vers adulateur vous prodiguer l'encens.
 De vos regards éteints la tristesse chagrine
 Fut bientôt dans mes vers une langueur divine.
 Ce corps fluet, débile et presque inanimé,
 En un corps tout nouveau dans mes vers transformé,
 S'élançait léger, souple : ils vous portaient la vie.
 Des nymphes, dans mes vers, vous excitiez l'envie.

Que de fois sur vos traits, par ma muse polis,
Ils ont mêlé la rose au pur éclat des lis !
Tandis qu'au doux réveil de l'aurore fleurie
Vos traits n'offraient aux yeux qu'une pâleur flétrie,
Et le soir, embellis de tout l'art du matin,
N'avaient de rose, hélas ! qu'un peu trop de carmin.
Ces folles visions, des flammes dévorées,
Ont péri, grâce aux dieux, pour jamais ignorées.
Sur la foi de mes vers mes amis transportés
Cherchaient partout vos pas, vos attraits si vantés,
Vous voyaient, et soudain, dans leur surprise extrême,
Se demandaient tout bas si c'était bien vous-même,
Et, de mes yeux séduits plaignant la trahison,
M'indiquaient l'ellébore, ami de la raison,

« Quoi ! c'est là cet objet d'un si pompeux hommage !
Dieux ! quels flots de vapeurs inondent son visage !
Ses yeux si doux sont morts ; elle croit qu'elle vit,
Esculape doit seul approcher de son lit. »
Et puis tout ce qu'en vous je leur montrais de grâce
N'était rien à leurs yeux que fard et que grimace.
Je devais avoir honte : ils ne concevaient pas
Quel charme si puissant m'attirait dans vos bras.
Dans vos bras ! qu'ai-je dit ? Oh non ! Vénus avare
Ne m'a point fait un don qui fut toujours si rare.
Si je l'ai cru longtemps, après votre serment
Je vous crois, et jamais une belle ne ment.
Jamais de vos bontés la confidente amie
Ne vint m'ouvrir la nuit une porte endormie,
Et jusqu'au lit de pourpre, en cent détours obscurs,
Guider ma main errante à pas muets et sûrs.
Je l'ai cru, pardonnez ; mais ce sera, je pense...

Oui, c'est qu'à mon sommeil, plein de votre présence,
 Un songe officieux, enfant de mes désirs,
 M'apporta votre image et de vagues plaisirs.
 Cette faute à vos yeux doit s'excuser peut-être ;
 Même on cite un ingrat qui vous la fit commettre.

Adieu, suivez le cours de vos nobles travaux.
 Cherchez, aimez, trompez mille imprudents rivaux ;
 Je ne leur dirai point que vous êtes perfide,
 Que le plaisir de nuire est le seul qui vous guide,
 Que vous êtes plus tendre alors qu'un noir dessein,
 Pour troubler leur repos, veille dans votre sein ;
 Mais ils sauront bientôt, honteux de leur faiblesse,
 Quitter avec opprobre une indigne maîtresse,
 Vous pleurerez et moi, j'apprendrai vos douleurs
 Sans même les entendre, ou rire de vos pleurs.



ÉLÉGIE XXXVIII

ALLONS, l'heure est venue; allons trouver Camille.
 Elle me suit partout. Je dormais, seul, tranquille;
 Un songe me l'amène, et mon sommeil s'enfuit.
 Je la voyais en songe au milieu de la nuit,
 Elle allait me cherchant sur sa couche fidèle,
 Et me tendait les bras et m'appelait près d'elle.

Les songes ne sont point capricieux et vains ;
Ils ne vont point tromper les esprits des humains.
De l'Olympe souvent un songe est la réponse ;
Dans tous ceux des amants la vérité s'annonce.
Quel air suave et frais ! le beau ciel ! le beau jour !
Les dieux me le gardaient : il est fait pour l'amour.

Quel charme de trouver la beauté paresseuse,
De venir visiter sa couche matineuse,
De venir la surprendre au moment que ses yeux
S'efforcent de s'ouvrir à la clarté des cieux,
Douce dans son éclat, et fraîche et reposée,
Semblable aux autres fleurs, filles de la rosée !
Oh ! quand j'arriverai, si, livrée au repos,
Ses yeux n'ont point encor secoué les pavots,
Oh ! je me glisserai vers la plume indolente,
Doucement, pas à pas, et ma main caressante
Et mes fougueux transports feront à son sommeil
Succéder un subit, mais un charmant réveil.
Elle reconnaîtra le mortel qui l'adore,
Et mes baisers longtemps empêcheront encore,
Sur ses yeux, sur sa bouche empressés de courir,
Sa bouche de se plaindre et ses yeux de s'ouvrir.
Mais j'entrevois enfin sa porte souhaitée.
Que de bruit ! que de chars ! quelle foule agitée !
Tous vont revoir leurs biens, leurs chimères, leur or,
Et moi, tout mon bonheur, Camille, mon trésor.
Hier, quand malgré moi je quittai son asile,
Elle m'a dit : « Pourquoi t'éloigner de Camille ?
Tu sais bien que je meurs si tu n'es près de moi. »
Ma Camille, je viens, j'accours, je suis chez toi.
Le gardien de tes murs, ce vieillard qui m'admire,

M'a vu passer le seuil et s'est mis à sourire.
 Bon ! j'ai su (les amants sont guidés par les dieux)
 Monter sans nul obstacle et j'ai fui tous les yeux.

Ah ! que vois-je ?... Pourquoi ma porte accoutumée,
 Cette porte secrète, est-elle donc fermée ?
 Camille, ouvrez, ouvrez, c'est moi. L'on ne vient pas.
 Ciel ! elle n'est point seule ! On murmure tout bas.
 Ah ! c'est la voix de Lise. Elles parlent ensemble.
 On se hâte ; l'on court ; on vient enfin ; je tremble.
 Qu'est-ce donc ? à m'ouvrir pourquoi tous ces délais ?
 Pourquoi ces yeux mourants et ces cheveux défaits ?
 Pourquoi cette terreur dont vous semblez frappée ?
 D'où vient qu'en me voyant Lise s'est échappée ?
 J'ai cru, prêtant l'oreille, ouïr entre vous deux
 Des murmures secrets, des pas tumultueux.
 Pourquoi cette rougeur, cette pâleur subite ?
 Perfide ! Un autre amant ?... Ciel ! elle a pris la fuite.
 Ah ! dieux ! je suis trahi. Mais je prétends savoir...
 Lise, Lise, ouvrez-moi, parlez ! Mais, fol espoir,
 La digne confidente auprès de sa maîtresse
 Lui travaille à loisir quelque subtile adresse,
 Quelque discours profond et de raisons pourvu,
 Par qui ce que j'ai vu je ne l'aurai point vu.
 Dieux ! comme elle approchait (sexe ingrat, faux, perfide),
 S'asseyant, effrontée à la fois et timide,
 Voulant hâter l'effort de ses pas languissants,
 Voulant m'ouvrir des bras fatigués, impuissants,
 Abattue, et sa voix altérée, incertaine,
 Ses yeux anéantis ne s'ouvrant plus qu'à peine,
 Ses cheveux en désordre et rajustés en vain,
 Et son haleine encore agitée, et son sein...

Des caresses de feu sur son sein imprimées,
 Et de baisers récents ses lèvres enflammées,
 J'ai tout vu. Tout m'a dit une coupable nuit.
 Sans même oser répondre, interdite, elle fuit,
 Sans même oser tenter le hasard d'un mensonge ;
 Et moi, comme abusé des promesses d'un songe,
 Je venais, j'accourais, sûr d'être souhaité,
 Plein d'amour, et de joie, et de tranquillité !



ÉLÉGIE XXXIX

AUX DEUX FRÈRES TRUDAINE

AMIS, couple chéri, cœurs formés pour le mien,
 Je suis libre. Camille à mes yeux n'est plus rien.
 L'éclat de ses yeux noirs n'éblouit plus ma vue ;
 Mais cette liberté sera bientôt perdue.
 Je me connais. Toujours je suis libre et je sers ;
 Etre libre pour moi n'est que changer de fers.
 Autant que l'univers a de beautés brillantes,
 Autant il a d'objets de mes flammes errantes.
 Mes amis, sais-je voir d'un œil indifférent
 Ou l'or des blonds cheveux sur l'albâtre courant,
 Ou d'un flanc délicat l'élégante noblesse,
 Ou d'un luxe poli la savante richesse ?

Sais-je persuader à mes rêves flatteurs
 Que les yeux les plus doux peuvent être menteurs ?
 Qu'une bouche où la rose, où le baiser respire,
 Peut cacher un serpent à l'ombre d'un sourire ?
 Que sous les beaux contours d'un sein délicieux
 Peut habiter un cœur faux, parjure, odieux ?
 Peu fait à soupçonner le mal qu'on dissimule,
 Dupe de mes regards, à mes désirs crédule,
 Elles trouvent mon cœur toujours prêt à s'ouvrir.
 Toujours trahi, toujours je me laisse trahir.
 Je leur crois des vertus dès que je les vois belles.
 Sourd à tous vos conseils, ô mes amis fidèles !
 Relevé d'une chute, une chute m'attend ;
 De Charybde à Scylla toujours vague et flottant,
 Et toujours loin du bord jouet de quelque orage,
 Je ne sais que périr de naufrage en naufrage.

Ah ! je voudrais n'avoir jamais reçu le jour
 Dans ces vaines cités que tourmente l'amour,
 Où les jeunes beautés, par une longue étude,
 Font un art des serments et de l'ingratitude.
 Heureux loin de ces lieux éclatants et trompeurs,
 Eh ! qu'il eût mieux valu naître un de ces pasteurs,
 Ignorés dans le sein de leurs Alpes fertiles,
 Que nos yeux ont connus fortunés et tranquilles !
 O ! que ne suis-je enfant de ce lac enchanté
 Où trois pâtres héros ont à la liberté
 Rendu tous leurs neveux et l'Helvétie entière.
 Faible, dormant encor sur le sein de ma mère,
 O ! que n'ai-je entendu ces bondissantes eaux,
 Ces fleuves, ces torrents, qui de leurs froids berceaux
 Viennent du bel Hasly nourrir les doux ombrages !

Hasly ! frais Élysée ! honneur des pâturages !
Lieu qu'avec tant d'amour la nature a formé,
Où l'Aar coule un or pur en son onde semé.
Là, je verrais, assis dans ma grotte profonde,
La génisse traînant sa mamelle féconde,
Prodiguant à ses fils ce trésor indulgent,
A pas lents agiter sa cloche au son d'argent,
Promener près des eaux sa tête nonchalante,
Ou de son large flanc presser l'herbe odorante.
Le soir, lorsque plus loin s'étend l'ombre des monts,
Ma conque rappelant mes troupeaux vagabonds,
Leur chanterait cet air si doux à ces campagnes,
Cet air que d'Appenzel répètent les montagnes.
Si septembre, cédant au long mois qui le suit,
Marquait de froids zéphirs l'approche de la nuit,
Dans ses flancs colorés une luisante argile
Garderait sous mon toit un feu lent et tranquille,
Ou brûlant sur la cendre à la fuite du jour,
Un mélèze odorant attendrait mon retour.
Une rustique épouse et soigneuse et zélée,
Blanche (car sous l'ombrage au sein de la vallée
Les fureurs du soleil n'osent les outrager),
M'offrirait le doux miel, les fruits de mon verger,
Le lait, enfant des sels de ma prairie humide,
Tantôt breuvage pur et tantôt mets solide,
En un globe fondant sous ses mains épaissi,
En disque savoureux à la longue durci ;
Et cependant sa voix simple et douce et légère
Me chanterait les airs que lui chantait sa mère.

Hélas ! aux lieux amers où je suis enchaîné,
Ce repos à mes jours ne fut point destiné.

J'irai : je veux jamais ne revoir ce rivage,
Je veux, accompagné de ma muse sauvage,
Revoir le Rhin tomber en des gouffres profonds,
Et le Rhône grondant sous d'immenses glaçons,
Et d'Arve aux flots impurs la nymphe injurieuse.
Je vole, je parcours la cime harmonieuse
Où souvent de leurs cieux les anges descendus,
En des nuages d'or mollement suspendus,
Emplissent l'air des sons de leur voix éthérée.
O lac, fils des torrents ! ô Thun, onde sacrée !
Salut, monts chevelus, verts et sombres remparts,
Qui contenez ses flots pressés de toutes parts !
Salut, de la nature admirables caprices
Où les bois, les cités, pendent en précipices !
Je veux, je veux courir sur vos sommets touffus ;
Je veux, jouet errant de vos sentiers confus,
Foulant de vos rochers la mousse insidieuse,
Suivre de mes chevreaux la trace hasardeuse :
Et toi, grotte escarpée et voisine des cieux,
Qui d'un ami des saints fus l'asile pieux,
Voûte obscure où s'étend et chemine en silence
L'eau qui de roc en roc bientôt fuit et s'élance,
Ah ! sous tes murs, sans doute, un cœur trop agité
Retrouvera la joie et la tranquillité !



FRAGMENTS

TEL j'étais autrefois et tel je suis encor.
Quand ma main imprudente a tari mon trésor,
Ou la nuit, accourant au sortir de la table,
Si Laure m'a fermé le seuil inexorable,
Je regagne mon toit. Là, lecteur studieux,
Content et sans désirs, je rends grâces aux dieux.
Je crie : « O soins de l'homme, inquiétudes vaines !
O que de vide, hélas ! dans les choses humaines !
Faut-il ainsi poursuivre au hasard emportés
Et l'argent et l'amour, aveugles déités ! »
Mais si Plutus revient de sa source dorée
Conduire dans mes mains quelque veine égarée ;
A mes signes, du fond de son appartement,
Si ma blanche voisine a souri mollement :
Adieu les grands discours, et le volume antique,
Et le sage Lycée, et l'auguste Portique ;
Et reviennent en foule et soupirs et billets,
Soins de plaire, parfums et fêtes et banquets,
Et longs regards d'amour et molles élégies,
Et jusques au matin amoureuses orgies.

EN bien ! je le voulais. J'aurais bien dû me croire !
Tant de fois à ses torts je cédaï la victoire !
Je devais une fois du moins, pour la punir,

Tranquillement l'attendre et la laisser venir.
 Non. Oubliant quels cris, quelle aigre impatience
 Hier sut me contraindre à la fuite, au silence,
 Ce matin, de mon cœur trop facile bonté !
 Je veux la ramener sans blesser sa fierté ;
 J'y vole ; contre moi je lui cherche une excuse.
 Je viens lui pardonner, et c'est moi qu'elle accuse.
 C'est moi qui suis injuste, ingrat, capricieux :
 Je prends sur sa faiblesse un empire odieux,
 Et sanglots et fureurs, injures menaçantes,
 Et larmes, à couler toujours obéissantes !
 Et pour la paix il faut, loin d'avoir eu raison.
 Confus et repentant, demander mon pardon.

LES esclaves d'Amour ont tant versé de pleurs !
 S'il a quelques plaisirs, il a tant de douleurs !
 Qu'il garde ses plaisirs. Dans un vallon tranquille,
 Les Muses contre lui nous offrent un asile ;
 Les Muses, seul objet de mes jeunes désirs,
 Mes uniques amours, mes uniques plaisirs.
 L'Amour n'ose troubler la paix de ce rivage.
 Leurs modestes regards ont, loin de leur bocage,
 Fait fuir ce dieu cruel, leur légitime effroi.
 Chastes Muses, veillez, veillez toujours sur moi.

Mais non, le dieu d'amour n'est point l'effroi des Muses.
 Elles cherchent ses pas, elles aiment ses ruses.
 Le cœur qui n'aime rien a beau les implorer,
 Leur troupe qui s'enfuit ne veut pas l'inspirer.
 Qu'un amant les invoque et sa voix les attire :

C'est ainsi que toujours elles montent ma lyre.
Si je chante les dieux ou les héros, soudain
Ma langue balbutie et se travaille en vain.
Si je chante l'amour, ma chanson d'elle-même
S'écoule de ma bouche et vole à ce que j'aime.

SUR LA MORT D'UN ENFANT

L'INNOCENTE victime, au terrestre séjour,
N'a vu que le printemps qui lui donna le jour.
Rien n'est resté de lui qu'un nom, un vain nuage,
Un souvenir, un songe, une invisible image.
Adieu, fragile enfant échappé de nos bras ;
Adieu, dans la maison d'où l'on ne revient pas.
Nous ne te verrons plus, quand de moissons couverte
La campagne d'été rend la ville déserte ;
Dans l'enclos paternel nous ne te verrons plus.
De tes pieds, de tes mains, de tes flancs demi-nus,
Presser l'herbe et les fleurs dont les nymphes de Seine
Couronnent tous les ans les coteaux de Lucienne.
L'axe de l'humble char à tes jeux destiné,
Par de fidèles mains avec toi promené,
Ne sillonnera plus les prés et le rivage.
Tes regards, ton murmure, obscur et doux langage,
N'inquiéteront plus nos soins officieux ;
Nous ne recevrons plus avec des cris joyeux
Les efforts impuissants de ta bouche vermeille
A bégayer les sons offerts à ton oreille.
Adieu, dans la demeure où nous nous suivrons tous,
Où ta mère déjà tourne ses yeux jaloux.

PARTONS, la voile est prête, et Byzance m'appelle.
 Je suis vaincu, je fuis. Au joug d'une cruelle,
 Les temps, les longues mers peuvent seuls m'arracher
 Ses traits que, malgré moi, je vais toujours chercher,
 Son image partout à mes yeux répandue,
 Et les lieux qu'elle habite, et ceux où je l'ai vue,
 Son nom qui me poursuit, tout offre à tout moment
 Au feu qui me consume un funeste aliment...
 Ma chère liberté, mon unique héritage,
 Trésor qu'on méconnaît tant qu'on en a l'usage,
 Si doux à perdre, hélas ! et si tôt regretté,
 M'attends-tu sur ces bords, ma chère liberté ?

TOUT mortel se soulage à parler de ses maux.
 Le suc que d'Amérique enfantent les roseaux
 Tempère au moins un peu les breuvages d'absinthe.
 Ainsi le fiel d'amour s'adoucit par la plainte ;
 Soit que le jeune amant raconte son ennui
 A quelque ami jadis agité comme lui,
 Soit que seul dans les bois, ses éloquents peines
 Ne s'adressent qu'aux vents, aux rochers, aux fontaines.

SANS parents, sans amis et sans concitoyens,
 Oublié sur la terre, et loin de tous les miens,
 Par les vagues jeté sur cette île farouche,
 Le doux nom de la France est souvent sur ma bouche.
 Auprès d'un noir foyer, seul, je me plains du sort.
 Je compte les moments, je souhaite la mort.

Et pas un seul ami dont la voix m'encourage,
Qui près de moi s'asseye, et, voyant mon visage
Se baigner de mes pleurs et tomber sur mon sein,
Me dise : « Qu'as-tu donc » ? et me presse la main.

(Londres, décembre 1787.)

LA grâce, les talents, ni l'amour le plus tendre
D'un douloureux affront ne peuvent nous défendre.
Encore si vos yeux daignaient, pour nous trahir,
Chercher dans vos amants celui qu'on peut choisir,
Qu'une belle ose aimer sans honte et sans scrupule,
Et qu'on ose soi-même avouer pour émule !
Mais dieux ! combien de fois notre orgueil ulcéré
A rougi du rival qui nous fut préféré !
Oui, Thersite souvent peut faire une inconstante.
Souvent l'appât du crime est tout ce qui vous tente.

LE courroux d'un amant n'est point inexorable.
Ah ! si tu la voyais cette belle coupable
Rougir et s'accuser, et se justifier,
Sans implorer sa grâce et sans s'humilier !
Pourtant de l'obtenir doucement inquisite,
Et, les cheveux épars, immobile, muette,
Les bras, la gorge nus, en un mol abandon,
Tourner sur toi des yeux qui demandent pardon !
Crois qu'abjurant soudain le reproche farouche,
Tes baisers porteraient son pardon sur sa bouche.

VIENS près d'elle au matin, quand le dieu du repos
Verse au mol oreiller de plus légers pavots,
Vois, sur sa couche encor du soleil ennemie,
Errer nonchalamment une main endormie,
Ses yeux prêts à s'ouvrir, et sur son teint vermeil,
Se reposer encor les ailes du sommeil.



ÉPITRES

ÉPITRE PREMIÈRE

A M. LE BRUN ET AU MARQUIS DE BRAZAIS

LE BRUN, qui nous attends aux rives de la Seine,
Quand un destin jaloux loin de toi nous enchaîne ;
Toi, Brazais, comme moi sur ces bords appelé,
Sans qui de l'univers je vivrais exilé :
Depuis que de Pandore un regard téméraire
Versa sur les humains un trésor de misère,
Pensez-vous que du ciel l'indulgente pitié
Leur ait fait un présent plus beau que l'amitié ?

Ah ! si quelque mortel est né pour la connaître,
C'est nous, âmes de feu, dont l'amour est le maître.
Le cruel trop souvent empoisonne ses coups ;
Elle garde à nos cœurs ses baumes les plus doux.
Malheur au jeune enfant seul, sans ami, sans guide,
Qui près de la beauté rougit et s'intimide,
Et d'un pouvoir nouveau lentement dominé,
Par l'appât du plaisir doucement entraîné,
Crédule, et sur la foi d'un sourire volage,

A cette mer trompeuse et se livre et s'engage !
 Combien de fois, tremblant et les larmes aux yeux,
 Ses cris accuseront l'inconstance des dieux !
 Combien il frémissa d'entendre sur sa tête
 Gronder les aquilons et la noire tempête,
 Et d'écueils en écueils portera ses douleurs,
 Sans trouver une main pour essuyer ses pleurs !
 Mais heureux dont le zèle, au milieu du naufrage,
 Viendra le recueillir, le pousser au rivage ;
 Endormir dans ses flancs le poison ennemi ;
 Réchauffer dans son sein le sein de son ami,
 Et de son fol amour étouffer la semence,
 Ou du moins dans son cœur ranimer l'espérance !
 Qu'il est beau de savoir, digne d'un tel lien,
 Au repos d'un ami sacrifier le sien !
 Plaindre de s'immoler l'occasion ravie,
 Être heureux de sa joie et vivre de sa vie !

Si le ciel a daigné d'un regard amoureux
 Accueillir ma prière et sourire à mes vœux,
 Je ne demande point que mes sillons avides
 Boivent l'or du Pactole et ses trésors liquides ;
 Ni que le diamant, sur la pourpre enchaîné,
 Pare mon cœur esclave au Louvre prosterné ;
 Ni même, vœu plus doux, que la main d'Uranie
 Embellisse mon front des palmes du génie ;
 Mais que beaucoup d'amis, accueillis dans mes bras,
 Se partagent ma vie et pleurent mon trépas ;
 Que ces doctes héros, dont la main de la Gloire
 A consacré les noms au temple de Mémoire,
 Plutôt que leurs talents, inspirent à mon cœur
 Les aimables vertus qui firent leur bonheur ;

Et que de l'amitié ces antiques modèles
Reconnaissent mes pas sur leurs traces fidèles.
Si le feu qui respire en leurs divins écrits
D'une vive étincelle échauffa nos esprits ;
Si leur gloire en nos cœurs souffle une noble envie,
Oh ! suivons donc aussi l'exemple de leur vie :
Gardons d'en négliger la plus belle moitié,
Soyons heureux comme eux au sein de l'amitié.
Horace, loin des flots qui tourmentent Cythère,
Y retrouvait d'un port l'asile salutaire ;
Lui-même au doux Tibulle, à ses tristes amours,
Prêta de l'amitié les utiles secours.
L'amitié rendit vains tous les traits de Lesbie ;
Elle essuya les yeux que fit pleurer Cynthia.
Virgile n'a-t-il pas, d'un vers doux et flatteur,
De Gallus expirant consolé le malheur ?
Voilà l'exemple saint que mon cœur leur demande.
Ovide, ah ! qu'à mes yeux ton infortune est grande !
Non pour n'avoir pu faire aux tyrans irrités
Agréer de tes vers les lâches faussetés ;
Je plains ton abandon, ta douleur solitaire.
Pas un cœur qui du tien zélé dépositaire,
Vienne adoucir ta plaie, apaiser ton effroi,
Et consoler tes pleurs, et pleurer avec toi !
Ce n'est pas nous, amis, qu'un tel foudre menace.
Que des dieux et des rois l'éclatante disgrâce
Nous frappe ; leur tonnerre aura trompé leurs mains ;
Nous resterons unis en dépit des destins.
Qu'ils excitent sur nous la fortune cruelle ;
Qu'elle arme tous ses traits, nous sommes trois contre elle.
Nos cœurs peuvent l'attendre, et dans tous ses combats,
L'un sur l'autre appuyés ne chancelleront pas.

Oui, mes amis, voilà le bonheur, la sagesse.
Que nous importe alors si le dieu du Permesse
Dédaigne de nous voir, entre ses favoris,
Charmer de l'Hélicon les bocages fleuris ?
Aux sentiers où leur vie offre un plus doux exemple,
Où la félicité les reçut dans son temple,
Nous les aurons suivis, et jusques au tombeau,
De leur double laurier su ravir le plus beau.
Mais nous pouvons, comme eux, les cueillir l'un et l'autre.
Ils reçurent du ciel un cœur tel que le nôtre ;
Ce cœur fut leur génie ; il fut leur Apollon,
Et leur docte fontaine, et leur sacré vallon.
Castor charme les dieux, et son frère l'inspire.
Loin de Patrocle, Achille aurait brisé sa lyre.
C'est près de Pollion, dans les bras de Varus,
Que Virgile envia le destin de Nisus.
Que dis-je ? Ils t'ont transmis ce feu qui les domine.
N'ai-je pas vu ta muse au tombeau de Racine,
Le Brun, faire gémir la lyre de douleurs
Que jadis Simonide anima de ses pleurs ?
Et toi dont le génie, amant de la retraite
Et des leçons d'Ascra studieux interprète,
Accompagnant l'année en ses douze palais,
Étale sa richesse et ses vastes bienfaits ;
Brazais, que de tes chants mon âme est pénétrée,
Quand ils vont couronner cette vierge adorée
Dont par la main du temps l'empire est respecté,
Et de qui la vieillesse augmente la beauté !

L'homme insensible et froid en vain s'attache à peindre
Ces sentiments du cœur que l'esprit ne peut feindre ;
De ses tableaux fardés les frivoles appas

N'iront jamais au cœur dont ils ne viennent pas.
Eh ! comment me tracer une image fidèle
Des traits dont votre main ignore le modèle ?
Mais celui qui, dans soi descendant en secret,
Le contemple vivant, ce modèle parfait,
C'est lui qui nous enflamme au feu qui le dévore ;
Lui qui fait adorer la vertu qu'il adore ;
Lui qui trace en un vers des Muses agrée,
Un sentiment profond que son cœur a crée.
Aimer, sentir, c'est là cette ivresse vantée
Qu'aux célestes foyers déroba Prométhée.
Calliope jamais daigna-t-elle enflammer
Un cœur inaccessible à la douceur d'aimer ?
Non, l'amour, l'amitié, la sublime harmonie,
Tous ces dons précieux n'ont qu'un même génie ;
Même souffle anima le poète charmant,
L'ami religieux et le parfait amant ;
Ce sont toutes vertus d'une âme grande et fière.
Bavius, et Zoïle, et Gacon, et Linière,
Aux concerts d'Apollon ne furent point admis,
Vécurent sans maîtresse et n'eurent point d'amis.

Et ceux qui, par leurs mœurs dignes de plus d'estime,
Ne sont point nés pourtant sous cet astre sublime,
Voyez-les, dans des vers divins, délicieux,
Vous habiller l'amour d'un clinquant précieux,
Badinage insipide où leur ennui se joue,
Et qu'autant que l'amour le bon sens désavoue.
Voyez si d'une belle un jeune amant épris
A tressailli jamais en lisant leurs écrits ;
Si leurs lyres jamais, froides comme leurs âmes,
De la sainte Amitié respirèrent les flammes.

O peuples de héros, exemples des mortels !
C'est chez vous que l'encens fuma sur ses autels ;
C'est aux temps glorieux des triomphes d'Athènes,
Aux temps sanctifiés par la vertu romaine ;
Quand l'âme de Lélie animait Scipion,
Quand Nicoclès mourait au sein de Phocion ;
C'est aux murs où Lycurgue a consacré sa vie,
Où les vertus étaient les lois de la patrie.
O demi-dieux amis ! Atticus, Cicéron,
Caton, Brutus, Pompée, et Sulpice, et Varron !
Ces héros, dans le sein de leur ville perdue,
S'assemblaient pour pleurer la liberté vaincue ;
Unis par la vertu, la gloire, le malheur,
Les arts et l'amitié consolaient leur douleur.
Sans l'amitié, quel antre ou quel sable infertile
N'eût été pour le sage un désirable asile ?
Quand du Tibre avili le spectre ensanglanté
Armait la main du vice et la férocité ;
Quand d'un vrai citoyen l'éclat et le courage
Réveillaient du tyran la soupçonneuse rage ;
Quand l'exil, la prison, le vol, l'assassinat,
Étaient pour l'apaiser l'offrande du Sénat !
Thraséas, Soranus, Sénécion, Rustique,
Vous tous, dignes enfants de la patrie antique,
Je vous vois tous amis, entourés de bourreaux,
Braver du scélérat les indignes faisceaux,
Du lâche délateur l'impudente richesse,
Et du vil affranchi l'orgueilleuse bassesse.
Je vous vois, au milieu des crimes, des noirceurs,
Garder une patrie, et des lois, et des mœurs ;
Traverser d'un pied sûr, sans tache, sans souillure,
Les flots contagieux de cette mer impure ;

Vous créer, au flambeau de vos mâles aïeux,
Sur ce monde profane un monde vertueux.

Oh ! viens rendre à leurs noms nos âmes attentives,
Amitié ! de leur gloire ennoblis nos archives.
Viens, viens ; que nos climats, par ton souffle épurés,
Enfantent des rivaux à ces hommes sacrés.
Rends-nous hommes comme eux. Fais sur la France heureuse
Descendre des Vertus la troupe radieuse,
De ces filles du ciel qui naissent dans ton sein,
Et toutes sur tes pas se tiennent par la main.
Ranime les beaux-arts, éveille leur génie,
Chasse de leur empire et la haine et l'envie :
Loin de toi, dans l'opprobre ils meurent avilis ;
Pour conserver leur trône ils doivent être unis.
Alors de l'univers ils forcent les hommages :
Tout, jusqu'à Plutus même, encense leurs images :
Tout devient juste alors ; et le peuple et les grands,
Quand l'homme est respectable, honorent les talents.
Ainsi l'on vit les Grecs prôner d'un même zèle
La gloire d'Alexandre et la gloire d'Apelle ;
La main de Phidias créa des immortels,
Et Smyrne à son Homère éleva des autels.
Nous, amis, cependant, de qui la noble audace
Veut atteindre aux lauriers de l'antique Parnasse,
Au rang de ces grands noms nous pouvons être admis,
Soyons cités comme eux entre les vrais amis.
Qu'au delà du trépas notre âme mutuelle
Vive et respire encor sur la lyre immortelle.
Que nos noms soient sacrés, que nos chants glorieux
Soient pour tous les amis un code précieux.
Qu'ils trouvent dans nos vers leur âme et leurs pensées ;

Qu'ils raniment encor nos muses éclipsées,
 Et qu'en nous imitant ils s'attendent un jour
 D'être chez leurs neveux imités à leur tour.



ÉPITRE II

AMI, chez nos Français ma muse voudrait plaire ;
 Mais j'ai fui la satire, à leurs regards si chère.
 Le superbe lecteur, toujours content de lui,
 Et toujours plus content s'il peut rire d'autrui,
 Veut qu'un nom imprévu, dont l'aspect le déride,
 Égaie au bout du vers une rime perfide ;
 Il s'endort si quelqu'un ne pleure quand il rit.
 Mais qu'Horace et sa troupe irascible d'esprit
 Daignent me pardonner, si jamais ils pardonnent :
 J'estime peu cet art, ces leçons qu'ils nous donnent,
 D'immoler bien un sot, qui jure en son chagrin,
 Au rire âcre et perçant d'un caprice malin.
 Le malheureux déjà me semble assez à plaindre
 D'avoir, même avant lui, vu sa gloire s'éteindre,
 Et son livre au tombeau lui montrer le chemin,
 Sans aller, sous la terre au trop fertile sein,
 Semant sa renommée et ses tristes merveilles,
 Faire à tous les roseaux chanter quelles oreilles
 Sur sa tête ont dressé leurs sommets et leurs poids.

Autres sont mes plaisirs. Soit, comme je le crois,
Que d'une débonnaire et généreuse argile
On ait pétri mon âme innocente et facile ;
Soit, comme ici, d'un œil caustique et médisant,
En secouant le front, dira quelque plaisant,
Que le ciel moins propice enviât à ma plume
D'un sel ingénieux la piquante amertume,
J'en profite à ma gloire, et je viens devant toi
Mépriser les raisins qui sont trop haut pour moi.
Aux reproches sanglants d'un vers noble et sévère
Ce pays toutefois offre une ample matière :
Soldats, tyrans du peuple obscur et gémissant,
Et juges endormis aux cris de l'innocent ;
Ministres oppresseurs, dont la main détestable
Plonge au fond des cachots la vertu redoutable.
Mais loin qu'ils aient senti la fureur de nos vers,
Nos vers rampent en foule aux pieds de ces pervers,
Qui savent bien payer d'un mépris légitime
Le lâche qui pour eux feint d'avoir quelque estime.
Certes, un courage ardent qui s'armait contre eux
Serait utile au moins, s'il était dangereux,
Non d'aller, aiguisant une vaine satire,
Chercher sur quel poète on a droit de médire,
Si tel livre deux fois ne s'est pas imprimé,
Si tel est mal écrit, tel autre mal rimé.

Ainsi donc, sans coûter de larmes à personne,
A mes goûts innocents, ami, je m'abandonne.
Mes regards vont errant sur mille et mille objets.
Sans renoncer aux vieux, plein de nouveaux projets,
Je les tiens ; dans mon camp partout je les rassemble,
Les enrôle, les suis, les pousse tous ensemble.

S'égarant à son gré, mon ciseau vagabond
 Achève à ce poème ou les pieds ou le front,
 Creuse à l'autre les flancs, puis l'abandonne et vole
 Travailler à cet autre ou la jambe ou l'épaule.
 Tous, boiteux, suspendus, traînent; mais je les vois
 Tous bientôt sur leurs pieds se tenir à la fois.
 Ensemble lentement tous couvés sous mes ailes,
 Tous ensemble quittant leurs coques maternelles,
 Sauront d'un beau plumage ensemble se couvrir,
 Ensemble sous le bois voltiger et courir.
 Peut-être il vaudrait mieux, plus constant et plus sage,
 Commencer, travailler, finir un seul ouvrage.
 Mais quoi ! cette constance est un pénible ennui.
 « Eh bien ! nous lirez-vous quelque chose aujourd'hui ?
 Me dit un curieux qui s'est toujours fait gloire
 D'honorer les neuf Sœurs, et toujours, après boire,
 Étendu dans sa chaise et se chauffant les piés,
 Aime à dormir au bruit des vers psalmodiés.
 — Qui, moi ? Non, je n'ai rien. D'ailleurs je ne lis guère.
 — Certes, un tel nous lut hier une épître !... et son frère
 Termina par une ode où j'ai trouvé des traits !...
 — Ces messieurs plus féconds, dis-je, sont toujours prêts.
 Mais moi, que le caprice et le hasard inspire,
 Je n'ai jamais sur moi rien qu'on puisse vous lire.
 — Bon ! bon ! Et cet HERMÈS, dont vous ne parlez pas,
 Que devient-il ? — Il marche, il arrive à grands pas.
 — Oh ! je m'en fie à vous. — Hélas ! trop, je vous jure.
 — Combien de chants de faits ? — Pas un, je vous assure.
 — Comment ? — Vous avez vu sous la main d'un fondeur
 Ensemble se former, diverses en grandeur,
 Trente cloches d'airain, rivales du tonnerre ?
 Il achève leur moule enseveli sous terre :

Puis, par un long canal en rameaux divisé,
Y fait couler les flots de l'airain embrasé.
Si bien qu'au même instant, cloches, petite et grande,
Sont prêtes, et chacune attend et ne demande
Qu'à sonner quelque mort, et du haut d'une tour
Réveiller la paroisse à la pointe du jour.
Moi, je suis ce fondeur : de mes écrits en foule
Je prépare longtemps et la forme et le moule ;
Puis, sur tous à la fois je fais couler l'airain :
Rien n'est fait aujourd'hui, tout sera fait demain. »

Ami, Phœbus ainsi me verse ses largesses.
Souvent des vieux auteurs j'envahis les richesses,
Plus souvent leurs écrits, aiguillons généreux,
M'embrasent de leur flamme, et je crée avec eux.
Un juge sourcilleux, épiant mes ouvrages,
Tout à coup à grands cris dénonce vingt passages
Traduits de tel auteur qu'il nomme ; et, les trouvant,
Il s'admire et se plaît de se voir si savant.
Que ne vient-il vers moi ? je lui ferai connaître
Mille de mes larcins qu'il ignore peut-être.
Mon doigt sur mon manteau lui dévoile à l'instant
La couture invisible et qui va serpentant
Pour joindre à mon étoffe une pourpre étrangère.
Je lui montrerai l'art, ignoré du vulgaire,
De séparer aux yeux, en suivant leur lien,
Tous ces métaux unis dont j'ai formé le mien.
Tout ce que des Anglais la muse inculte et brave,
Tout ce que des Toscans la voix fière et suave,
Tout ce que les Romains, ces rois de l'univers,
M'offraient d'or et de soie, est passé dans mes vers.
Je m'abreuve surtout des flots que le Permesse

Plus féconds et plus purs fit couler dans la Grèce ;
Là, Prométhée ardent, je dérobe les feux
Dont j'anime l'argile et dont je fais des dieux.
Tantôt chez un auteur j'adopte une pensée,
Mais qui revêt, chez moi souvent entrelacée,
Mes images, mes tours, jeune et frais ornement ;
Tantôt je ne retiens que les mots seulement,
J'en détourne le sens, et l'art sait les contraindre
Vers des objets nouveaux qu'ils s'étonnent de peindre.
La prose plus souvent vient subir d'autres lois,
Et se transforme, et fuit mes poétiques doigts ;
De rimes couronnée, et légère et dansante,
En nombres mesurés elle s'agite et chante.
Des antiques vergers ces rameaux empruntés
Croissent sur mon terrain mollement transplantés ;
Aux troncs de mon verger, ma main avec adresse
Les attache, et bientôt même écorce les presse.
De ce mélange heureux l'insensible douceur
Donne à mes fruits nouveaux une antique saveur.
Dévot adorateur de ces maîtres antiques,
Je veux m'envelopper de leurs saintes reliques.
Dans leur triomphe admis, je veux le partager,
Ou bien de ma défense eux-mêmes les charger.
Le critique imprudent, qui se croit bien habile,
Donnera sur ma joue un soufflet à Virgile.
Et ceci (tu peux voir si j'observe ma loi),
Montaigne, il t'en souvient, l'avait dit avant moi.



ÉPITRE III

L AISSE gronder le Rhin et ses flots destructeurs,
Muse ; va de Le Brun gourmander les lenteurs.
Vole aux bords fortunés où les champs d'Élysée
De la ville des lis ont couronné l'entrée ;
Aux lieux où sur l'airain Louis ressuscité,
Contemple de Henri le séjour respecté,
Et des jardins royaux l'enceinte spacieuse.
Abandonne la rive où la Seine amoureuse,
Lente, et comme à regret quittant ces bords chéris,
Du vieux palais des rois baigne les murs flétris,
Et des fils de Condé les superbes portiques.
Suis ces fameux remparts et ces berceaux antiques
Où, tant qu'un beau soleil éclaire de beaux jours,
Mille chars élégants promènent les amours.
Un Paris tout nouveau sur les plaines voisines
S'étend, et porte au loin, jusqu'au pied des collines,
Un long et riche amas de temples, de palais,
D'ombrages où l'été ne pénètre jamais :
C'est là son Hélicon. Là, ta course fidèle
Le trouvera peut-être aux genoux d'une belle.
S'il est ainsi, respecte un moment précieux ;
Sinon tu peux entrer ; tu verras dans ses yeux,
Dès qu'il aura connu que c'est moi qui t'envoie,
Sourire l'indulgence et peut-être la joie.
Souhaite-lui d'abord la paix, la liberté,

Les plaisirs, l'abondance et surtout la santé.
Puis apprends si, toujours ami de la nature,
Il s'en tient comme nous aux bosquets d'Épicure,
S'il a de ses amis gardé le souvenir,
Quelle muse à présent occupe son loisir,
Si Tibulle et Vénus le couronnent de rose,
Ou si dans les déserts que le Permesse arrose,
Du vulgaire troupeau prompt à se séparer,
Aux sources de Pindare ardent à s'enivrer,
Sa lyre fait entendre aux nymphes de la Seine
Les sons audacieux de la lyre thébaine ;
Que toujours à m'écrire il est lent à mon gré ;
Que de mon cher Brazais pour un temps séparé,
Les ruisseaux et les bois et Vénus et l'étude
Adoucissent un peu ma triste solitude.
Oui ! les cieus avec joie ont embelli ces champs.
Mais, Le Brun, dans l'effroi que respirent les camps,
Où les foudres guerriers étonnent mon oreille,
Où loin avant Phœbus Bellone me réveille,
Puis-je adorer encore et Vertumne et Palès ?
Il faut un cœur paisible à ces dieux de la paix.



ODES

ODE PREMIÈRE

A MARIE-JOSEPH CHÉNIER

MON frère, que jamais la tristesse importune
Ne trouble ses prospérités !
Qu'il remplisse à la fois la scène et la tribune !
Que les grandeurs et la fortune
Le comblent de leurs biens qu'il a tant souhaités !

Que les muses, les arts, toujours d'un nouveau lustre
Embellissent tous ses travaux !
Et que, cédant à peine à son vingtième lustre,
De son tombeau la pierre illustre
S'élève radieuse entre tous les tombeaux !

Mais.....
Infortune, honnêtes douleurs,
Souffrance, des vertus superbe et chaste fille,
Salut. Mes frères, ma famille,
Sont tous les opprimés, ceux qui versent des pleurs,

Ceux que livre à la hache un féroce caprice ;
 Ceux qui brûlent un noble encens
 Aux pieds de la vertu que l'on traîne au supplice,
 Et bravent le sceptre du vice,
 Ses caresses, ses dons, ses regards menaçants ;

Ceux qui, devant le crime, idole ensanglantée,
 N'ont jamais fléchi les genoux,
 Et soudain, à sa vue impie et détestée,
 Sentent leur poitrine agitée,
 Et s'enflammer leur front d'un généreux courroux.



ODE II

STROPHE

O mon esprit ! au sein des cieux,
 Loin de tes noirs chagrins, une ardente allégresse
 Te transporte au banquet des dieux,
 Lorsque ta haine vengeresse
 Rallumée à l'aspect et du meurtre et du sang,
 Ouvre de ton carquois l'inépuisable flanc.
 De là vole aux méchants ta flèche redoutée,
 D'un fiel vertueux humectée,
 Qu'au défaut de la foudre, esclave du plus fort,
 Sur tous ces pontifes du crime,

Par qui la France, aveugle et stupide victime,
 Palpite et se débat contre une longue mort,
 Lance ta fureur magnanime.

ANTISTROPHE

Tu crois, d'un éternel flambeau
 Éclairant les forfaits d'une horde ennemie,
 Défendre à la nuit du tombeau
 D'ensevelir leur infamie.
 Déjà tu penses voir, des bouts de l'univers
 Sur la foi de ma lyre, au nom de ces pervers,
 Frémir l'horreur publique ; et d'honneur et de gloire
 Fleurir ma tombe et ta mémoire ;
 Comme autrefois tes Grecs accouraient à des jeux,
 Quand l'amoureux fleuve d'Elide
 Eut de traîtres punis vu triompher Alcide ;
 Ou quand l'arc Pythien d'un reptile fangeux
 Eut purgé les champs de Phocide.

ÉPODE I

Vain espoir ! inutile soin !
 Ramper est des humains l'ambition commune ;
 C'est leur plaisir, c'est leur besoin.
 Voir, fatigue leurs yeux ; juger, les importune ;
 Ils laissent juger la fortune,
 Qui fait juste celui qu'elle fait tout-puissant.
 Ce n'est point la vertu, c'est la seule victoire
 Qui donne et l'honneur et la gloire :
 Teint du sang des vaincus, tout glaive est innocent.

STROPHE II

Que tant d'opprimés expirants
 Aillent aux cieus enfin réveiller le supplice ;
 Que sur ces monstres dévorants
 Son bras d'airain s'appesantisse ;
 Qu'ils tombent ; à l'instant vois-tu leurs noms flétris,
 Par leur peuple vénal leurs cadavres meurtris,
 Et pour jamais transmise à la publique ivresse
 Ta louange avec leur bassesse ?
 Mais si Mars est pour eux, leurs vertus, leurs bienfaits,
 Sont bénis de la terre entière.
 Tout s'obscurcit auprès de la splendeur guerrière ;
 Elle éblouit les yeux, et sur les noirs forfaits
 Étend un voile de lumière.

ANTISTROPHE II

Dès lors l'étranger étonné
 Se tait avec respect devant leur sceptre immense ;
 Leur peuple à leurs pieds enchaîné,
 Vantant jusques à leur clémence ,
 Nous voue à la risée, à l'opprobre, aux tourments,
 Nous, de la vertu libre indomptables amants.
 Humains, lâche troupeau !... Mais qu'importent au sage
 Votre blâme, votre suffrage,
 Votre encens, vos poignards, et de flux en reflux
 Vos passions précipitées ?
 Il nous faut tous mourir. A sa vie ajoutées,
 Au prix du déshonneur, quelques heures de plus
 Lui sembleraient trop achetées.

ÉPODE II

Lui, grands dieux ! courtisan menteur,
De sa raison céleste abandonner le faite,
Pour descendre à votre hauteur !
En lui-même affermi, comme l'antique athlète,
Sur le sol où son pied s'arrête
Il reste inébranlable à tout effort mortel,
Et laisse avec dédain ce vulgaire imbécile,
Toujours turbulent et servile,
Flotter de maître en maître et d'autel en autel.



ODE III

A BYZANCE

BYZANCE, mon berceau, jamais tes janissaires
Du musulman paisible ont-ils forcé le seuil ?
Vont-ils jusqu'en son lit, nocturnes émissaires,
Porter l'épouvante et le deuil ?

Son harem ne connaît, invisible retraite,
Le choix, ni les projets, ni le nom des vizirs.
Là, sûr du lendemain, il repose sa tête,
Sans craindre, au sein de ses plaisirs,

Que cent nouvelles lois qu'une nuit a fait naître,
 De juges assassins un tribunal pervers,
 Lacent sur son réveil, avec le nom de traître,
 La mort, la ruine, ou les fers.

Tes mœurs et ton Coran sur ton sultan farouche
 Veillent, le glaive nu, s'il croyait tout pouvoir,
 S'il osait tout braver et dérober sa bouche
 Au frein de l'antique devoir.

Voilà donc une digue où la toute-puissance
 Voit briser le torrent de ses vastes progrès.
 Liberté qui nous fuis, tu ne fuis point Byzance ;
 Tu planes sur ses minarets.



ODE IV

J'AI vu sur d'autres yeux, qu'Amour faisait sourire,
 Ses doux regards s'attendrir et pleurer,
 Et du miel le plus doux que sa bouche respire
 Une autre bouche s'enivrer.

Et quand sur mon visage, inquiet, tourmenté,
 Une sueur involontaire
 Exprimait le dépit de mon cœur agité,

Un coup d'œil caressant, furtivement jeté,
Tempérait dans mon sein cette souffrance amère.

Ah ! dans le fond de ses forêts,
Le ramier, déchiré de traits,
Gémit au moins sans se contraindre ;
Et le fugitif Actéon,
Percé par les traits d'Orion,
Peut l'accuser et peut se plaindre.



ODE V

AUX PREMIERS FRUITS DE MON VERGER

PRÉCURSEURS de l'automne, ô fruits nés d'une terre
Où l'art industriel, sous ses maisons de verre,
Des soleils du Midi sait feindre les chaleurs,
Allez trouver Fanny, cette mère craintive.
A sa fille aux doux yeux, fleur débile et tardive,
Rendez la force et les couleurs.

Non qu'un péril funeste assiège son enfance ;
Mais du cœur maternel la tendre défiance
N'attend pas le danger qu'elle sait trop prévoir.
Et Fanny, qu'une fois les destins ont frappée,

Soupçonneuse et longtemps de sa perte occupée,
Redoute de loin leur pouvoir.

L'été va dissiper de si promptes alarmes.
Nous devons en naissant tous un tribut de larmes ;
Les siennes ont déjà trop satisfait aux dieux.
Sa beauté, ses vertus, ses grâces naturelles,
N'ont point des dieux sans doute, ainsi que des mortelles,
Armé le courroux envieux.

Belle bientôt comme elle, au retour d'Erigone,
L'enfant va ranimer, nourrisson de Pomone,
Ce front que de Borée un souffle avait terni.
Oh ! de la conserver, cieus, faites votre étude ;
Que jamais la douleur, même l'inquiétude,
N'approchent du sein de Fanny !

Que n'est-ce encor ce temps et d'amour et de gloire
Qui de Pollux, d'Alceste a gardé la mémoire,
Quand un pieux échange apaisait les enfers !
Quand les trois Sœurs pouvaient n'être point inflexibles,
Et qu'au prix de ses jours, de leurs ciseaux terribles,
On rachetait des jours plus chers !

Oui, je voudrais alors qu'en effet toute prête,
La Parque, aimable enfant, vînt menacer ta tête,
Pour me mettre en ta place et te sauver le jour ;
Voir ma trame rompue à là tienne enchaînée,
Et Fanny s'avouer par moi seul fortunée,
Et s'applaudir de mon amour.

Oh ! de quel doux regard, à mon heure dernière,
Elle viendrait chercher ma mourante paupière !

Oh ! quelle douce voix m'appellerait en vain !
De quel doux souvenir ma mort serait suivie !
O chimère ! ô souhait ! ô d'une noble vie
Plus noble et plus heureuse fin !

Sur ses pieds délicats ma bouche défaillante
Savourerait la mort, et mon âme expirante
Du bonheur d'une mère irait payer les dieux.
Je voudrais seulement que du moins, sur la terre
Où dormiraient mes os s'élevât une pierre
Qui fût voisine de ses yeux !

Ma tombe quelque jour troublerait sa pensée.
Quelque jour, à sa fille entre ses bras pressée,
L'œil humide peut-être, en passant près de moi :
« Celui-ci, dirait-elle, à qui je fus bien chère,
Fut content de mourir, en songeant que ta mère
N'aurait point à pleurer sur toi ».



ODE VI

NON, de tous les amants les regards, les soupirs
Ne sont point des pièges perfides.
Non, à tromper des cœurs délicats et timides
Tous ne mettent point leurs plaisirs.
Toujours la feinte mensongère

Ne farde point de pleurs, vains enfants des désirs,
Une insidieuse prière.

Non, avec votre image, artifice et détour,
Fanny, n'habitent point une âme :
Des yeux pleins de vos traits sont à vous. Nulle femme
Ne leur paraît digne d'amour.
Ah ! la pâle fleur de Clytie
Ne voit au ciel qu'un astre ; et l'absence du jour
Flétrit sa tête appesantie.

Des lèvres d'une belle un seul mot échappé
Blesse d'une trace profonde
Le cœur d'un malheureux qui ne voit qu'elle au monde.
Son cœur pleure en secret frappé,
Quand sa bouche feint de sourire.
Il fuit ; et jusqu'au jour, de son trouble occupé,
Absent, il ose au moins lui dire :

« Fanny, belle adorée aux yeux doux et sereins,
Heureux qui n'ayant d'autre envie
Que de vous voir, vous plaire et vous donner sa vie,
Oublié de tous les humains,
Près d'aller rejoindre ses pères,
Vous dira, vous pressant de ses mourantes mains :
Crois-tu qu'il soit des cœurs sincères ? ».



ODE VII

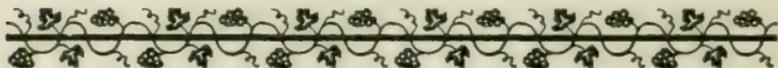
FANNY, l'heureux mortel qui près de toi respire
Sait, à te voir parler et rougir et sourire,
De quels hôtes divins le ciel est habité.
La grâce, la candeur, la naïve innocence
Ont, depuis ton enfance,
De tout ce qui peut plaire enrichi ta beauté.

Sur tes traits où ton âme imprime sa noblesse,
Elles ont su mêler aux roses de jeunesse
Ces roses de pudeur, charmes plus séduisants,
Et remplir tes regards, tes lèvres, ton langage,
De ce miel dont le sage
Cherche lui-même en vain à défendre ses sens.

O ! que n'ai-je moi seul tout l'éclat et la gloire
Que donnent les talents, la beauté, la victoire,
Pour fixer sur moi seul ta pensée et tes yeux !
Que loin de moi, ton cœur soit plein de ma présence,
Comme, dans ton absence,
Ton aspect bien-aimé m'est présent en tous lieux.

Je pense : Elle était là. Tous disaient : « Qu'elle est belle ! »,
Tels furent ses regards, sa démarche fut telle,
Et tels ses vêtements, sa voix et ses discours.
Sur ce gazon assise, et dominant la plaine,
Des méandres de Seine,
Rêveuse, elle suivait les obliques détours.

Ainsi dans les forêts j'erre avec ton image ;
 Ainsi le jeune faon, dans son désert sauvage,
 D'un plomb volant percé, précipite ses pas.
 Il emporte en fuyant sa mortelle blessure ;
 Couché près d'une eau pure,
 Palpitant, hors d'haleine, il attend le trépas.



ODE VIII

A FANNY MALADE

QUELQUEFOIS un souffle rapide
 Obscurcit un moment sous sa vapeur humide
 L'or, qui reprend soudain sa brillante couleur :
 Ainsi du Sirius, ô jeune bien-aimée !

Un moment l'haleine enflammée
 De ta beauté vermeille a fatigué la fleur.

De quel tendre et léger nuage
 Un peu de pâleur douce, épars sur ton visage,
 Enveloppa tes traits calmes et languissants !
 Quel regard, quel sourire, à peine sur ta couche
 Entr'ouvraient tes yeux et ta bouche !
 Et que de miel coulait de tes faibles accents !

Oh ! qu'une belle est plus à craindre
 Alors qu'elle gémit, alors qu'on peut la plaindre,

Qu'on s'alarme pour elle. Ah ! s'il était des cœurs,
Fanny, que ton éclat eût trouvés insensibles,

Ils ne resteraient point paisibles
Près de ton front voilé de ces douces langueurs.

Oui, quoique meilleure et plus belle,
Toi-même cependant tu n'es qu'une mortelle ;
Je le vois. Mais du ciel, toi, l'orgueil et l'amour,
Tes beaux ans sont sacrés. Ton âme et ton visage
Sont des dieux la divine image ;
Et le ciel s'applaudit de t'avoir mise au jour.

Le ciel t'a vue en tes prairies
Oublier tes loisirs, tes lentes rêveries ;
Et tes dons et tes soins chercher les malheureux ;
Tes délicates mains à leurs lèvres amères
Présenter des sucs salutaires,
Ou presser d'un lin pur leurs membres douloureux.

Souffrances que je leur envie !
Qu'ils eurent de bonheur de trembler pour leur vie,
Puisqu'ils virent sur eux tes regrets caressants,
Et leur toit rayonner de ta douce présence,
Et la bonté, la complaisance,
Attendrir tes discours, plus chers que tes présents !

Près de leur lit, dans leur chaumière,
Ils crurent voir descendre un ange de lumière,
Qui des ombres de mort dégageait leur flambeau ;
Leurs cœurs étaient émus, comme aux yeux de la Grèce,
La victime qu'une déesse
Vint ravir à l'Aulide, à Calchas, au tombeau.

Ah! si des douleurs étrangères
 D'une larme si noble humectent tes paupières
 Et te font des destins accuser la rigueur,
 Ceux qui souffrent pour toi, tu les plaindras peut-être ;
 Et les douleurs que tu fais naître
 Ont-elles moins le droit d'intéresser ton cœur ?

Troie, antique honneur de l'Asie,
 Vit le prince expirant des guerriers de Mysie
 D'un vainqueur généreux éprouver les bienfaits.
 D'Achille désarmé la main amie et sûre
 Toucha sa mortelle blessure,
 Et soulagea les maux qu'elle-même avait faits.

A tous les instants rappelée,
 Ta vue apaise ainsi l'âme qu'elle a troublée.
 Fanny, pour moi ta vue est la clarté des cieus ;
 Vivre est te regarder, et t'aimer, te le dire ;
 Et quand tu daignes me sourire,
 Le lit de Vénus même est sans prix à mes yeux.



ODE IX

A MARIE-ANNE-CHARLOTTE CORDAY

Quoi! tandis que partout, ou sincères, ou feintes,
 Des lâches, des pervers, les larmes et les plaintes

Consacrent leur Marat parmi les immortels,
Et que, prêtre orgueilleux de cette idole vile,
Des fanges du Parnasse un impudent reptile
Vomit un hymne infâme au pied de ses autels,

La vérité se tait ! Dans sa bouche glacée,
Des liens de la peur sa langue embarrassée
Dérobe un juste hommage aux exploits glorieux !
Vivre est-il donc si doux ? De quel prix est la vie,
Quand, sous un joug honteux la pensée asservie,
Tremblante, au fond du cœur, se cache à tous les yeux !

Non, non, je ne veux point t'honorer en silence,
Toi qui crus par ta mort ressusciter la France,
Et dévouas tes jours à punir des forfaits.
Le glaive arma ton bras, fille grande et sublime,
Pour faire honte aux dieux, pour réparer leur crime,
Quand d'un homme à ce monstre ils donnèrent les traits.

Le noir serpent, sorti de sa caverne impure,
A donc vu rompre enfin sous ta main ferme et sûre
Le venimeux tissu de ses jours abhorrés !
Aux entrailles du tigre, à ses dents homicides,
Tu vins redemander et les membres livides
Et le sang des humains qu'il avait dévorés !

Son œil mourant t'a vue, en ta superbe joie,
Féliciter ton bras et contempler ta proie.
Ton regard lui disait : « Va, tyran furieux,
Va, cours frayer la route aux tyrans tes complices.
Te baigner dans le sang fut tes seules délices,
Baigne-toi dans le tien et reconnais des dieux. »

La Grèce, ô fille illustre, admirant ton courage,
Épuiseraient Paros pour placer ton image
Auprès d'Harmodius, auprès de son ami;
Et des chœurs sur ta tombe, en une sainte ivresse,
Chanteraient Némésis, la tardive déesse,
Qui frappe le méchant sur son trône endormi.

Mais la France à la hache abandonne ta tête.
C'est au monstre égorgé qu'on prépare une fête.
Parmi ses compagnons, tous dignes de son sort,
O! quel noble dédain fit sourire ta bouche,
Quand un brigand, vengeur de ce brigand farouche,
Crut te faire pâlir aux menaces de mort!

C'est lui qui dut pâlir, et tes juges sinistres
Et notre affreux sénat et ses affreux ministres,
Quand, à leur tribunal, sans crainte et sans appui,
Ta douceur, ton langage et simple et magnanime
Leur apprit qu'en effet, tout puissant qu'est le crime,
Qui renonce à la vie est plus puissant que lui.

Longtemps, sous les dehors d'une allégresse aimable,
Dans ses détours profonds ton âme impénétrable
Avait tenu cachés les destins du pervers.
Ainsi, dans le secret amassant la tempête,
Rit un beau ciel d'azur, qui cependant s'apprête
A foudroyer les monts et soulever les mers.

Belle, jeune, brillante, aux bourreaux amenée,
Tu semblais t'avancer sur le char d'hyménée;
Ton front resta paisible et ton regard serein.
Calme sur l'échafaud, tu méprisas la rage

D'un peuple abject, servile et fécond en outrage,
Et qui se croit encore et libre et souverain.

La vertu seule est libre. Honneur de notre histoire,
Notre immortel opprobre y vit avec ta gloire ;
Seule, tu fus un homme, et vengeas les humains !
Et nous, eunuques vils, troupeau lâche et sans âme,
Nous savons répéter quelques plaintes de femme,
Mais le fer pèserait à nos débiles mains.

Non, tu ne pensais pas qu'aux mânes de la France
Un seul traître immolé suffit à sa vengeance,
Ou tirât du chaos ses débris dispersés.
Tu voulais, enflammant les courages timides,
Réveiller les poignards sur tous ces parricides,
De rapine, de sang, d'infamie engraisés.

Un scélérat de moins rampe dans cette fange.
La Vertu t'applaudit. De sa mâle louange
Entends, belle héroïne, entends l'auguste voix.
O Vertu ! le poignard, seul espoir de la terre,
Est ton arme sacrée, alors que le tonnerre
Laisse régner le crime et te vend à ses lois.



ODE X

O Versaille, ô bois, ô portiques,
Marbres vivants, berceaux antiques,
Par les dieux et les rois Élysée embelli,
A ton aspect, dans ma pensée,
Comme sur l'herbe aride une fraîche rosée,
Coule un peu de calme et d'oubli.

Paris me semble un autre empire,
Dès que chez toi je vois sourire
Mes pénates secrets couronnés de rameaux,
D'où souvent les monts et les plaines
Vont dirigeant mes pas aux campagnes prochaines,
Sous de triples cintres d'ormeaux.

Les chars, les royales merveilles,
Des gardes les nocturnes veilles,
Tout a fui ; des grandeurs tu n'es plus le séjour :
Mais le sommeil, la solitude,
Dieux jadis inconnus, et les arts, et l'étude,
Composent aujourd'hui ta cour.

Ah ! malheureux ! à ma jeunesse
Une oisive et morne paresse
Ne laisse plus goûter les studieux loisirs.
Mon âme, d'ennui consumée,

S'endort dans les langueurs. Louange et renommée
N'inquiètent plus mes désirs.

L'abandon, l'obscurité, l'ombre,
Une paix taciturne et sombre,
Voilà tous mes souhaits. Cache mes tristes jours,
Et nourris, s'il faut que je vive,
De mon pâle flambeau, la clarté fugitive,
Aux douces chimères d'amours.

L'âme n'est point encor flétrie,
La vie encor n'est point tarie,
Quand un regard nous trouble et le cœur et la voix.
Qui cherche les pas d'une belle,
Qui peut ou s'égayer ou gémir auprès d'elle,
De ses jours peut porter le poids.

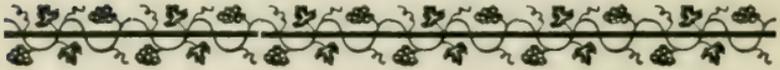
J'aime ; je vis. Heureux rivage !
Tu conserves sa noble image,
Son nom, qu'à tes forêts j'ose apprendre le soir,
Quand, l'âme doucement émue,
J'y reviens méditer l'instant où je l'ai vue,
Et l'instant où je dois la voir.

Pour elle seule encore abonde
Cette source, jadis féconde,
Qui coulait de ma bouche en sons harmonieux.
Sur mes lèvres tes bosquets sombres
Forment pour elle encor ces poétiques nombres,
Langage d'amour et des dieux.

Ah ! témoin des succès du crime,
Si l'homme juste et magnanime

Pouvait ouvrir son cœur à la félicité,
 Versailles, tes routes fleuries,
 Ton silence, fertile en belles rêveries
 N'auraient que joie et volupté.

Mais souvent tes vallons tranquilles,
 Tes sommets verts, tes frais asiles,
 Tout à coup à mes yeux s'enveloppent de deuil :
 J'y vois errer l'ombre livide
 D'un peuple d'innocents qu'un tribunal perfide
 Précipite dans le cercueil.



ODE XI

LA JEUNE CAPTIVE

L'ÉPI naissant mûrit de la faux respecté ;
 Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été
 Boit les doux présents de l'aurore ;
 Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
 Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
 Je ne veux point mourir encore.

« Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort,
 Moi je pleure et j'espère ; au noir souffle du nord
 Je plie et relève ma tête.

S'il est des jours amers, il en est de si doux !
Hélas ! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts ?
Quelle mer n'a point de tempête ?

« L'illusion féconde habite dans mon sein.
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
J'ai les ailes de l'espérance ;
Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s'élançe.

« Est-ce à moi de mourir ? Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille, et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux ;
Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.

« Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

« Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson ;
Et comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin,
Je veux achever ma journée.

« O mort ! tu peux attendre ; éloigne, éloigne-toi ;
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore.
Pour moi Palès encore a des asiles verts,
Les Amours des baisers, les Muses des concerts ;
Je ne veux point mourir encore ! »

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive ;
Et secouant le faix de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliai les accents
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux
Chercher quelle fut cette belle :
La grâce décorait son front et ses discours,
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours.
Ceux qui les passeront près d'elle.



POÉSIES DIVERSES

FRAGMENTS

D'UN POÈME INTITULÉ *HERMÈS*

.....
CHASSEZ de vos autels, juges vains et frivoles,
Ces héros conquérants, meurtrières idoles ;
Tous ces grands noms, enfants des crimes, des malheurs,
De massacres fumants, teints de sang et de pleurs.
Venez tomber aux pieds de plus nobles images :
Voyez ces hommes saints, ces sublimes courages,
Héros dont les vertus, les travaux bienfaisants,
Ont éclairé la terre et mérité l'encens ;
Qui, dépouillés d'eux-même et vivant pour leurs frères,
Les ont soumis au frein des règles salutaires,
Au joug de leur bonheur ; les ont faits citoyens ;
En leur donnant des lois leur ont donné des biens,
Des forces, des parents, la liberté, la vie ;
Enfin qui d'un pays ont fait une patrie.

Et que de fois pourtant leurs frères envieux
Ont d'affronts insensés, de mépris odieux,
Accueilli les bienfaits de ces illustres guides,
Comme dans leurs maisons ces animaux stupides

Dont la dent méfiante ose outrager la main
Qui se tendait vers eux pour apaiser leur faim.
Mais n'importe ; un grand homme au milieu des supplices
Goûte de la vertu les augustes délices.
Il le sait : les humains sont injustes, ingrats.
Que leurs yeux un moment ne le connaissent pas ;
Qu'un jour entre eux et lui s'élève avec murmure
D'insectes ennemis une nuée obscure :
N'importe, il les instruit, il les aime pour eux.
Même ingrats, il est doux d'avoir fait des heureux.
Il sait que leur vertu, leur bonté, leur prudence,
Doit être son ouvrage et non sa récompense,
Et que leur repentir, pleurant sur son tombeau,
De ses soins, de sa vie, est un prix assez beau.
Au loin dans l'avenir sa grande âme contemple
Les sages opprimés que soutient son exemple ;
Des méchants dans soi-même il brave la noirceur :
C'est là qu'il sait les fuir ; son asile est son cœur.
De ce faite serein, son Olympe sublime,
Il voit, juge, connaît. Un démon magnanime
Agite ses pensers, vit dans son cœur brûlant,
Travaille son sommeil actif et vigilant,
Arrache au long repos sa nuit laborieuse,
Allume avant le jour sa lampe studieuse,
Lui montre un peuple entier, par ses nobles bienfaits,
Indompté dans la guerre, opulent dans la paix,
Son beau nom remplissant leur cœur et leur histoire,
Les siècles prosternés, au pied de sa mémoire.

Par ses sueurs bientôt l'édifice s'accroît.
En vain l'esprit du peuple est rampant, est étroit,
En vain le seul présent les frappe et les entraîne,

En vain leur raison faible et leur vue incertaine
 Ne peut de ses regards suivre les profondeurs,
 De sa raison céleste atteindre les hauteurs.
 Il appelle les dieux à son conseil suprême.
 Ses décrets, confiés à la voix des dieux même,
 Entraînent sans convaincre, et le monde ébloui
 Pense adorer les dieux en n'adorant que lui.
 Il fait honneur aux dieux de son divin ouvrage.
 C'est alors qu'il a vu tantôt à son passage
 Un buisson enflammé recéler l'Éternel ;
 C'est alors qu'il rapporte, en un jour solennel,
 De la montagne ardente et du sein du tonnerre,
 La voix de Dieu lui-même écrite sur la pierre ;
 Ou c'est alors qu'au fond de ses augustes bois,
 Une nymphe l'appelle et lui trace des lois,
 Et qu'un oiseau divin, messenger de miracles,
 A son oreille vient lui dicter des oracles.
 Tout agit pour lui seul, et la tempête et l'air,
 Et le cri des forêts et la foudre et l'éclair ;
 Tout. Il prend à témoin le monde et la nature.
 Mensonge grand et sain ! glorieuse imposture !
 Quand au peuple trompé ce piège généreux
 Lui rend sacré le joug qui doit le rendre heureux !

.....
Du temps et du besoin l'inévitable empire
 Dut avoir aux humains enseigné l'art d'écrire.
 D'autres arts l'ont poli ; mais aux arts, le premier,
 Lui seul des vrais succès put ouvrir le sentier.
 Sur la feuille d'Égypte ou sur la peau ductile,

Même un jour sur le dos d'un albâtre docile,
Au fond des eaux formé des dépouilles du lin,
Une main éloquente, avec cet art divin,
Tient, fait voir l'invisible et rapide pensée,
L'abstraite intelligence et palpable et tracée ;
Peint des sons à nos yeux, et transmet à la fois
Une voix aux couleurs, des couleurs à la voix.

Quand des premiers traités la fraternelle chaîne
Commença d'approcher, d'unir la race humaine,
La terre, et de hauts monts, des fleuves, des forêts,
Des contrats attestés garants sûrs et muets,
Furent le livre auguste et les lettres sacrées
Qui faisaient lire aux yeux les promesses jurées.
Dans la suite peut-être ils voulurent sur soi
L'un de l'autre emporter la parole et la foi ;
Ils surent donc, broyant de liquides matières,
L'un sur l'autre imprimer leurs images grossières,
Ou celle du témoin, homme, plante ou rocher,
Qui vit jurer leur bouche et leurs mains se toucher.
De là dans l'Orient ces colonnes savantes,
Rois, prêtres, animaux peints en scènes vivantes,
De la religion ténébreux monuments,
Pour les sages futurs laborieux tourments,
Archives de l'État, où les mains politiques
Traçaient en longs tableaux les annales publiques.
De là, dans un amas d'emblèmes captieux,
Pour le peuple ignorant monstre religieux,
Des membres ennemis vont composer ensemble
Un seul tout, étonné du nœud qui les rassemble :
Un corps de femme au front d'un aigle enfant des airs
Joint l'écaille et les flancs d'un habitant des mers.

Cet art simple et grossier nous a suffi peut-être
Tant que tous nos discours n'ont su voir ni connaître
Que les objets présents dans la nature épars,
Et que tout notre esprit était dans nos regards.
Mais on vit, quand vers l'homme on apprit à descendre,
Quand il fallut fixer, nommer, écrire, entendre,
Du cœur, des passions les plus secrets détours,
Les espaces du temps ou plus longs ou plus courts,
Quel cercle étroit bornait cette antique écriture.
Plus on y mit de soins, plus incertaine, obscure,
Du sens confus et vague elle épaissit la nuit.
Quelque peuple à la fin par le travail instruit,
Compte combien de mots l'héréditaire usage
A transmis jusqu'à lui pour former un langage.
Pour chacun de ces mots un signe est inventé,
Et la main qui l'entend des lèvres répété
Se souvient d'en tracer cette image fidèle ;
Et sitôt qu'une idée inconnue et nouvelle
Grossit d'un mot nouveau ces mots déjà nombreux,
Un nouveau signe accourt s'enrôler avec eux.

C'est alors, sur des pas si faciles à suivre,
Que l'esprit des humains est assuré de vivre.
C'est alors que le fer à la pierre, aux métaux,
Livre, en dépôt sacré pour les âges nouveaux,
Nos âmes et nos mœurs fidèlement gardées ;
Et l'œil sait reconnaître une forme aux idées.
Dès lors des grands aïeux les travaux, les vertus
Ne sont point pour leurs fils des exemples perdus.
Le passé du présent est l'arbitre et le père,
Le conduit par la main, l'encourage, l'éclaire.
Les aïeux, les enfants, les arrière-neveux,

Tous sont du même temps, ils ont les mêmes vœux.
 La patrie, au milieu des embûches, des traîtres,
 Remonte en sa mémoire, a recours aux ancêtres,
 Cherche ce qu'ils feraient en un danger pareil,
 Et des siècles vieilliss assemble le conseil.

.....
DANS nos vastes cités, par le sort partagés,
 Sous deux injustes lois les hommes sont rangés.
 Les uns princes et grands, d'une avide opulence
 Étalent sans pudeur la barbare insolence.
 Les autres, sans pudeur, vils clients de ces grands,
 Vont ramper sous les murs qui cachent leurs tyrans,
 Admirer ces palais aux colonnes hautaines
 Dont eux-même ont payé les splendeurs inhumaines,
 Qu'eux-même ont arrachés aux entrailles des monts,
 Et tout trempés encor des sueurs de leurs fronts.

Moi, je me plus toujours, client de la nature,
 A voir son opulence et bienfaisante et pure,
 Cherchant loin de nos murs les temples, les palais
 Où la Divinité me révèle ses traits,
 Ces monts, vainqueurs sacrés des fureurs du tonnerre,
 Ces chênes, ces sapins, premiers-nés de la terre.
 Les pleurs des malheureux n'ont point teint ces lambris.
 D'un feu religieux le saint poète épris
 Cherche leur pur éther et plane sur leur cime.
 Mer bruyante, la voix du poète sublime
 Lutte contre les vents ; et tes flots agités
 Sont moins forts, moins puissants que ses vers indomptés.

A l'aspect du volcan, aux astres élançée,
Luit, vole avec l'Etna, la bouillante pensée.

Heureux qui sait aimer ce trouble auguste et grand :
Seul, il rêve en silence à la voix du torrent
Qui le long des rochers se précipite et tonne ;
Son esprit en torrent et s'élançait et bouillonne.
Là, je vais dans mon sein méditant à loisir
Des chants à faire entendre aux siècles à venir ;
Là, dans la nuit des cœurs qu'osa sonder Homère,
Cet aveugle divin et me guide et m'éclaire.
Souvent mon vol, armé des ailes de Buffon,
Franchit avec Lucrèce, au flambeau de Newton,
La ceinture d'azur sur le globe étendue.
Je vois l'être et la vie et leur source inconnue,
Dans les fleuves d'éther tous les mondes roulants.
Je poursuis la comète aux crins étincelants,
Les astres et leurs poids, leurs formes, leurs distances ;
Je voyage avec eux dans leurs cercles immenses.
Comme eux, astre, soudain je m'entoure de feux ;
Dans l'éternel concert je me place avec eux :
En moi leurs doubles lois agissent et respirent ;
Je sens tendre vers eux mon globe qu'ils attirent ;
Sur moi qui les attire ils pèsent à leur tour.
Les éléments divers, leur haine, leur amour,
Les causes, l'infini s'ouvre à mon œil avide.
Bientôt redescendu sur notre fange humide,
J'y rapporte des vers de nature enflammés,
Aux purs rayons des dieux dans ma course allumés.
Écoutez donc ces chants d'Hermès dépositaires,
Où l'homme antique, errant dans ses routes premières,
Fait revivre à vos yeux l'empreinte de ses pas.

Mais dans peu, m'élançant aux armes, aux combats,
 Je dirai l'Amérique à l'Europe montrée;
 J'irai dans cette riche et sauvage contrée
 Soumettre au Mançanar le vaste Maranon.
 Plus loin dans l'avenir je porterai mon nom,
 Celui de cette Europe en grands exploits féconde,
 Que nos jours ne sont loin des premiers jour du monde.



FRAGMENTS

D'UN POÈME SUR L'AMÉRIQUE

.....

J'ACCUSERAI les vents et cette mer jalouse
 Qui retient, qui peut-être a ravi La Pérouse.
 Il partit. L'amitié, les sciences, l'amour
 Et la gloire française implorèrent son retour.
 Six ans sont écoulés sans que la renommée
 De son trépas au moins soit encore informée.
 Malheureux ! un rocher, inconnu sous les eaux,
 A-t-il, brisant les flancs de tes hardis vaisseaux,
 Dispersé ta dépouille au sein du gouffre immense ?
 Ou, le nombre et la fraude opprimant ta vaillance,
 Nu, captif, désarmé, du sauvage inhumain
 As-tu vu s'apprêter l'exécrable festin ?

Ou plutôt dans une île, assis sur le rivage,
 Attends-tu ton ami voguant de plage en plage ;
 Ton ami qui partout, jusqu'aux bornes des mers
 Où d'éternelles nuits et d'éternels hivers
 Font plier notre globe entre deux monts de glace,
 Aux flots de l'océan court demander ta trace ?
 Malheureux ! tes amis souvent, dans leurs banquets,
 Disent en soupirant : « Reviendra-t-il jamais ? »
 Ta femme à son espoir, à ses vœux enchaînée,
 Doutant de son veuvage ou de son hyménée,
 N'entend, ne voit que toi dans ses chastes douleurs,
 Se reproche un sourire, et tout entière aux pleurs,
 Cherche en son lit désert, peuplé de ton image,
 Un pénible sommeil que trouble ton naufrage.

Un Inca, racontant la conquête du Mexique par les Espagnols, que le peuple prenait pour des dieux, s'exprimera ainsi :

POUR moi, je les crois fils de ces dieux malfaisants
 Pour qui nos maux, nos pleurs, sont le plus doux encens.
 Loin d'être dieux eux-même, ils sont tels que nous sommes,
 Vieux, malades, mortels. Mais, s'ils étaient des hommes,
 Quel germe dans leur cœur peut avoir enfanté
 Un tel excès de rage et de férocité ?
 Chez eux peut-être aussi qu'une avare nature
 N'a point voulu nourrir cette race parjure.
 Le cacao sans doute et ses glands onctueux
 Dédaignent d'habiter leurs bois infructueux.
 Leur soleil ne sait point sur leurs arbres profanes

Mûrir le doux coco, les mielleuses bananes.
 Leurs champs du beau maïs ignorent la moisson,
 La mangue leur refuse une douce boisson.
 D'herbages vénéneux leurs terres sont couvertes.
 Noires d'affreux poisons, leurs rivières désertes
 N'offrent à leurs filets nulle proie, et leurs traits
 Ne trouvent point d'oiseaux dans leurs sombres forêts.



FRAGMENTS

D'UN POÈME SUR *L'ART D'AIMER*

.....

FLORE met plus d'un jour à finir une rose.
 Plus d'un jour fait l'ombrage où Palès se repose;
 Et plus d'un soleil dore, au penchant des coteaux,
 Les grappes de Bacchus, ces rivales des eaux.
 Qu'ainsi ton doux projet en silence mûrisse,
 Que sous tes pas certains la route s'aplanisse,
 Qu'un œil sûr te dirige; et de loin, avec art
 Dispose ces ressorts que l'on nomme hasard.
 Mais souvent un jeune homme, aspirant à la gloire
 De venir, voir, et vaincre, et prôner sa victoire,
 Vole, et hâte l'assaut qu'il eût dû préparer.

.....

L'imprudent a voulu cueillir avant l'automne
L'espoir à peine éclos d'une riche Pomone ;
Il a coupé ses blés quand les jeunes moissons
Ne passaient point encor les timides gazons.

SI d'un mot échappé l'outrageuse rudesse
A pu blesser l'amour et sa délicatesse,
Immobile il gémit : songe à tout expier.
Sans honte, sans réserve, il faut s'humilier ;
Tombe même à genoux, bien loin de te défendre ;
Tu le verras soudain plus amoureux, plus tendre,
Courir et t'arrêter, et lui-même à genoux
Accuser en pleurant son injuste courroux.
Mais souvent malgré toi, sans fiel ni sans injure,
Ta bouche d'un trait vif aiguise la piqûre ;
Le trait vole, tu veux le rappeler en vain ;
Ton amant consterné dévore son chagrin.
Ou bien d'un dur refus l'inflexible constance
De ses feux tout un jour a trompé l'espérance.
Il boude ; un peu d'aigreur, un mot même douteux
Peut tourner la querelle en débat sérieux.
O trop heureuse alors si, pour fuir cet orage,
Les Grâces t'ont donné leur divin badinage,
Cet air humble et soumis de n'oser l'approcher,
D'avoir peur de ses yeux et de t'aller cacher,
Et de mille autres jeux l'inévitable adresse,
De mille mots plaisants l'aimable gentillesse,
Enfin tous ces détours dont le charme ingénu
Fait éclater un rire à peine retenu.
Il t'embrasse, il te tient, plus que jamais il t'aime ;

C'est ton tour maintenant de le boudier lui-même.
Loin de s'en effrayer, il rit, et mes secrets
L'ont instruit des moyens de ramener la paix.

QUAND Junon sur l'Ida plut au maître du monde,
Noüs l'avait tenue au cristal de son onde,
Et sur sa peau vermeille une savante main
Fit distiller la rose et les flots du jasmin.
Cultivez vos attraits ; la plus belle nature
Veut les soins délicats d'une aimable culture.
Mais si l'usage est doux, l'abus est odieux.
Des parfums entassés l'amas fastidieux,
De la triste laideur trop impuissantes armes,
A d'indignes soupçons exposerait vos charmes.
Que dans vos vêtements le goût seul consulté
N'étale qu'élégance et que simplicité.
L'or ni les diamants n'embellissent les belles ;
Le goût est leur richesse, et tout-puissant comme elles,
Il sait créer de rien leurs plus beaux ornements ;
Et tout est sous ses doigts l'or et les diamants.
J'aime un sein qui palpite et soulève une gaze.
L'heureuse volupté se plaît, dans son extase,
A fouler mollement ces habits radieux
Que déploie au Cathay le ver industriel.
Le coton mol et souple, en une trame habile,
Sur les bords indiens, pour vous prépare et file
Ce tissu transparent, ce réseau de Vulcain,
Qui, perfide et propice à l'amant incertain,
Lui semble un voile d'air, un nuage liquide,
Où Vénus se dérobe et fuit son œil avide.

CRAINS que l'ennui fatal dans son cœur introduit
Puisse compter les pas de l'heure qui s'enfuit.
Il est, pour la tromper, un aimable artifice :
Amuse-la des jeux qu'invente le caprice ;
Lasse sa patience à mille tours malins ;
Ris et de sa faiblesse et de ses cris mutins.
Tu braves tant de fois sa menace éprouvée,
Elle vole, tu fuis ; la main déjà levée,
Elle te tient, te presse ; elle va te punir.
Mais vos bouches déjà ne cherchent qu'à s'unir.
Le ciel d'un feu plus beau luit après un orage.
L'amour fait à Paphos naître plus d'un nuage ;
Mais c'est le souffle pur qui rend l'éclat à l'or,
Et la peine en amour est un plaisir encor.
Le hasard à ton gré n'est pas toujours docile ?
Une belle est un bien si léger, si mobile !
Souvent tes doux projets, médités à loisir,
D'avance destinaient la journée au plaisir ;
Non, elle ne veut pas. D'autres soins occupée,
Tu vois avec douleur ton attente échappée.
Surtout point de contrainte. Espère un plus beau jour.
Imprudent qui fatigue et tourmente l'amour.
Essaye avec les pleurs les tendres doléances,
De faire à ses desseins de douces violences.
Sinon, tu vas l'aigrir ; tu te perds. La beauté,
Je te l'ai fait entendre, aime sa volonté.
Son cœur impatient, que la contrainte blesse,
Se dépite : il est dur de n'être pas maîtresse.
Prends-y garde : une fois le ramier envolé
Dans sa cage confuse est en vain rappelé.
Cède, assieds-toi près d'elle ; et soumis avec grâce,
D'un ton un peu plus froid, sans aigreur ni menace,

Dis-lui que de tes vœux son plaisir est la loi.
 Va, tu n'y perdras rien, repose-toi sur moi.
 Complaisance a toujours la victoire propice.
 Souvent de tes désirs l'utile sacrifice,
 Comme un jeune rameau planté dans la saison,
 Te rendra de doux fruits une longue moisson.

FLORE a pour les amants ses corbeilles fertiles ;
 Et les fleurs, dans leurs jeux, ne sont pas inutiles.
 Les fleurs vengent souvent un amant courroucé
 Qui feint sur un seul mot de paraître offensé.
 Il poursuit son espiègle ; il la tient, il la presse ;
 Et fixant de ses flancs l'indocile souplesse,
 D'un faisceau de bouquets en cachette apporté,
 Châtié, en badinant, sa coupable beauté,
 La fait taire et la gronde, et d'un maître sévère
 Imite, avec amour, la plainte et la colère ;
 Et négligeant ses cris, sa lutte, ses transports,
 Arme le fouet léger de rapides efforts,
 Frappe et frappe sans cesse, et s'irrite et menace,
 Et force enfin sa bouche à lui demander grâce.
 Telle Vénus souvent, aux genoux d'Adonis,
 Vit des taches de rose empreintes sur ses lis.
 Tel l'Amour, enchanté d'un si doux badinage,
 Loin des yeux de sa mère, en un charmant rivage,
 Caressait sa Psyché dans leurs jeux enfantins,
 Et de lacets dorés chargeait ses belles mains.

Fontenay ! lieu qu'Amour fit naître avec la rose,
 J'irai (sur cet espoir mon âme se repose),

J'irai te voir, et Flore et le ciel qui te luit.
Là je contemple enfin (ma déesse m'y suit),
Sur un lit que je cueille en tes rians asiles,
Ses appas, sa pudeur, et ses fuites agiles,
Et dans la rose en feu l'albâtre confondu,
Comme un ruisseau de lait sur la pourpre étendu.

OFFRONS tout ce qu'on doit d'encens, d'honneurs suprêmes,
Aux dieux, à la beauté plus divine qu'eux-mêmes.
Puisse aux vallons d'Hémus, où les rocs et les bois
Admirèrent d'Orphée et suivirent la voix,
L'Hèbre ne m'avoir pas en vain donné naissance !
Les muses avec moi vont connaître Byzance.
Et si le ciel se prête à mes efforts heureux,
De la Grèce oubliée enfant plus généreux,
Sur ses rives jadis si noblement fécondes,
Du Permesse égaré je ramène les ondes.
Pour la première fois de sa honte étonné,
Le farouche turban, jaloux et consterné,
D'un sérail oppresseur, noir séjour des alarmes,
Entendra nos accents et l'amour et vos charmes.
C'est là, non loin des flots dont l'amère rigueur
Osa ravir Sestos au nocturne nageur,
Qu'en des jardins chéris des eaux et du zéphyre,
Pour vous, rayonnant d'or, de jaspe et de porphyre,
Un temple par mes mains doit s'élever un jour.
Sous vos lois j'y rassemble une superbe cour,
Où de tous les climats brillent toutes les belles :
Elles règnent sur tout et vous régnerez sur elles.
Là des filles d'Indus l'essaim noble et pompeux,

Les vierges de Tamise, au cœur tendre, aux yeux bleus,
 De Tibre et d'Eridan les flatteuses sirènes,
 Et du blond Eurotas les touchantes Hélènes,
 Et celles de Colchos, jeune et riche trésor,
 Plus beau que la toison étincelante d'or,
 Et celles qui, du Rhin l'ornement et la gloire,
 Vont dans ses froids torrents baigner leurs pieds d'ivoire,
 Toutes enfin ; ce bord sera tout l'univers.

L'AMOUR croît par l'exemple, et vit d'illusions.
 Belles, étudiez ces tendres fictions
 Que les poètes saints, en leurs douces ivresses,
 Inventent dans la joie aux bras de leurs maîtresses.
 De tout aimable objet Jupiter enflammé,
 Et le dieu des combats par Vénus désarmé,
 Quand, la tête en son sein mollement étendue,
 Aux lèvres de Vénus son âme est suspendue,
 Et dans ses yeux divins oubliant les hasards,
 Nourrit d'un long amour ses avides regards ;
 Quels appas trop chéris mirent Pergame en cendre ;
 Quelles trois déités un berger vit descendre,
 Qui, pour briguer la pomme abandonnant les cieus
 De leurs charmes rivaux enivrèrent ses yeux ;
 Et le sang d'Adonis, et la blanche hyacinthe
 Dont la feuille respire une amoureuse plainte ;
 Et la triste Syrinx aux mobiles roseaux,
 Et Daphné de lauriers peuplant le bord des eaux ;
 Herminie aux forêts révélant ses blessures ;
 Les grottes, de Médor confidentes parjures ;
 Et les ruses d'Armide, et l'amoureux repos

Où, sur des lits de fleurs languissent les héros ;
 Et le myrte vivant aux bocages d'Alcine.
 Les Grâces, dont les soins ont élevé Racine,
 Aiment à répéter ses écrits enchanteurs,
 Tendres comme leurs yeux, doux comme leurs faveurs.

Belles, ces chants divins sont nés pour votre bouche.
 La lyre de Le Brun, qui vous plaît et vous touche,
 Tantôt de l'élégie exhale les soupirs,
 Tantôt au lit d'amour éveille les plaisirs.
 Suivez de sa Psyché la gloire et les alarmes ;
 Elle-même voulut qu'il célébrât ses charmes,
 Qu'Amour vînt pour l'entendre ; et dans ces chants heureux
 Il la trouva plus belle et redoubla ses feux.
 Mon berceau n'a point vu luire un même génie ;
 Ma Lycoris pourtant ne sera point bannie.
 Comme eux, aux traits d'Amour j'abandonnai mon cœur,
 Et mon vers a peut-être aussi quelque douceur.



HYMNE

A LA FRANCE

FRANCE, ô belle contrée, ô terre généreuse,
 Que les dieux complaisants formaient pour être heureuse,
 Tu ne sens point du nord les glaçantes horreurs,
 Le midi de ses feux t'épargne les fureurs.
 Tes arbres innocents n'ont point d'ombres mortelles ;

Ni des poisons épars dans tes herbes nouvelles
Ne trompent une main crédule ; ni tes bois
Des tigres frémissants ne redoutent la voix ;
Ni les vastes serpents ne traînent sur tes plantes
En longs cercles hideux leurs écailles sonnantes.
Les chênes, les sapins et les ormes épais
En utiles rameaux ombragent tes sommets,
Et de Beaune et d'Aï les rives fortunées,
Et la riche Aquitaine et les hauts Pyrénées,
Sous leurs bruyants pressoirs font couler en ruisseaux
Des vins délicieux mûris sur leurs coteaux.
La Provence odorante et de Zéphire aimée
Respire sur les mers une haleine embaumée,
Au bord des flots couvrant, délicieux trésor,
L'orange et le citron de leur tunique d'or ;
Et plus loin, au penchant des collines pierreuses,
Forme la grasse olive aux liqueurs savoureuses,
Et ces réseaux légers, diaphanes habits,
Où la fraîche grenade enferme ses rubis.
Sur tes rochers touffus la chèvre se hérissé,
Tes prés enflent de lait la féconde génisse,
Et tu vois tes brebis, sur le jeune gazon,
Épaissir le tissu de leur blanche toison.
Dans les fertiles champs voisins de la Touraine,
Dans ceux où l'Océan boit l'urne de la Seine,
S'élèvent pour le frein des coursiers belliqueux.
Ajoutez cet amas de fleuves tortueux :
L'indomptable Garonne aux vagues insensées,
Le Rhône impétueux, fils des Alpes glacées,
La Seine au flot royal, la Loire dans son sein
Incertaine, et la Saône, et mille autres enfin
Qui, nourrissant partout, sur tes nobles rivages,

Fleurs, moissons et vergers et bois et pâturages,
Rampent au pied des murs d'opulentes cités,
Sous les arches de pierre, à grand bruit emportés.

Dirai-je ces travaux, source de l'abondance,
Ces ports où des deux mers l'active bienfaisance
Amène les tributs du rivage lointain
Que visite Phœbus le soir ou le matin ?
Dirai-je ces canaux, ces montagnes percées,
De bassins en bassins ces ondes amassées
Pour joindre au pied des monts l'une et l'autre Téthys ?
Et ces vastes chemins en tous lieux départis,
Où l'étranger, à l'aise achevant son voyage,
Pense au nom des Trudaine, et bénit leur ouvrage ?

Ton peuple industriel est né pour les combats.
Le glaive, le mousquet n'accablent point ses bras.
Il s'élançe aux assauts, et son fer intrépide
Chassa l'impie Anglais, usurpateur avide.
Le ciel les fit humains, hospitaliers et bons,
Amis des doux plaisirs, des festins, des chansons ;
Mais, faibles, opprimés, la tristesse inquiète
Glace ces chants joyeux sur leur bouche muette,
Pour les jeux, pour la danse appesantit leurs pas,
Renverse devant eux les tables des repas,
Flétrit de longs soucis, empreinte douloureuse,
Et leur front et leur âme. O France ! trop heureuse
Si tu voyais tes biens, si tu profitais mieux
Des dons que tu reçus de la bonté des cieux !
Vois le superbe Anglais, l'Anglais dont le courage
Ne s'est soumis qu'aux lois d'un sénat libre et sage,
Qui t'épie, et, dans l'Inde éclipsant ta splendeur

Sur tes fautes sans nombre élève sa grandeur.
Il triomphe, il t'insulte. O ! combien tes collines
Tressailliraient de voir réparer tes ruines,
Et pour la liberté donneraient sans regrets,
Et leur vin, et leur huile et leurs belles forêts !

J'ai vu dans tes hameaux la plaintive misère,
La mendicité blême et la douleur amère.
Je t'ai vu dans tes biens, indigent laboureur,
D'un fisc avare et dur maudissant la rigueur,
Versant au pied des grands des larmes inutiles,
Tout trempé de sueurs pour toi-même infertiles,
Découragé de vivre, et plein d'un juste effroi
De mettre au jour des fils malheureux comme toi ;
Tu vois sous les soldats les villes gémissantes ;
Corvée, impôts rongeurs, tributs, taxes pesantes,
Le sel, fils de la terre, ou même l'eau des mers,
Source d'oppression et de fléaux divers ;
Mille brigands, couverts du nom sacré du prince,
S'unir à déchirer une triste province,
Et courir à l'envi, de son sang altérés,
Se partager entre eux ses membres déchirés !
O sainte Égalité ! dissipe nos ténèbres,
Renverse les verrous, les bastilles funèbres.
Le riche indifférent, dans un char promené,
De ces gouffres secrets partout environné,
Rit avec les bourreaux, s'il n'est bourreau lui-même ;
Près de ces noirs réduits de la misère extrême,
D'une maîtresse impure achète les transports,
Chante sur des tombeaux, et boit parmi des morts.

Malesherbes, Turgot, ô vous en qui la France

Vit luire, hélas ! en vain, sa dernière espérance ;
Ministres dont le cœur a connu la pitié,
Ministres dont le nom ne s'est point oublié,
Ah ! si de telles mains, justement souveraines,
Toujours de cet empire avaient tenu les rênes !
L'équité clairvoyante aurait régné sur nous ;
Le faible aurait osé respirer près de vous ;
L'oppresser, évitant d'armer d'injustes plaintes,
Sinon quelque pudeur, aurait eu quelques craintes ;
Le délateur impie, opprimé par la faim,
Serait mort dans l'opprobre, et tant d'hommes enfin,
A l'insu de nos lois, à l'insu du vulgaire,
Foudroyés sous les coups d'un pouvoir arbitraire,
De cris non entendus, de funèbres sanglots,
Ne feraient point gémir les voûtes des cachots,

Non, je ne veux plus vivre en ce séjour servile ;
J'irai, j'irai bien loin me chercher un asile,
Un asile à ma vie en son paisible cours.
Une tombe à ma cendre à la fin de mes jours,
Où d'un grand au cœur dur l'opulence homicide
Du sang d'un peuple entier ne sera point avide,
Et ne me dira point avec un rire affreux,
Qu'ils se plaignent sans cesse et qu'ils sont trop heureux ;
Où, loin des ravisseurs, la main cultivatrice
Recueillera les dons d'une terre propice ;
Où mon cœur, respirant sous un ciel étranger,
Ne verra plus des maux qu'il ne peut soulager ;
Où mes yeux, éloignés des publiques misères,
Ne verront plus partout les larmes de mes frères,
Et la pâle indigence à la mourante voix,
Et les crimes puissants qui font trembler les lois.

Toi donc, Équité sainte, ô toi, vierge adorée,
 De nos tristes climats pour longtemps ignorée,
 Daigne du haut des cieux goûter le libre encens
 D'une lyre au cœur chaste, aux transports innocents,
 Qui ne saura jamais, par des vœux mercenaires,
 Flatter, à prix d'argent, des faveurs arbitraires,
 Mais qui rendra toujours, par amour et par choix,
 Un noble et pur hommage aux appuis de tes lois.
 De vœux pour les humains tous ses chants retentissent :
 La vérité l'enflamme, et ses cordes frémissent
 Quand l'air qui l'environne auprès d'elle a porté
 Le doux nom des vertus et de la liberté.



LE JEU DE PAUME

A LOUIS DAVID, PEINTRE

REPRENDS ta robe d'or, ceins ton riche bandeau,
 Jeune et divine poésie :
 Quoique ces temps d'orage éclipsent ton flambeau,
 Aux lèvres de David, roi du savant pinceau,
 Porte la coupe d'ambroisie.
 La patrie, à son art indiquant nos beaux jours,
 A confirmé mes antiques discours :
 Quand je lui répétais que la liberté mâle

Des arts est le génie heureux ;
 Que nul talent n'est fils de la faveur royale ;
 Qu'un pays libre est leur terre natale.
 Là, sous un soleil généreux,
 Ces arts, fleurs de la vie et délices du monde,
 Forts, à leurs croissance livrés,
 Atteignent leur grandeur féconde.
 La palette offre l'âme aux regards enivrés.
 Les antres de Paros de dieux peuplent la terre.
 L'airain coule et respire. En portiques sacrés
 S'élancent le marbre et la pierre.

II

Toi-même, belle vierge à la touchante voix,
 Nymphé ailée, aimable sirène,
 Ta langue s'amollit dans les palais des rois,
 Ta hauteur se rabaisse, et d'enfantines lois
 Oppriment ta marche incertaine ;
 Ton feu n'est que lueur, ta beauté n'est que fard.
 La liberté du génie et de l'art
 T'ouvre tous les trésors. Ta grâce auguste et fière
 De nature et d'éternité
 Fleurit. Tes pas sont grands. Ton front ceint de lumière
 Touche les cieus. Ta flamme agite, éclaire,
 Dompte les cœurs. La liberté,
 Pour dissoudre en secret nos entraves pesantes,
 Arme ton fraternel secours.
 C'est de tes lèvres séduisantes
 Qu'invisible elle vole ; et par d'heureux détours,
 Trompe les noirs verrous, les fortes citadelles,

Et les mobiles ponts qui défendent les tours,
Et les nocturnes sentinelles.

III

Son règne au loin semé par tes doux entretiens
Germe dans l'ombre au cœur des sages.
Ils attendent son heure unis par tes liens,
Tous, en un monde à part, frères, concitoyens,
Dans tous les lieux, dans tous les âges.
Tu guidais mon David à la suivre empressé :
Quand, avec toi, dans le sein du passé,
Fuyant parmi les morts sa patrie asservie,
Sous sa main, rivale des dieux,
La toile s'enflammait d'une éloquente vie :
Et la ciguë, instrument de l'envie,
Portant Socrate dans les cieus ;
Et le premier consul, plus citoyen que père,
Rentré seul par son jugement,
Aux pieds de sa Rome si chère
Savourant de son cœur le glorieux tourment ;
L'obole mendié, seul appui d'un grand homme ;
Et l'Albain terrassé dans le mâle serment
Des trois frères sauveurs de Rome.

IV

Un plus noble serment d'un si digne pinceau
Appelle aujourd'hui l'industrie.
Marathon, tes Persans et leur sanglant tombeau
Vivaient par ce bel art. Un sublime tableau

Naît aussi pour notre patrie.
 Elle expirait : son sang était tari ; ses flancs
 Ne portaient plus son poids. Depuis mille ans
 A soi-même inconnue, à son heure suprême,
 Ses guides tremblants, incertains,
 Fuyaient. Il fallut donc, dans le péril extrême,
 De son salut la charger elle-même.
 Longtemps, en trois races d'humains,
 Chez nous l'homme a maudit ou vanté sa naissance :
 Les ministres de l'encensoir,
 Et les grands, et le peuple immense.
 Tous à leurs envoyés confieront leur pouvoir.
 Versailles les attend. On s'empresse d'élire ;
 On nomme. Trois palais s'ouvrent pour recevoir
 Les représentants de l'empire.

V

D'abord pontifes, grands, de cent titres ornés,
 Fiers d'un règne antique et farouche,
 De siècles ignorants à leurs pieds prosternés,
 De richesses, d'aïeux vertueux ou prônés.
 Douce égalité, sur leur bouche,
 A ton seul nom pétille un rire âcre et jaloux.
 Ils n'ont point vu sans effroi, sans courroux,
 Ces élus plébéiens, fort des maux de nos pères,
 Forts de tous nos droits éclaircis,
 De la dignité d'hommes et des vastes lumières
 Qui du mensonge ont percé les barrières.
 Le sénat du peuple est assis.
 Il invite en son sein, où respire la France,

Les deux fiers sénats; mais leurs cœurs
N'ont que des refus. Il commence :
Il doit tout voir ; créer l'État, les lois, les mœurs.
Puissant par notre aveu, sa main sage et profonde
Veut sonder notre plaie, et de tant de douleurs
Dévoiler la source féconde.

VI

On tremble. On croit, n'osant encor lever le bras,
Les disperser par l'épouvante.
Ils s'assemblaient ; leur seuil, méconnaissant leurs pas,
Les rejette. Contre eux, prête à des attentats,
Luit la baïonnette insolente.
Dieu ! vont-ils fuir ? Non, non. Du peuple accompagnés,
Tous, par la ville, ils errent indignés :
Comme Latone enceinte, et déjà presque mère,
Victime d'un jaloux pouvoir,
Sans asile flottait, courait la terre entière,
Pour mettre au jour les dieux de la lumière.
Au loin fut un ample manoir,
Où le réseau noueux en élastique égide,
Arme d'un bras souple et nerveux,
Repoussant la balle rapide,
Exerçait la jeunesse en de robustes jeux.
Peuple, de tes élus cette retraite obscure
Fut la Délos. O murs ! temple à jamais fameux !
Berceau des lois ! sainte mesure !

VII

N'allons pas d'or, de jaspe, avilir à grands frais
Cette vénérable demeure ;
Sa rouille est son éclat. Qu'immuable à jamais
Elle règne au milieu des dômes, des palais.
Qu'au lit de mort tout Français pleure,
S'il n'a point vu ces murs où renaît son pays.
Que Sion, Delphe, et la Mecque et Saïs
Aient de moins de croyants attiré l'œil fidèle.
Que ce voyage souhaité
Récompense nos fils. Que ce toit leur rappelle
Ce tiers état à la honte rebelle,
Fondateur de la liberté ;
Comme en hâte arrivait la troupe courageuse,
A travers d'humides torrents
Que versait la nue orageuse ;
Cinq prêtres avec eux ; tous amis, tous parents,
S'embrassant au hasard dans cette longue enceinte ;
Tous juraient de périr ou vaincre les tyrans ;
De ranimer la France éteinte ;

VIII

De ne se point quitter que nous n'eussions des lois
Qui nous feraient libres et justes.
Tout un peuple, inondant jusqu'aux faites des toits,
De larmes, de silence, ou de confuses voix,
Applaudissait ces vœux augustes.
O jour ! jour triomphant ! jour saint ! jour immortel !

Jour le plus beau qu'ait fait luire le ciel
 Depuis qu'au fier Clovis Bellone fut propice !
 O soleil ! ton char étonné
 S'arrêta. Du sommet de ton brûlant solstice
 Tu contemplais ce divin sacrifice !
 O jour de splendeur couronné !
 Tu verras nos neveux, superbes de ta gloire,
 Vers toi d'un œil religieux
 Remonter au loin dans l'histoire.
 Ton lustre impérissable, honneur de leurs aïeux,
 Du dernier avenir ira percer les ombres.
 Moins belle la comète aux longs crins radieux
 Enflamme les nuits les plus sombres.

IX

Que faisaient cependant les sénats séparés ?
 Le front ceint d'un vaste plumage,
 Ou de mitres, de croix, d'hermines décorés,
 Que tentaient-ils d'efforts pour demeurer sacrés ?
 Pour arrêter le noble ouvrage ?
 Pour n'être point Français ? pour commander aux lois ?
 Pour ramener ces temps de leurs exploits,
 Où ces tyrans, valets sous le tyran suprême,
 Aux cris du peuple indifférents,
 Partageaient le trésor, l'État, le diadème ?
 Mais l'équité dans leurs sanhédrins même
 Trouve des amis. Quelques grands,
 Et des dignes pasteurs une troupe fidèle,
 Par ta céleste main poussés,
 Conscience, chaste immortelle,

Viennent aux vrais Français, d'attendre enfin lassés,
Se joindre ; à leur orgueil abandonnant des prêtres
D'opulence perdus, des nobles insensés
 Ensevelis dans leurs ancêtres.

X

Bientôt ce reste même est contraint de plier.
 O raison, divine puissance !
Ton souffle impérieux dans le même sentier
Les précipite tous. Je vois le fleuve entier
 Rouler en paix son onde immense,
Et dans ce lit commun tous ces faibles ruisseaux
 Perdre à jamais et leurs noms et leurs eaux.
O France ! sois heureuse entre toutes les mères.
 Ne pleure plus des fils ingrats,
Qui jadis s'indignaient d'être appelés nos frères ;
 Tous revenus des lointaines chimères,
 La famille est toute en tes bras.
Mais que vois-je ? ils feignaient ? Aux bords de notre Seine
 Pourquoi ces belliqueux apprêts ?
 Pourquoi vers notre cité reine
Ces camps, ces étrangers, ces bataillons français
Traînés à conspirer au trépas de la France ?
De quoi rit ce troupeau d'eunuques du palais ?
 Riez, lâche et perfide engeance.

XI

D'un roi facile et bon corrupteurs détrônés,
 Riez ; mais le torrent s'amasse.

Riez ; mais du volcan les feux emprisonnés
 Bouillonnent. Des lions si longtemps enchaînés
 Vous n'attendiez plus tant d'audace ?
 Le peuple est réveillé. Le peuple est souverain.
 Tout est vaincu. La tyrannie en vain,
 Monstre aux bouches de bronze, arme pour cette guerre
 Ses cent yeux, ses vingt mille bras,
 Ses flancs gros de salpêtre, où mugit le tonnerre :
 Sous son pied faible elle sent fuir sa terre ;
 Et meurt sous les pesants éclats
 Des créneaux fulminants, des tours et des murailles
 Qui ceignaient son front détesté.
 Déraciné dans ses entrailles,
 L'enfer de la Bastille à tous les vents jeté
 Vole, débris infâme, et cendre inanimée ;
 Et de ces grands tombeaux, la belle liberté,
 Altière, étincelante, armée,

XII

Sort. Comme un triple foudre éclate au haut des cieux,
 Trois couleurs dans sa main agile
 Flottent en long drapeau. Son cri victorieux
 Tonne. A sa voix, qui sait, comme la voix des dieux,
 En homme transformer l'argile,
 La terre tressaillit. Elle quitta son deuil.
 Le genre humain d'espérance et d'orgueil
 Sourit. Les noirs donjons s'écroulèrent d'eux-mêmes.
 Jusque sur les trônes lointains
 Les tyrans ébranlés, en hâte de leurs fronts blêmes,
 Pour retenir leurs tremblants diadèmes,

Portèrent leurs royales mains.
 A son souffle de feu, soudain de nos campagnes
 S'écoulent les soldats épars,
 Comme les neiges des montagnes ;
 Et le fer ennemi tourné vers nos remparts,
 Comme aux rayons lancés du centre ardent d'un verre,
 Tout à coup à nos yeux fondu de toutes parts,
 Fuit et s'échappe sous la terre.

XIII

Il renaît citoyen ; en moisson de soldats
 Se résout la glèbe aguerrie.
 Cérès même et sa faux s'arment pour les combats.
 Sur tous ses fils, jurant d'affronter le trépas,
 Appuyée au loin, la patrie
 Brave les rois jaloux, le transfuge imposteur,
 Des paladins le fer gladiateur,
 Des Zoïles verbeux l'hypocrite délire.
 Salut, peuple français ! ma main
 Tresse pour toi les fleurs que fait naître la lyre.
 Reprends tes droits, rentre dans ton empire,
 Par toi sous le niveau divin
 La fière égalité range tout devant elle.
 Ton choix, de splendeur revêtu,
 Fait les grands. La race mortelle
 Par toi lève son front si longtemps abattu.
 Devant les nations, souverains légitimes,
 Ces fronts, dits souverains, s'abaissent. La vertu
 Des honneurs aplanit les cimes.

XIV

O peuple deux fois né ! peuple vieux et nouveau !
 Tronc rajeuni par les années !
Phénix sorti vivant des cendres du tombeau !
Et vous aussi, salut, vous, porteurs du flambeau
 Qui nous montra nos destinées !
Paris vous tend les bras, enfants de notre choix !
 Pères d'un peuple ! architectes des lois !
Vous qui savez fonder, d'une main ferme et sûre,
 Pour l'homme un code solennel,
Sur tous ses premiers droits, sa charte antique et pure ;
 Ses droits sacrés, nés avec la nature,
 Contemporains de l'Éternel.
Vous avez tout dompté. Nul joug ne vous arrête.
 Tout obstacle est mort sous vos coups.
 Vous voilà montés sur le faite.
Soyez prompts à fléchir sous vos devoirs jaloux.
Bienfaiteurs, il vous reste un grand compte à nous rendre ;
Il vous reste à borner et les autres et vous ;
 Il vous reste à savoir descendre.

XV

Vos cœurs sont citoyens. Je le veux. Toutefois
 Vous pouvez tout. Vous êtes hommes.
Hommes, d'un homme libre écoutez donc la voix.
Ne craignez plus que vous. Magistrats, peuples, rois,
 Citoyens, tous tant que nous sommes,
Tout mortel dans son cœur cache, même à ses yeux,

L'ambition, serpent insidieux,
Arbre impur, que déguise une brillante écorce.
L'empire, l'absolu pouvoir
Ont, pour la vertu même, une mielleuse amorce.
Trop de désirs naissent de trop de force.
Qui peut tout, pourra trop vouloir.
Il pourra négliger, sûr du commun suffrage,
Et l'équitable humanité,
Et la décence au doux langage.
L'obstacle nous fait grands. Par l'obstacle excité,
L'homme, heureux à poursuivre une pénible gloire,
Va se perdre à l'écueil de la prospérité,
Vaincu par sa propre victoire.

XVI

Mais au peuple surtout sauvez l'abus amer
De sa subite indépendance.
Contenez dans son lit cette orageuse mer.
Par vous seuls dépouillé de ses liens de fer,
Dirigez sa bouillante enfance.
Vers les lois, le devoir, et l'ordre, et l'équité,
Guidez, hélas ! sa jeune liberté.
Gardez que nul remords n'en attriste la fête.
Repoussant d'antiques affronts,
Qu'il brise pour jamais, dans sa noble conquête,
Le joug honteux qui pesait sur sa tête,
Sans le poser sur d'autres fronts.
Ah ! ne le laissez pas, dans la sanglante rage
D'un ressentiment inhumain,
Souiller sa cause et votre ouvrage.

Ah ! ne le laissez pas sans conseil et sans frein,
Armant, pour soutenir ses droits si légitimes,
La torche incendiaire et le fer assassin,
Venger la raison par des crimes.

XVII

Peuple ! ne croyons pas que tout nous soit permis.
Craignez vos courtisans avides,
O peuple souverain ! A votre oreille admis,
Cent orateurs bourreaux se nomment vos amis.
Ils soufflent des feux homicides.
Aux pieds de notre orgueil prostituant les droits,
Nos passions par eux deviennent lois.
La pensée est livrée à leurs lâches tortures.
Partout cherchant des trahisons,
A nos soupçons jaloux, aux haines, aux parjures,
Ils vont forgeant d'exécrables pâtures.
Leurs feuilles noires de poisons,
Sont autant de gibets affamés de carnage.
Ils attisent de rang en rang
La proscription et l'outrage.
Chaque jour, dans l'arène, ils déchirent le flanc
D'hommes que nous livrons à la fureur des bêtes.
Ils nous vendent leur mort. Ils emplissent de sang
Les coupes qu'ils nous tiennent prêtes.

XVIII

Peuple, la liberté, d'un bras religieux,
Garde l'immuable équilibre

De tous les droits humains, tous émanés des cieux.
Son courage n'est point féroce et furieux ;
 Et l'oppresseur n'est jamais libre.
Périssent l'homme vil ! périssent les flatteurs,
 Des rois, du peuple infâmes corrupteurs !
L'amour du souverain, de la loi salutaire,
 Toujours teint leurs lèvres de miel.
Peur, avarice ou haine est leur dieu sanguinaire ;
 Sur la vertu toujours leur langue amère
 Distille l'opprobre et le fiel.
Hydre en vain écrasé, toujours prompt à renaître,
 Séjans, Tigellins empressés
 Vers quiconque est devenu maître ;
Si, voués au lacet, de faibles accusés
Expirent sous les mains de leurs coupables frères ;
Si le meurtre est vainqueur ; si des bras insensés
 Forcent des toits héréditaires ;

XIX

C'est bien. Fais-toi justice, ô peuple souverain,
 Dit cette cour lâche et hardie.
Ils avaient dit : *C'est bien*, quand, la lyre à la main,
L'incestueux chanteur, ivre de sang romain,
 Applaudissait à l'incendie.
Ainsi de deux partis les aveugles conseils
 Chassent la paix. Contraires, mais pareils,
Dans un égal abîme, une égale démente
 De tous deux entraîne les pas.
L'un, Vandale stupide, en son humble arrogance,
 Veut être esclave et despote, et s'offense

Que ramper soit honteux et bas.
 L'autre arme son poignard du sceau de la loi sainte ;
 Il veut du faible sans soutien
 Savourer les pleurs ou la crainte.
 L'un du nom de sujet, l'autre de citoyen,
 Masque son âme inique et de vice flétrie ;
 L'un sur l'autre acharnés, ils comptent tous pour rien
 Liberté, vérité, patrie.

XX

De prières, d'encens prodigue nuit et jour,
 Le fanatisme se relève.
 Martyrs, bourreaux, tyrans, rebelles tour à tour ;
 Ministres effrayants de concorde et d'amour,
 Venus pour apporter le glaive ;
 Ardents contre la terre à soulever les cieux,
 Rivaux des lois, d'humbles séditieux,
 De trouble et d'anathème artisans implacables...
 Mais où vais-je ? L'œil tout-puissant
 Pénètre seul les cœurs à l'homme impénétrables.
 Laissons cent fois échapper les coupables
 Plutôt qu'outrager l'innocent.
 Si plus d'un, pour tromper, étale un faux scrupule,
 Plus d'un par les méchants conduit,
 N'est que vertueux et crédule.
 De l'exemple éloquent laissons germer le fruit.
 La vertu vit encore. Il est, il est des âmes
 Où la patrie, aimée et sans faste et sans bruit,
 Allume de constantes flammes.

XXI

Par ces sages esprits, forts contre les excès,
Rocs affermis du sein de l'onde,
Raison, fille du temps, tes durables succès
Sur le pouvoir des lois établiront la paix,
Et vous, usurpateurs du monde,
Rois, colosses d'orgueil, en délices noyés,
Ouvrez les yeux ; hâtez-vous. Vous voyez
Quel tourbillon divin de vengeance prochaines
S'avance vers vous. Croyez-moi,
Prévenez l'ouragan et vos chutes certaines.
Aux nations déguisez mieux vos chaînes :
Allégez-leur le poids d'un roi.
Effacez de leur sein les livides blessures,
Traces de vos pieds oppresseurs.
Le ciel parle dans leurs murmures.
Si l'aspect d'un bon roi peut adoucir vos mœurs ;
Ou si le glaive ami, sauveur de l'esclavage,
Sur vos fronts suspendu, peut éclairer vos cœurs
D'un effroi salutaire et sage ;

XXII

Apprenez la justice : apprenez que vos droits
Ne sont point votre vain caprice.
Si votre sceptre impie ose frapper les lois,
Parricides, tremblez ; tremblez, indignes rois.
La liberté législatrice,
La sainte liberté, fille du sol français,

Pour venger l'homme et punir les forfaits,
 Va parcourir la terre en arbitre suprême.
 Tremblez ; ses yeux lancent l'éclair.
 Il faudra comparaître et répondre vous-même :
 Nus, sans flatteurs, sans cour, sans diadème,
 Sans gardes hérissés de fer.
 La nécessité traîne, inflexible et puissante,
 A ce tribunal souverain,
 Votre majesté chancelante :
 Là seront recueillis les pleurs du genre humain ;
 Là, juge incorruptible, et la main sur sa foudre,
 Elle entendra le peuple ; et les sceptres d'airain
 Disparaîtront, réduits en poudre.



SUR UN GROUPE
 DE JUPITER ET EUROPE

ETRANGER, ce taureau qu'au sein des mers profondes
 D'un pied léger et sûr tu vois fendre les ondes,
 Est le seul que jamais Amphitrite ait porté.
 Il nage au bord crétois. Une jeune beauté
 Dont le vent fait voler l'écharpe obéissante,
 Sur ses flancs est assise, et d'une main tremblante
 Tient sa corne d'ivoire, et les pleurs dans les yeux,

Appelle ses parents, ses compagnes, ses jeux,
Et redoutant la vague et ses assauts humides
Retire et veut sous soi cacher ses pieds timides.
L'Art a rendu l'airain fluide et frémissant ;
On croit le voir flotter. Ce nageur mugissant,
Ce taureau, c'est un dieu, c'est Jupiter lui-même.
Dans ces traits déguisés, du monarque suprême
Tu reconnais encore et la foudre et les traits.
Sidon l'a vu descendre au bord de ses guérets,
Sous ce front emprunté couvrant ses artifices,
Brillant objet des vœux de toutes les génisses.
La vierge tyrienne, Europe, son amour,
Imprudente, le flatte ; il la flatte à son tour ;
Et, se fiant à lui, la belle désirée
Ose asseoir sur son flanc cette charge adorée.
Il s'élance dans l'onde, et le divin nageur,
Le taureau roi des dieux, l'humide ravisseur
A déjà passé Chypre et ses rives fertiles,
Et s'approche de Crète et va voir les cent villes.



A M. DE PANGE

HEURÉUX qui se livrant aux sages disciplines,
Nourri du lait sacré des antiques doctrines,
Ainsi que de talents a jadis hérité

D'un bien modique et sûr qui fait la liberté !
Il a, dans sa paisible et sainte solitude,
Du loisir, du sommeil, et les bois et l'étude.
Le banquet des amis, et quelquefois, les soirs,
Le baiser jeune et frais d'une blanche aux yeux noirs.
Il ne faut point qu'il dompte un ascendant suprême,
Opprime son génie et s'éteigne lui-même,
Pour user sans honneur et sa plume et son temps
A des travaux obscurs tristement importants.
Il n'a point, pour pousser sa barque vagabonde,
A se précipiter dans les flots du grand monde ;
Il n'a point à souffrir vingt discours odieux
De raisonneurs méchants encor plus qu'ennuyeux,
Tels qu'en de longs détours de disputes frivoles
Hurlent de vingt partis les prétentions folles,
Prêtres et gens de cour, ambitieux tyrans,
Nobles et magistrats, superbes ignorants,
Tous vieux usurpateurs et voraces corsaires,
Et dignes héritiers de l'esprit de nos pères.
Il n'entend point tonner le chef-d'œuvre ampoulé
D'un sourcilleux rimeur au fauteuil installé.
Il ne doit point toujours déguiser ce qu'il pense,
Imposer à son âme un éternel silence,
Trahir la vérité pour avoir le repos,
Et feindre d'être un sot pour vivre avec les sots.



FABLE

LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS

UN jour le rat des champs, ami du rat de ville,
Invita son ami dans son rustique asile.
Il était économe et soigneux de son bien,
Mais l'hospitalité, leur antique lien,
Fit les frais de ce jour comme d'un jour de fête.
Tout fut prêt : lard, raisin, et fromage et noisette.
Il cherchait par le luxe et la variété
A vaincre les dégoûts d'un hôte rebuté,
Qui, parcourant de l'œil sa table officieuse,
Jetait sur tout à peine une dent dédaigneuse ;
Et lui, d'orge et de blé faisant tout son repas,
Laisait au citadin les mets plus délicats.

« Ami, dit celui-ci, veux-tu dans la misère
Vivre au dos escarpé de ce mont solitaire,
Ou préférer le monde à tes tristes forêts ?
Viens ; crois-moi, suis mes pas ; la ville est ici près :
Festins, fêtes, plaisirs y sont en abondance.
L'heure s'écoule, ami ; tout fuit, la mort s'avance :
Les grands ni les petits n'échappent à ses lois ;
Jouis, et te souviens qu'on ne vit qu'une fois. »

Le villageois écoute, accepte la partie :

On se lève, et d'aller. Tous deux de compagnie,
Nocturnes voyageurs, dans des sentiers obscurs,
Se glissent vers la ville et rampent sous les murs.

La nuit quittait les cieux quand notre couple avide
Arrive en un palais opulent et splendide,
Et voit fumer encor dans des plats de vermeil
Des restes d'un souper le brillant appareil.
L'un s'écrie, et, riant de sa frayeur naïve,
L'autre sur le duvet fait placer son convive,
S'empresse de servir, ordonner, disposer,
Va, vient, fait les honneurs, le prie d'excuser

Le campagnard bénit sa nouvelle fortune ;
Sa vie en ses déserts était âpre, importune :
La tristesse, l'ennui, le travail et la faim.
Ici l'on y peut vivre. Et de rire. Et soudain
Des valets à grand bruit interrompent la fête.
On court, on vole, on fuit ; nul coin, nulle retraite.
Les dogues réveillés les glacent par leur voix ;
Toute la maison tremble au bruit de leurs abois.
Alors le campagnard, honteux de son délire :
« Soyez heureux, dit-il ; adieu, je me retire,
Et je vais dans mon trou rejoindre en sûreté
Le sommeil, un peu d'orge et la tranquillité. »

(Traduit d'Horace.)



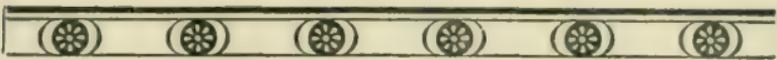
SUR LA FRIVOLITÉ

MÈRE du vain caprice et du léger prestige,
La fantaisie ailée autour d'elle voltige,
Nymphé au corps ondoyant, né de lumière et d'air,
Qui, mieux que l'onde agile ou le rapide éclair,
Ou la glace inquiète au soleil présentée,
S'allume en un instant, purpurine, argentée,
Ou s'enflamme de rose, ou pétille d'azur.
Un vol la précipite, inégal et peu sûr.
La déesse jamais ne connut d'autre guide.
Les Rêves transparents, troupe vaine et fluide,
D'un vol étincelant caressent ses lambris.
Après d'elle à toute heure elle occupe les Ris.
L'un pétrit les baisers des bouches embaumées ;
L'autre, le jeune éclat des lèvres enflammées ;
L'autre, inutile et seul, au bout d'un chalumeau
En globe aérien souffle une goutte d'eau.
La reine, en cette cour qu'anime la folie,
Va, vient, chante, se tait, regarde, écoute, oublie,
Et, dans mille cristaux qui portent son palais,
Rit de voir mille fois étinceler ses traits.



..... **T**ERRE, terre chérie
Que la liberté sainte appelle sa patrie ;
Père du grand sénat, ô sénat de Romans,
Qui de la liberté jetas les fondements ;
Romans, berceau des lois, vous, Grenoble et Valence,
Vienne, toutes enfin ! monts sacrés d'où la France
Vit naître le soleil avec la liberté !
Un jour le voyageur par le Rhône emporté,
Arrêtant l'aviron dans la main de son guide,
En silence, debout sur sa barque rapide,
Fixant vers l'Orient un œil religieux,
Contempera longtemps ces sommets glorieux ;
Car son vieux père, ému de transports magnanimes,
Lui dira : « Vois mon fils, vois ces augustes cimes. »

(Au bord du Rhône, le 7 juillet 1790.)



I A M B E S

I A M B E I

SUR LES SUISSES RÉVOLTÉS
DU RÉGIMENT DE CHATEAUVIEUX, FÊTÉS A PARIS
SUR UNE MOTION DE COLLOT D'HERBOIS

SALUT, divin triomphe ! entre dans nos murailles ;
Rends-nous ces guerriers illustrés
Par le sang de Désille et par les funérailles
De tant de Français massacrés.
Jamais rien de si grand n'embellit ton entrée ;
Ni quand l'ombre de Mirabeau
S'achemina jadis vers la voûte sacrée
Où la gloire donne un tombeau ;
Ni quand Voltaire mort et sa cendre bannie
Rentrèrent aux murs de Paris,
Vainqueurs du fanatisme et de la calomnie
Prosternés devant ses écrits.
Un seul jour peut atteindre à tant de renommée,
Et ce beau jour luira bientôt :
C'est quand tu conduiras Jourdan à notre armée,
Et Lafayette à l'échafaud.

Quelle rage à Coblentz ! quel deuil pour tous ces princes,
 Qui, partout diffamant nos lois,
 Excitent contre nous et contre nos provinces
 Et les esclaves et les rois !
 Ils voulaient nous voir tous à la folie en proie.
 Que leur front doit être abattu !
 Tandis que parmi nous quel orgueil, quelle joie
 Pour les amis de la vertu !
 Pour vous tous, ô mortels, qui rougissez encore
 Et qui savez baisser les yeux !
 De voir des échevins que la Râpée honore
 Asseoir sur un char radieux
 Ces héros que jadis sur les bancs des galères
 Assit un arrêt outrageant,
 Et qui n'ont égorgé que très peu de nos frères
 Et volé que très peu d'argent !
 Eh bien, que tardez-vous, harmonieux Orphées ?
 Si sur la tombe des Persans
 Jadis Pindare, Eschyle ont dressé des trophées,
 Il faut de plus nobles accents.
 Quarante meurtriers, chéris de Robespierre,
 Vont s'élever sur nos autels.
 Beaux-arts, qui faites vivre et la toile et la pierre,
 Hâtez-vous, rendez immortels
 Le grand Collot d'Herbois, ses clients helvétiques,
 Ce front que donne à des héros
 La vertu, la taverne et le secours des piques.
 Peuplez le ciel d'astres nouveaux,
 O vous, enfants d'Eudoxe et d'Hipparque et d'Euclide ;
 C'est par vous que les blonds cheveux
 Qui tombèrent du front d'une reine timide
 Sont tressés en célestes feux ;

Par vous l'heureux vaisseau des premiers Argonautes
 Flotte encor dans l'azur des airs.
 Faites gémir Atlas sous de plus nobles hôtes,
 Comme eux dominateurs des mers.
 Que la nuit de leurs noms embellisse ses voiles,
 Et que le nocher aux abois
 Invoque en leur galère, ornement des étoiles,
 Les Suisses de Collot d'Herbois.



IAMBE II

QUAND, au mouton bêlant, la sombre boucherie
 Ouvre ses cavernes de mort,
 Pâtres, chiens et moutons, toute la bergerie
 Ne s'informe plus de son sort.
 Les enfants qui suivaient ses ébats dans la plaine,
 Les vierges aux belles couleurs
 Qui le baisaient en foule, et sur sa blanche laine,
 Entrelaçaient rubans et fleurs,
 Sans plus penser à lui, le mangent s'il est tendre,
 Dans cet abîme enseveli
 J'ai le même destin. Je m'y devais attendre.
 Accoutumons-nous à l'oubli.
 Oubliés comme moi dans cet affreux repaire,
 Mille autres moutons, comme moi,

Pendus aux crocs sanglants du charnier populaire,
 Seront servis au peuple-roi.
 Que pouvaient mes amis? Oui, de leur main chérie
 Un mot, à travers ces barreaux,
 Eût versé quelque baume en mon âme flétrie ;
 De l'or peut-être à mes bourreaux...
 Mais tout est précipice. Ils ont eu droit de vivre.
 Vivez, amis, vivez contents.
 En dépit de [Fouquier] soyez lents à me suivre.
 Peut-être en de plus heureux temps
 J'ai moi-même, à l'aspect des pleurs de l'infortune,
 Détourné mes regards distraits ;
 A mon tour aujourd'hui, mon malheur importune :
 Vivez, amis, vivez en paix.



IAMBE III

COMME un dernier rayon, comme un dernier zéphyre
 Animent la fin d'un beau jour,
 Au pied de l'échafaud j'essaye encor ma lyre.
 Peut-être est-ce bientôt mon tour.
 Peut-être avant que l'heure en cercle promenée
 Ait posé sur l'émail brillant,
 Dans les soixante pas où sa route est bornée,
 Son pied sonore et vigilant,

Le sommeil du tombeau pressera ma paupière.
 Avant que de ses deux moitiés
Ce vers que je commence ait atteint la dernière,
 Peut-être en ces murs effrayés
Le messenger de mort, noir recruteur des ombres,
 Escorté d'infâmes soldats,
Ébranlant de mon nom ces longs corridors sombres,
 Où seul, dans la foule à grands pas
J'erre, aiguissant ces dards persécuteurs du crime,
 Du juste trop faibles soutiens,
Sur mes lèvres soudain va suspendre la rime ;
 Et chargeant mes bras de liens,
Me traîner, amassant en foule à mon passage
 Mes tristes compagnons reclus,
Qui me connaissaient tous avant l'affreux message,
 Mais qui ne me connaissent plus.
Eh bien ! j'ai trop vécu. Quelle franchise auguste,
 De mâle constance et d'honneur,
Quels exemples sacrés doux à l'âme du juste,
 Pour lui quelle ombre de bonheur,
Quelle Thémis terrible aux têtes criminelles,
 Quels pleurs d'une noble pitié,
Des antiques bienfaits quels souvenirs fidèles,
 Quels beaux échanges d'amitié,
Font digne de regrets l'habitable des hommes ?
 La peur blême et louche est leur Dieu,
Le désespoir, la honte. Ah ! lâches que nous sommes !
 Tous, oui, tous. Adieu, terre, adieu.
Vienne, vienne la mort ! que la mort me délivre !
 Ainsi donc, mon cœur abattu
Cède au poids de ses maux ! Non, non, puissé-je vivre !
 Ma vie importe à la vertu.

Car l'honnête homme enfin, victime de l'outrage,
 Dans les cachots, près du cercueil,
 Relève plus altiers son front et son langage,
 Brillant d'un généreux orgueil.
 S'il est écrit aux cieux que jamais une épée
 N'étincellera dans mes mains,
 Dans l'encre et l'amertume une autre arme trempée
 Peut encor servir les humains.
 Justice, vérité, si ma main, si ma bouche,
 Si mes pensers les plus secrets
 Ne froncèrent jamais votre sourcil farouche,
 Et si les infâmes progrès,
 Si la risée atroce, ou plus atroce injure,
 L'encens de hideux scélérats,
 Ont pénétré vos cœurs d'une large blessure,
 Sauvez-moi. Conservez un bras
 Qui lance votre foudre, un amant qui vous venge.
 Mourir sans vider mon carquois,
 Sans percer, sans fouler, sans pétrir dans leur fange
 Ces bourreaux barbouilleurs de lois !
 Ces vers cadavéreux de la France asservie,
 Égorgée ! ô mon cher trésor,
 O ma plume, fiel, bile, horreur, dieux de ma vie !
 Par vous seuls je respire encor :
 Comme la poix brûlante agitée en ses veines
 Ressuscite un flambeau mourant.
 Je souffre ; mais je vis. Par vous, loin de mes peines,
 D'espérance un vaste torrent
 Me transporte. Sans vous, comme un poison livide,
 L'invisible dent du chagrin,
 Mes amis opprimés, du menteur homicide
 Les succès, le sceptre d'airain,

Des bons proscrits par lui la mort ou la ruine,
L'opprobre de subir sa loi,
Tout eût tari ma vie, ou contre ma poitrine
Dirigé mon poignard. Mais quoi !
Nul ne resterait donc pour attendrir l'histoire
Sur tant de justes massacrés !
Pour consoler leurs fils, leurs veuves, leur mémoire !
Pour que des brigands abhorrés
Frémissent aux portraits noirs de leur ressemblance !
Pour descendre jusqu'aux enfers
Nouer le triple fouet, le fouet de la vengeance
Déjà levé sur ces pervers !
Pour cracher sur leurs noms, pour chanter leur supplice !
Allons, étouffe tes clameurs ;
Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice.
Toi, vertu, pleure si je meurs.

FIN



TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--------------------------|---|
| L'INVENTION, poème | 1 |
|--------------------------|---|

IDYLLES

| | |
|--------------------------|----|
| L'ORISTYS | 15 |
| L'AVEUGLE | 22 |
| LA LIBERTÉ | 32 |
| LE MALADE | 39 |
| LE MENDIANT | 44 |
| MNAZILE ET CHLOÉ | 55 |
| LYDÉ | 57 |
| ARCAS ET PALÉMON | 58 |
| BACCHUS | 60 |
| EUPHROSINE | 61 |
| HYLAS | 62 |
| NÉÈRE | 64 |
| LA JEUNE TARENTINE | 65 |
| FRAGMENTS | 67 |
| ÉPILOGUE | 73 |

ÉLÉGIES

| | |
|--|----|
| I. <i>Abel, doux confident de mes jeunes mystères</i> | 75 |
| II. <i>Loin des bords trop fleuris de Gnide et de Paphos</i> | 76 |
| III. <i>O lignes que sa main, que son cœur a racées!</i> | 77 |
| IV. <i>Ah! je les reconnais, et mon cœur se réveille</i> | 80 |

| | | |
|-----------|--|-----|
| V. | <i>Jeune fille, ton cœur avec nous veut se taire . . .</i> | 82 |
| VI. | <i>Vous restez, mes amis, dans ces murs où la Seine.</i> | 83 |
| VII. | <i>Aujourd'hui qu'au tombeau je suis prêt à descendre.</i> | 86 |
| VIII. | <i>Pourquoi de mes loisirs accuser la langueur? . .</i> | 88 |
| IX. | <i>Ainsi, vainqueur de Troie et des vents et des flots.</i> | 91 |
| X. | <i>Quand la feuille en festons a couronné les bois.</i> | 93 |
| XI. | <i>Ah! portons dans les bois ma triste inquiétude.</i> | 97 |
| XII. | <i>J'ai suivi les conseils d'une triste sagesse.</i> | 98 |
| XIII. | <i>Belle astre de Vénus, de son front délicat.</i> | 100 |
| XIV. | <i>O Muses, accourez, solitaires divines.</i> | 100 |
| XV. | <i>Souvent le malheureux songe à quitter la vie . .</i> | 103 |
| XVI. | <i>O jours de mon printemps, jours couronnés de rose.</i> | 106 |
| XVII. | <i>Ah! des pleurs! des regrets! lisez, amis. C'est elle.</i> | 109 |
| XVIII. | <i>Qui? moi? moi de Phœbus te dicter les leçons? .</i> | 111 |
| XIX. | <i>Mais ne m'a-t-elle pas juré d'être infidèle? . . .</i> | 113 |
| XX. | <i>L'art, des transports de l'âme est un faible interprète</i> | 115 |
| XXI. | <i>Reste, reste avec nous, ô père des bons vins! . .</i> | 116 |
| XXII. | <i>O nuit, nuit douloureuse! ô toi, tardive aurore.</i> | 119 |
| XXIII. | <i>Il n'est que d'être roi pour être heureux au monde.</i> | 121 |
| XXIV. | <i>Reine de mes banquets, que Lycoris y vienne . . .</i> | 122 |
| XXV. | <i>S'ils n'ont point le bonheur, en est-il sur la terre!</i> | 124 |
| XXVI. | <i>Souffre un moment encor; tout n'est que changement.</i> | 125 |
| XXVII. | <i>Non, je ne l'aime plus; un autre la possède. . .</i> | 127 |
| XXVIII. | <i>Et c'est Glycère, amis, chez qui la table est prête?</i> | 129 |
| XXIX. | <i>De l'art de Pyrgotèle élève ingénieux.</i> | 131 |
| XXX. | <i>De Pange, ami chéri, jeune homme heureux et sage.</i> | 133 |
| XXXI. | <i>Mânes de Callimaque, ombre de Philétas.</i> | 134 |
| XXXII. | <i>De Pange, le mortel dont l'âme est innocente. .</i> | 137 |
| XXXIII. | <i>Qu'un autre soit jaloux d'illustrer sa mémoire. .</i> | 139 |
| XXXIV. | <i>Hier, en te quittant, enivré de tes charmes. . . .</i> | 143 |
| XXXV. | <i>O nécessité dure! ô pesant esclavage!</i> | 145 |
| XXXVI. | <i>O nuit! j'avais juré d'aimer cette infidèle.</i> | 146 |
| XXXVII. | <i>Je suis né pour l'amour, j'ai connu ses travaux.</i> | 149 |
| XXXVIII. | <i>Allons, l'heure est venue; allons trouver Camille.</i> | 152 |
| XXXIX. | <i>Amis, couple chéri, cœurs formés pour le mien.</i> | 155 |
| FRAGMENTS | | 159 |

ÉPITRES

| | |
|---|-----|
| I. <i>Le Brun, qui nous attends aux rives de la Seine...</i> | 165 |
| II. <i>Ami, chez nos Français ma muse voudrait plaire...</i> | 172 |
| III. <i>Laisse gronder le Rhin et ses flots destructeurs...</i> | 177 |

ODES

| | |
|---|-----|
| I. <i>Mon frère, que jamais la tristesse importune.....</i> | 179 |
| II. <i>O mon esprit! au sein des cieux.....</i> | 180 |
| III. <i>Byzance, mon berceau, jamais tes janissaires.....</i> | 183 |
| IV. <i>J'ai vu sur d'autres yeux, qu'Amour faisait sourire...</i> | 184 |
| V. <i>Précurseurs de l'automne, ô fruits nés d'une terre...</i> | 185 |
| VI. <i>Non, de tous les amants les regards, les soupirs...</i> | 187 |
| VII. <i>Fanny, l'heureux mortel qui près de toi respire.....</i> | 189 |
| VIII. <i>Quelquesfois un souffle rapide.....</i> | 190 |
| IX. <i>Quoi! tandis que partout, ou sincères, ou feintes...</i> | 192 |
| X. <i>O Versailles, ô bois, ô portiques.....</i> | 196 |
| XI. LA JEUNE CAPTIVE..... | 198 |

POÉSIES DIVERSES

| | |
|--|-----|
| FRAGMENTS DE L'HERMÈS..... | 201 |
| <i>Chassez de vos autels, juges vains et frivoles.....</i> | 201 |
| <i>Du temps et du besoin l'inévitable empire.....</i> | 203 |
| <i>Dans nos vastes cités, par le sort partagés.....</i> | 206 |
| FRAGMENTS D'UN POÈME SUR L'AMÉRIQUE..... | 208 |
| <i>J'accuserai les vents et cette mer jalouse.....</i> | 208 |
| <i>Un Inca, racontant la conquête du Mexique.....</i> | 209 |
| FRAGMENTS D'UN POÈME SUR L'ART D'AIMER..... | 210 |
| <i>Flore met plus d'un jour à finir une rose.....</i> | 210 |
| <i>Si d'un mot échappé l'outrageuse rudesse.....</i> | 211 |
| <i>Quand Junon sur l'Ida plut au maître du monde.....</i> | 212 |
| <i>Crains que l'ennui fatal dans son cœur introduit.....</i> | 213 |
| <i>Flore a pour les amants ses corbeilles fertiles.....</i> | 214 |

| | |
|---|-----|
| <i>Offrons tout ce qu'on doit d'encens, d'honneurs suprêmes.</i> | 215 |
| <i>L'amour croît par l'exemple, et vit d'illusions.</i> | 216 |
| HYMNE A LA FRANCE | 217 |
| LE JEU DE PAUME | 222 |
| SUR UN GROUPE DE JUPITER ET EUROPE | 238 |
| <i>Heureux qui se livrant aux sages disciplines.</i> | 239 |
| LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS | 241 |
| SUR LA FRIVOLITÉ | 243 |
| <i>Terre, terre chérie.</i> | 244 |

IAMBES

| | |
|--|-----|
| I <i>Salut, divin triomphe ! entre dans nos murailles.</i> | 245 |
| II <i>Quand, au mouton bêlant, la sombre boucherie.</i> | 247 |
| III <i>Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre.</i> | 248 |

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

La première édition des poésies d'André Chénier fut l'édition posthume publiée en 1819 par les soins d'Henri de Latouche à qui Daunou avait remis les manuscrits qu'il tenait de Marie-Joseph Chénier. En voici la description :

ŒUVRES COMPLÈTES d'André de Chénier. *Paris, Foulon et Compagnie, libraires, rue des Francs-Bourgeois, n° 3 ; Baudouin frères, libraires, rue de Vaugirard, n° 36* (Imprimerie de Baudouin frères, rue de Vaugirard, n° 36), 1819, in-8.

XXIII pages liminaires comprenant 1 faux titre ; 1 titre avec une épigraphe empruntée au *Discours sur la Calomnie* de M.-J. de Chénier ; une notice d'H. de Latouche sur la vie et les ouvrages d'André Chénier (pp. v à xxiii), datée de Paris, 14 août 1819 ; 1 p. blanche ; 396 pp. de texte comprenant les *Œuvres poétiques* (Idylles, Élégies, Épitres, Odes, Poésies diverses), (pp. 1 à 271) ; et des *Mélanges de prose* (pp. 273 à 392) ; enfin la table des matières (pp. 393 à 396).

Édition originale publiée à 6 fr.

Certains exemplaires contiennent, généralement entre la fin des mélanges et la table, 8 pp. de musique gravée, de format in-octavo, portant le titre suivant :

LA JEUNE CAPTIVE. Ode d'André de Chénier mise en musique par Vernier, 1^{re} Harpe de l'Académie Royale de Musique, membre de la Société des Enfants d'Apollon.

La musique de cette ode, gravée en format ordinaire, avec des accompagnements différens pour chaque strophe, se trouve chez tous les marchands de musique.

Cette musique figure dans la *Bibliographie de la France* du 11 septembre 1819 et a été mise en vente au prix de 3 fr.

Du vivant d'André Chénier, deux pièces de ses vers avaient paru : le *Jeu de Paume* et l'*Hymne aux Suisses de Châteauevieux*.

Le *Jeu de Paume* formait une brochure de 24 pages sous le titre suivant : *Le Jeu de Paume*, à Louis David, peintre, par

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

André Chénier ; de l'imprimerie de Didot fils aîné, à Paris, *Chez Bleuet, libraire, rue Dauphine, n° 112, 1791.*

Quant à l'*Hymne aux Suisses*, il avait paru dans le n° du *Journal de Paris* du 15 avril 1792.

Le 7 thermidor an II, André Chénier comparaisait devant le tribunal révolutionnaire et à 6 heures du soir il était exécuté sur la place de la barrière du Trône.

Après sa mort et avant qu'elles prennent place dans le volume de 1819, plusieurs pièces avaient paru dans diverses publications : *La Jeune Captive*, dans la *Décade philosophique* du 20 nivôse, an III ; puis dans l'*Almanach des Muses* de l'an IV ; dans le *Magasin encyclopédique* de l'an VIII ; dans le *Nouvel Almanach des Muses* de 1803, et dans la *Petite Encyclopédie poétique* en 1804. *La Jeune Tarentine*, dans le *Mercure* du 1^{er} germinal an IX ; dans l'*Almanach des Muses* de l'an X ; dans la *Décade philosophique* du 10 brumaire an X ; dans le *Nouvel Almanach des Muses* ; dans la *Petite Encyclopédie poétique* en 1805 ; dans les *Quatre Saisons du Parnasse*, été de 1808.

D'autre part, Chateaubriand avait cité plusieurs passages des poésies de Chénier dans une note du *Génie du Christianisme*, et Millevoye dans une note de ses *Élégies*.

Enfin, dans un volume de ses *Mélanges littéraires*, Fayolle avait reproduit des fragments du *Mendiant*, qu'il avait d'ailleurs fâcheusement dénaturés.

L'édition de 1819 eut un vif succès et fut l'objet de deux réimpressions successives, l'une en 1820 et l'autre en 1822, toutes les deux de format in-18.

En 1826, une autre édition en deux volumes fut publiée, dont nous croyons intéressant de donner la description qui ne figure pas au *Vicaire* :

ŒUVRES ANCIENNES d'André Chénier, revues, corrigées et mises en ordre par D. Ch. Robert ; et ŒUVRES POSTHUMES d'André Chénier, augmentées d'une notice historique par M. H. de Latouche, revues, corrigées et mises en ordre par D. Ch. Robert. *Paris, Guillaume, libraire, rue Haute-Feuille, n° 14* (De l'imprimerie de Firmin-Didot, imprimeur du Roi et de l'Institut, rue Jacob, n° 24), 1826, 2 vol. in-8.

1^{er} volume : 1 faux titre ; un titre et 348 pp. de texte comprenant des

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Mélanges composés du *Jeu de Paume*, de divers articles de journaux et de lettres au *Journal de Paris* (pp. 1 à 313) ; des lettres de M^{me} Chénier, la mère, à M. Guys (pp. 315 à 345) ; et la table des matières (pp. 348 et 349).

2^e volume : 1 faux titre ; 1 titre ; xx pp. pour la notice d'H. de Latouche, et 352 pp. de texte comprenant les *Poésies* (pp. 1 à 314) ; des *Mélanges en prose* (pp. 315 à 348) ; et la table des matières (pp. 349 à 352).

Cette édition forme les tomes IX et X des *Œuvres complètes* d'A. et de J. Chénier. Elle fourmille d'inexactitudes. « Quantité de leçons vicieuses et inacceptables y furent introduites sans que le public en fût averti ; beaucoup de tournures, osées peut-être, mais vives et claires, furent désormais ramenées à l'orthodoxie grammaticale ; un grand nombre de contre-sens, ce qui était inévitable, vinrent défigurer quelques-unes des plus belles pièces. C'est de cette édition, à laquelle Latouche ne prit aucune part, que date l'altération du texte » (Becq de Fouquières).

En 1833, et sous le titre de *Poésies posthumes et inédites*, les éditeurs Charpentier et Renduel donnent une « nouvelle et seule édition complète » en deux volumes in-octavo, dans laquelle Latouche comprend tous les fragments dont il avait conservé la copie entre les mains depuis 1819 et qu'il avait déjà fait paraître dans les numéros de décembre 1829 et de mars 1830 de la *Revue de Paris*, puis dans les deux éditions de la *Vallée aux Loups* ; et d'autres morceaux inédits communiqués par la famille. Malheureusement le texte de cette édition était celui si fâcheusement altéré par D. Ch. Robert.

En 1839, cette édition en deux volumes fit l'objet, sous le nom de Charpentier seul, d'une réimpression à laquelle on ajouta sous le titre de *Nouvelles Poésies inédites*, 22 pp. contenant les fragments de l'*Hermès* donnés par Sainte-Beuve, dans le n^o de février 1839 de la *Revue des Deux Mondes*. Cette réimpression était ornée pour la première fois d'un portrait d'André Chénier dessiné par Henriquel Dupont, d'après la peinture faite par Suvée à Saint-Lazare.

En 1840, les poésies de Chénier entrent dans la *Bibliothèque Charpentier* à 3 f. 50 sous la forme d'une reproduction in-18 de l'édition in-octavo de 1839 avec les mêmes matières et la même altération du texte. Cette édition, qui était suivie de notes et de jugements émanant des maîtres de la critique de l'époque sur l'œuvre du poète, eut de nombreux tirages successifs.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

En 1862, parut chez Charpentier, en 1 volume in-octavo, qui fit également l'objet d'un tirage de luxe à deux cents exemplaires sur grand papier, la première édition critique de Becq de Fouquières. Cette édition qui comprenait un très important appareil biographique et bibliographique, ainsi que l'indication des sources et un lexique de la langue de Chénier, présentait les pièces connues dans un ordre nouveau. Elle fut suivie, en 1872, d'une deuxième édition de format in-12, revue et corrigée.

C'est à cette époque que M. Gabriel de Chénier, fils de Sauveur Chénier et neveu, par conséquent, d'André, utilisant les manuscrits qu'il tenait de son père, fit paraître une nouvelle édition des poésies en 3 volumes de la *Petite Bibliothèque littéraire* de Lemerre. Cette publication donna lieu à un examen critique de Becq de Fouquières (Documents nouveaux sur André Chénier... Paris, Charpentier, 1875, 1 vol. in-18), qui détermina qu'entre les mains de son neveu les œuvres d'André étaient « rentrées dans le chaos » et qu'un grand nombre de pièces par lui assemblées n'étaient qu'une réunion « monstrueuse de membres ennemis ou étrangers l'un à l'autre, un entassement informe de vers et de mots étonnés d'être ainsi réunis en dépit de la vérité, du bon sens et de la raison ».

Par la suite, Becq de Fouquières donna encore chez Charpentier deux autres éditions des poésies d'André Chénier : en 1881, dans la *Petite Bibliothèque Charpentier*, une édition dégagée de tout appareil critique, utilisant les travaux de M. Gabriel de Chénier pour certaines rectifications du texte et pour la plupart des fragments nouvellement publiés, revenant toutefois pour les *Élégies* à l'ordre établi en 1819 par Latouche et qui semblait provenir d'un classement voulu par André Chénier lui-même ; — et en 1888, une édition de luxe, de format in-quarto, enrichie d'illustrations de Bida et des portraits de Marie Cosway et de Fanny, et tirée sur parchemin, japon, whatman et hollandaise.

Une nouvelle édition des *Bucoliques* a paru en 1907 à la *Maison du Livre* par les soins de José-Maria de Heredia qui les a présentées d'après un ordre nouveau et en a minutieusement corrigé le texte sur le manuscrit original entré à la Bibliothèque Nationale à la mort de Gabriel de Chénier. Cette édition comporte deux formats, un format de luxe, grand in-octavo, tiré sur vélin de cuve avec

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

douze planches hors texte de Fantin-Latour, lithographiées en trois états ; et un format in-octavo carré, tiré sur papier ordinaire, sur vélin blanc et sur japon.

Enfin une édition complète des œuvres d'André Chénier, établie d'après les manuscrits par M. Paul Dimoff, est en cours de publication chez Delagrave. Deux volumes ont actuellement paru : le premier, contenant les *Bucoliques*, et le deuxième, les *Poèmes*, les *Hymnes* et le *Théâtre*, avec un classement des pièces s'inspirant largement de celui proposé par Becq de Fouquières dans ses *Documents nouveaux*.

*
* *

C'est le 28 août 1819 que la *Bibliographie de la France* annonça la publication des « Œuvres complètes » d'André Chénier.

Pour commémorer cet anniversaire, il nous a semblé que la BIBLIOTHÈQUE DU BIBLIOPHILE ne pouvait mieux faire que de reproduire cette édition originale des poésies de celui qu'on a pu nommer le « Virgile français ».

Quelle est la valeur de cette édition, c'est-à-dire du choix des pièces et du mode de présentation adoptés par Latouche ? L'opinion de Becq de Fouquières a singulièrement varié à son sujet.

Dans l'appendice bibliographique de l'édition de 1872, il s'exprime en ces termes : « En examinant attentivement ce volume, on s'aperçoit qu'il fut composé avec beaucoup plus d'habileté superficielle que d'art véritable. M. de Latouche oublie que les œuvres d'André avaient déjà les suffrages des esprits les plus distingués du temps et qu'il devait donc donner une édition durable, et non mettre André Chénier à la mode. Quelques pièces y étaient gravement altérées,... mais il importait peu, on voulait toucher le public, et vendre le volume. On réussit. »

Cette appréciation était injuste. Et en 1875, dans les *Documents nouveaux sur André Chénier*, son auteur, revenu à une opinion bien différente, déclare que : « Le premier jugement qu'il (Latouche) porta sur les œuvres d'André témoigne d'un tact littéraire très sûr et très exercé ; mais ce qui n'est pas moins remarquable, c'est le sens très juste qu'il eut immédiatement de toutes les difficultés que présentait une telle publication. Sans doute les œuvres d'André Chénier étaient de celles qui s'imposent à l'admiration de

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

la postérité ; mais le succès pouvait en être retardé de dix, de vingt ans peut-être : cela dépendait de la première impression produite sur le public... (Mis en possession des manuscrits), Latouche sentit qu'il y avait là une grande bataille littéraire à livrer, et il comprit que la gagner serait un titre impérissable à l'estime de la postérité. Il fit preuve alors du tact littéraire le plus délicat et parfois même d'un véritable génie poétique. »

Et Becq de Fouquières s'étend sur la prudence avec laquelle Latouche ne livra au public qu'une partie des manuscrits recueillis ; sur la surprenante habileté qu'il mit à retoucher certaines poésies avec un bonheur inespéré qu'eût admiré André lui-même ; sur la mesure qu'il apporta dans les changements jugés nécessaires.

Il ajoute : « En un mot, dans le nombre ainsi que dans le choix des fragments qu'il inséra dans l'édition de 1819, il alla jusqu'à la limite du possible... Pour apprécier avec justice l'œuvre de Latouche, il faut non pas la considérer avec les yeux de notre époque, mais s'il se peut avec ceux de nos pères. On est bien vite convaincu que si les plus belles pièces d'André Chénier eussent été livrées dans leur texte intégral, le succès de cette tentative littéraire eût été compromise pour longtemps peut-être. »

Et il conclut ainsi : « En 1819, l'admiration pour André Chénier ne faisait pas partie du sentiment littéraire actuel ; on l'ignorait et on le jugeait comme le premier venu. C'est ce que Latouche sentit à merveille, et la témérité avec laquelle il lança quelques-uns des fragments et la précaution même qu'il prit pour les faire accepter, pour amener insensiblement le public à une poétique nouvelle, constituent un service rendu aux lettres françaises, tel qu'il serait injuste de l'oublier. »

*
**

Il nous a donc paru que la reproduction de l'édition de 1819 s'imposait, mais non point une reproduction littérale et servile.

Voici comment nous avons procédé. Toute la matière de l'édition de 1819 a été reproduite, sauf l'*Épître à M. Chénier l'Ainé (André)* (pp. 185 à 189 de l'édition de 1819) par laquelle Le Brun répond à l'*Épître* première d'André.

L'ordre suivi est celui de l'édition de 1819, sauf les modifications suivantes :

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

a) les deux fragments, *Accours, jeune Chromis...* et *Néere, ne va plus te confier aux flots*, arbitrairement réunis et compris, on ne sait pourquoi, dans le corps des *Idylles*, entre l'*Oarystis* et l'*Aveugle*, ont été reportés à leur véritable place, aux *Fragments* ;

b) *La Jeune Tarentine*, dont Latouche avait fait l'*Élégie XX* (dans le goût ancien), a été ramenée aux *Idylles*, ce qui a modifié la numérotation des élégies suivantes et leur nombre total (XXXIX au lieu de XL) ;

c) l'*Iambe III* de l'édition de 1819 : *Que promet l'avenir ?* a disparu, puisqu'en réalité cette pièce forme le complément de l'*Iambe IV*, *Comme un dernier rayon...*, lequel devient l'*Iambe III*.

Pour le texte, nous avons suivi celui de l'édition de 1819, mais en tenant compte des travaux et des corrections de J.-M. de Heredia qui a revu les *Bucoliques* sur les manuscrits originaux, et de ceux de Becq de Fouquières dont l'édition de 1881 nous a, en grande partie, guidé pour les autres pièces.

Les pièces incomplètes, telles que l'*Ode à Marie-Joseph* et *Hymne aux Suisses de Châteaueux*, ont été rétablies dans leur texte intégral.

La pierre que nous apportons ainsi au monument d'André Chénier est bien petite. Puisse cependant notre effort à répandre son œuvre dans les plus belles de ses parties et à les présenter sous une forme digne d'elles, contribuer à faire connaître davantage, s'il est possible, cette pure gloire du génie français.

CETTE ÉDITION DES *POÉSIES*
D'ANDRÉ CHÉNIER,
PRÉPARÉE PAR LES SOINS DE G.-J. PLACE,
A ÉTÉ ACHEVÉE D'IMPRIMER
PAR PROTAT FRÈRES A MACON
LE 28 AOUT 1919,
CENT ANS APRÈS L'APPARITION
DE L'ÉDITION ORIGINALE

337

4

728

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

DEC 10 79

NOV 14 79



a39003



002380763b

CE PQ 1965

.A1 1919

COO CHENIER, AND POESIES DE A

ACC# 1216872

